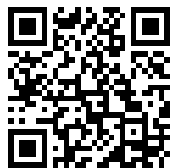

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Mémoires

Société d'émulation du Jura

Digitized by Google

Fr 36-1

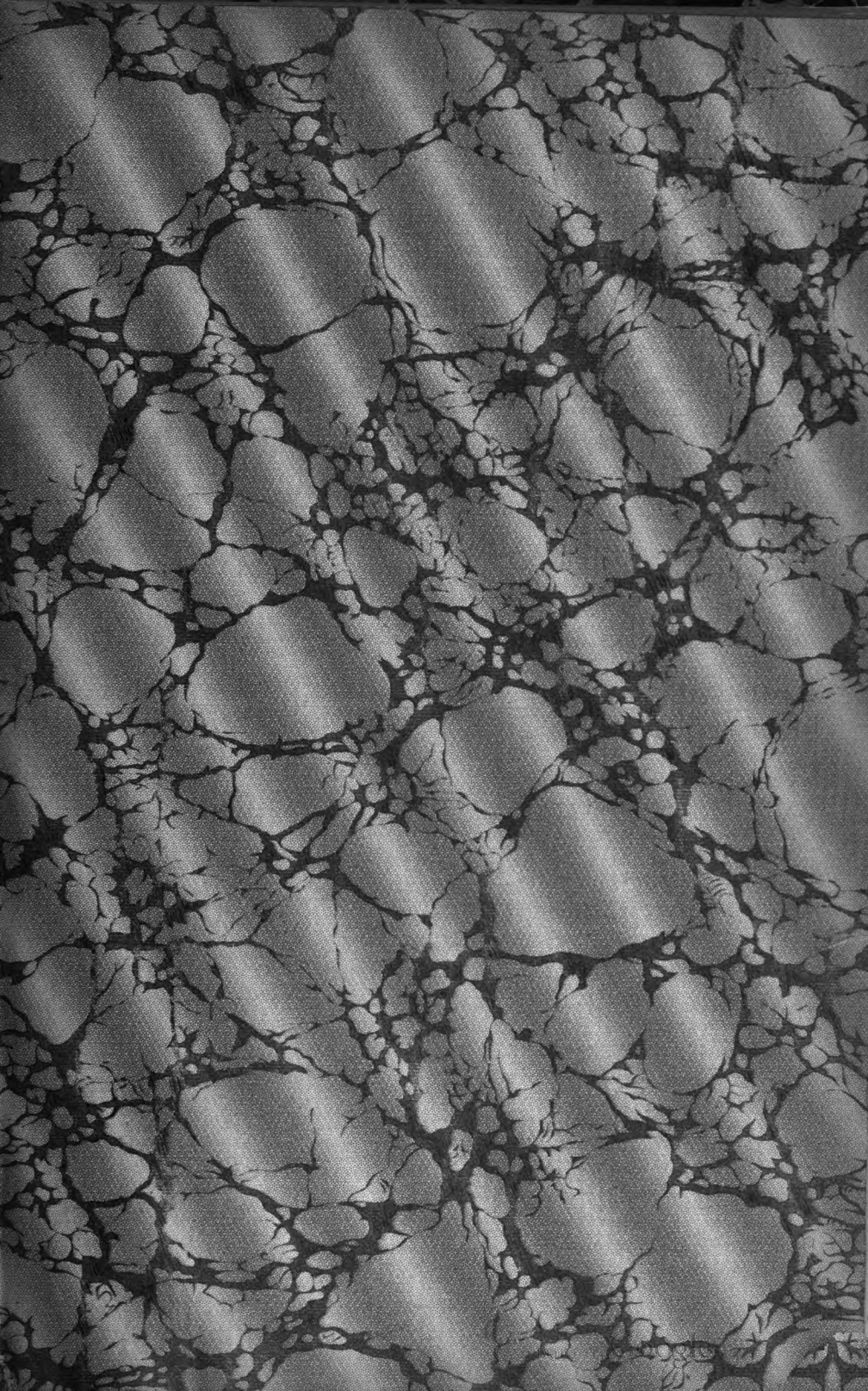
4

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION



MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA

QUATRIÈME SÉRIE

TROISIÈME VOLUME.

1887



LONS-LE-SAUNIER
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DECLUME FRÈRES
5, Rue Lafayette, 5.

1888

F- 36.1.4

HARVARD COLLEGE LIBRARY

DEGRAND FUND

May 26, 1925

MÉMOIRE
SUR LA DÉCOUVERTE
D'UNE
STATION GALLO-ROMAINE
ENTRE PUPILLIN & POLIGNY

MÉMOIRE
SUR LA DÉCOUVERTE
D'UNE
STATION GALLO-ROMAINE
ENTRE PUPILLIN & POLIGNY

Toute la région qui avoisine la ville de Poligny, et qui comprend les territoires de Tourmont, de Buvilly, de Grozon et de St-Lothain, est, comme le savent les archéologues, une mine féconde en découvertes intéressantes au point de vue de l'histoire primitive de notre Franche-Comté. Tout le monde sait les richesses archéologiques enfouies dans la vaste plaine de Poligny, aux Chambrettes de Tourmont, et dans le sous-sol de l'antique cité de Grozon. Et combien de fouilles du plus haut intérêt restent à faire dans cette région qui rappelle, par l'abondance des fragments mélangés à son sol et enfouis dans son sein, la fécondité historique de la campagne romaine !

Or, le hasard, ce grand auxiliaire des amateurs d'antiquité, vient de me faire mettre la main tout récemment sur une station Gallo-Romaine, qui paraît n'avoir été jamais explorée, et dont aucun auteur n'a fait mention jusqu'ici. Voici dans quelles circonstances j'ai été amené à faire cette intéressante découverte.

Entre Arbois et Poligny, et passant par le petit village de Pupillin, existe une ancienne route de 12 mètres de

largeur (Planche I). C'est l'ancienne et autrefois unique voie de communication pour les diligences entre Lyon et Besançon. Aujourd'hui complètement abandonnée depuis la création de la nouvelle route passant par Buvilly, elle est naturellement fort détériorée ; tout le gravois a disparu, et l'on voit apparaître à sa surface de larges pierres polies et usées par le temps, les eaux et les voitures. Ces sortes de pavés sont très irréguliers et ne sont autre chose que les roches apparaissant de distance en distance à fleur de route.

Un jour en me rendant de Pupillin à Poligny, après un orage qui avait lavé la surface de la route, je remarquai un certain endroit (1) où ces pierres affectaient une disposition régulière, comme serait le parement supérieur d'un mur affleurant la surface de la route, et traversant obliquement celle-ci sur une longueur d'environ 25 mètres. Un peu plus loin, vers le tiers de la longueur, un autre mur plus étroit venait tomber perpendiculairement sur le premier, et à l'extrémité opposée, un nouveau mur également perpendiculaire, le tout représentant exactement la section horizontale d'un appartement régulier. Les prolongements de ces murs se perdent dans les champs de chaque côté de la chaussée. En réfléchissant à l'antiquité de cette vieille route, et puisqu'elle avait été construite sur les ruines mêmes, je conclus que ces substructions devaient appartenir à une époque très reculée. Etant entré dans les champs voisins, je remarquai à la surface, mélangés au sol, de grandes quantités de fragments de tuiles appartenant par leur forme et par leur grande taille (0,42 sur 0,32) à l'époque gallo-romaine, et semblables à celles que l'on trouve communément dans les environs de Poligny et de Tournant. J'y recueillis également une foule de petits fragments de diverses poteries qui sont certainement de la même époque.

(1) Au point X, vis-à-vis Buvilly. (Voir la carte).

J'avisai alors un laboureur qui travaillait à quelque distance, et je lui demandai s'il n'y avait pas eu autrefois des habitations dans cet endroit. Il me répondit que la tradition qui se transmettait de père en fils dans le pays, racontait qu'il y avait eu là autrefois une grande ville qui s'étendait jusqu'à Grozon et dans la plaine environnante. Je reconnus dans son récit l'exagération propre aux habitants des campagnes quand ils parlent des origines de leur pays natal. Mais je n'en acquis pas moins la certitude qu'il y avait là matière à exploration, car il ajouta qu'en labourant les champs voisins, la charrue se heurtait à chaque instant à ce qu'on appelle dans le pays des Murots, ou substructions qui se trouvent à peine à 30 centimètres de profondeur. Il me dit avoir lui-même relevé souvent des pierres grossièrement taillées et enduites d'un mortier aussi dur que la pierre elle-même, des tuiles, des poteries brisées, et même des pièces de monnaie qui malheureusement ont été égarées ou vendues à vil prix. Il me fit en particulier la description de l'une de ces pièces, représentant d'un côté une tête couronnée qu'on lui disait être Théodose le Grand, avec une exergue qu'il n'avait pu déchiffrer qu'en partie et que je compris être l'inscription « Gloria exercitus » des médailles de Victoire, assez communes à cette époque. Sur la face opposée, étaient deux guerriers en présence, l'épée à la main, la pointe fichée en terre, dans la position de deux champions qui attendent le signal du combat.

Dès lors, je conçus le projet de pratiquer des fouilles en cet endroit. Au mois d'août dernier, j'obtins du propriétaire d'un pré dans lequel allait se perdre le mur remarqué sur la route, l'autorisation de faire des recherches. Je me mis aussitôt à l'œuvre. Je commençai à creuser dans le talus de la route, à l'endroit où semblait devoir se trouver le point d'intersection de deux murs. Je tombai en effet dans un massif de maçonnerie remarquable par la dureté

du mortier et par une grande quantité de tuiles brisées servant de moëllons ou de « cales ». Puis tout à coup, après deux jours d'un travail de démolition très-pénible, je découvris en aval du talus le coin d'une salle, avec le gypse adhérent aux murs et présentant très distinctement deux larges bandes d'une peinture rouge très bien conservée, qui figuraient un encadrement sur chaque côté de l'angle découvert. Aidé pendant deux jours par le propriétaire, je finis par mettre une bonne partie de cette pièce à jour en suivant les murs. Elle était remplie dans toute la hauteur (1 m. 30 en moyenne), des débris des murs, pierres mélangées de ciment et de plâtre, qui ont dû s'écrouler dans un incendie ou être démolis après pillage. A travers ces débris qui n'avaient jamais été remués, je trouvai de distance en distance, à diverses profondeurs, de véritables amas de poteries plus ou moins brisées. J'ai recueilli le tout, et j'ai pu reconstituer en grande partie un de ces vases qui ressemble assez à ces jattes larges et peu profondes dont on se sert dans les métairies pour faire crêmer le lait (fig. 2). Le diamètre au bord supérieur est de 0,29 ; celui du fond de 0,11 et la profondeur de 0,12. La terre en est assez fine, mais la cuisson semble incomplète, car elle se coupe facilement, comme de la pierre ponce, bien que le grain soit très fin, et la coupure présente comme couleur l'aspect blanchâtre de la pierre de meule.

En poursuivant le déblaiement de la chambre, ma pioche mit à nu la panse d'un vase noir qui était intact, vide et recouvert d'une pierre plate. Ce vase se trouvait tout au coin de la pièce, si bien qu'il avait échappé au choc et à la pression des pierres au moment où les murs s'écroulèrent.

Malheureusement, ce vase (fig. 3) est d'une terre si grossière, mélangée de petits gravois blancs, et si mal cuit que l'humidité et les pluies de 15 siècles l'avaient littéralement pourri. Aussi, malgré toutes les précautions que j'apportai à le retirer de sa gangue de terre, il se brisa en quatre mor-

ceaux, dont l'un comprend les deux tiers du vase. Je recueillis les fragments et j'ai pu le rétablir en entier dans sa forme primitive. Il est de la contenance d'un peu plus d'un litre. Il est fait au tour, et il porte comme ornementation au-dessous du col, au milieu de la panse et dans le bas plusieurs rangs de filets horizontaux parallèles, avec des guillochures verticales très serrées et grossièrement gravées comme avec l'ongle. Il a assez la forme du pot à beurre moderne. Il a comme dimensions 0,14 de hauteur, 0,10 de largeur au sommet, 0,14 à la panse, et un demi-centimètre d'épaisseur.

A quelque distance de ce vase, à 0,40 à peine de profondeur, je rencontrai les restes d'un seau ou bidon en cuivre, dont il ne reste que les deux cercles de fer, très gros encore bien que rongés par la rouille, et l'anse également en fer, encore articulée au cercle supérieur. Le diamètre de ce bidon, aussi large en bas qu'en haut est de 0,27. Quant à la hauteur, je n'ai pu en juger qu'approximativement, en comparaison de la largeur, le cuivre ayant presque entièrement disparu par l'oxydation et les deux cercles se trouvant appliqués l'un sur l'autre par l'effet de la pression des matériaux. Sa contenance devait être d'environ 12 litres. La figure 4 représente cet objet à peu près tel qu'il a dû être. Il faut remarquer à ce sujet, que ce bidon ou seau à anse diffère des vases analogues trouvés dans d'autres fouilles, en ce qu'il était très probablement tout entier en cuivre, sauf les cercles et l'anse. Les fragments de cuivre qui restent le prouvent. En effet, chacun des cercles est composé lui-même de deux cercles concentriques, s'appliquant exactement l'un dans l'autre, et c'est entre ces deux cercles qu'était retenue la feuille de cuivre formant les parois du vase. La plupart des vases de ce genre découverts dans les stations gallo-romaines et mérovingiennes sont en bois avec bordure métallique seulement au-dessus et au bas.

Dans l'intérieur, vers le milieu de la pièce, j'ai exhumé

encore la partie supérieure et divers fragments plus ou moins considérables d'un autre vase en terre jaune, très bien cuite, qui ressemblait beaucoup aux amphores si abondantes à Pompéi. La panse est très large, et va en se rétrécissant à la partie inférieure ; le goulot, pas plus large que celui d'une bouteille et à rebord, est muni d'une anse assez large pour y passer au besoin deux doigts, comme les anses de nos cruches à eau modernes (fig. 5).

Tels sont les objets principaux retrouvés dans cette pièce, que je crois avoir été une cuisine ou une dépendance de la cuisine. Comme je n'ai pu encore achever d'enlever les matériaux, il est possible que je retrouve encore dans le milieu qui reste à débayer quelques objets intéressants. Je ne parle que pour mémoire d'une grande quantité d'ossements de plusieurs animaux, lapins, volailles, porcs, que j'ai relevés presque à chaque coup de pioche.

Il ne faut pas omettre non plus un grand nombre de clous plus ou moins rongés par l'oxydation, épars à travers les matériaux, et de gros clous ou crosses à chevrons qui sont sans doute tombés du toit ou des plafonds au moment de l'incendie. Ce sont tous des clous forgés, carrés et à tête plate.

J'ai dit plus haut que la partie des murs qui subsistent encore sur une hauteur moyenne de 1,30, étaient encore revêtus de leur gypse. C'est une couche de plâtre grossier, d'environ 3 centimètres d'épaisseur, recouverte d'une légère feuille de gypse assez semblable à du stuc. Le fond est d'un jaune d'ocre assez foncé. De distance en distance sont tracées perpendiculairement des bandes de peinture rouge cerise très bien conservée, larges de 7 centimètres, et bordées elles-mêmes d'un filet noir. Ces bandes sont espacées régulièrement et partagent chaque côté de la salle en cinq panneaux symétriques, celui du milieu un peu plus étroit que les deux extrêmes, et les deux intermédiaires plus étroits encore que celui du milieu. Malheureusement, depuis que

les murailles ont été mises à jour, l'humidité, la pluie et la gelée ont fait tomber la plus grande partie de ce revêtement si intéressant.

La pièce en question mesure 4,50 sur 3,80 ; l'un des murs situé au couchant et qui paraît être le mur extérieur a 1,20 d'épaisseur ; les autres ont 0,70 environ.

Cette chambre n'est d'ailleurs qu'une très petite partie de ce qui est à découvrir dans cette vaste villa qui ne mesure pas moins de 150 mètres de côté comprenant, autant que j'ai pu en juger, la maison de maître et les bâtiments de ferme ou communs.

Notre petite colonie possédait une fontaine dans l'intérieur de ses bâtiments ; mais les conduits ont été brisés, et l'eau va sourdre à 25 mètres des murs extérieurs, dans un champ situé à 2 m. 50 au-dessous du niveau des appartements.

Aux objets que j'ai découverts dans la chambre que j'ai explorée, il faut ajouter nombre d'autres débris qui méritent d'être signalés, découverts par des cultivateurs dans les champs voisins, qui recouvrent des substructions encore vierges. Il est une partie de ces champs qui fournit particulièrement des souvenirs en grande quantité. Ce sont des fragments de poteries de plus de dix espèces différentes, entre autres des morceaux d'un vase noir avec jolis dessins en relief, des parcelles d'une sorte de faïence très fine, de couleur rouge et émaillée, des ossements de grands animaux amoncelés, mâchoires de chevaux, vertèbres et cornes de bœufs, un fer à cheval et un fer à mulet très curieux, la pièce de monnaie dont j'ai fait mention ; des tuiles de couverture de diverses formes, de grandeur et épaisseur variables ; des briques assez minces et gaufrées en forme de mosaïque pour faciliter l'adhérence du plâtre, lesquelles viennent sans doute de l'hypocauste qui jouait dans les maisons riches de cette époque le rôle de nos modernes calorifères. Enfin, le propriétaire du fond où j'ai pratiqué les premières

fouilles, en creusant au pied du gros mur de 1,20 qui forme un des côtés de la chambre, a trouvé une petite boule de la grosseur d'une forte noisette ou d'une bille à jouer, guillochée à côtes de melon hélicoïdales, et percée d'un trou au milieu comme un grain de collier ou de bracelet. Cette espèce de perle ressemble absolument à celles dont parle M. l'abbé Cochet (1), et qu'il a trouvées dans des sépultures mérovingiennes et surtout dans les nécropoles celtiques. Elle a extérieurement la teinte de l'oxyde de cuivre : la pâte très dure offre une cassure granuleuse et pailletée comme d'une poussière d'or (fig. 6).

Ces ruines sont situées sur le territoire de Buvilly, au pied d'une côte boisée, qui forme le premier gradin des montagnes du Jura. On remarque des débris de tuiles en grande quantité non seulement sur la lisière, mais jusqu'à une certaine distance dans la forêt. Sur un petit plateau fermé par ce premier gradin, environ à 200 mètres de la station, se voient encore au milieu du bois, et sur le bord de la pente, parmi les ronces et les broussailles, les restes d'une tour ou belvédère qui dominait la plaine environnante et qui communiquait avec la colonie par un chemin dont on aperçoit les traces de distance en distance sous le lierre de la forêt. Il semble que cette construction devait être un poste d'observation pour surveiller les approches de la villa, précaution très nécessaire en ce temps d'invasions, de guerres et de pillages incessants. Je me propose aussitôt la neige disparue et la forêt libre, de pratiquer à cet endroit quelques fouilles qui me donneront peut-être des éclaircissements au sujet de cette ruine isolée et de la station elle-même.

A en juger par les modestes commencements d'exploration que j'ai eu à peine le temps d'ébaucher, cette nouvelle station promet de donner des renseignements du plus haut

(1) Normandie souterraine.

intérêt pour l'histoire de notre pays. Dans un prochain mémoire, je ferai part à la Société des résultats obtenus dans les fouilles que je vais continuer au printemps et surtout dans l'automne, alors que les récoltes enlevées me permettront de porter librement la pioche et la pelle dans les champs voisins.

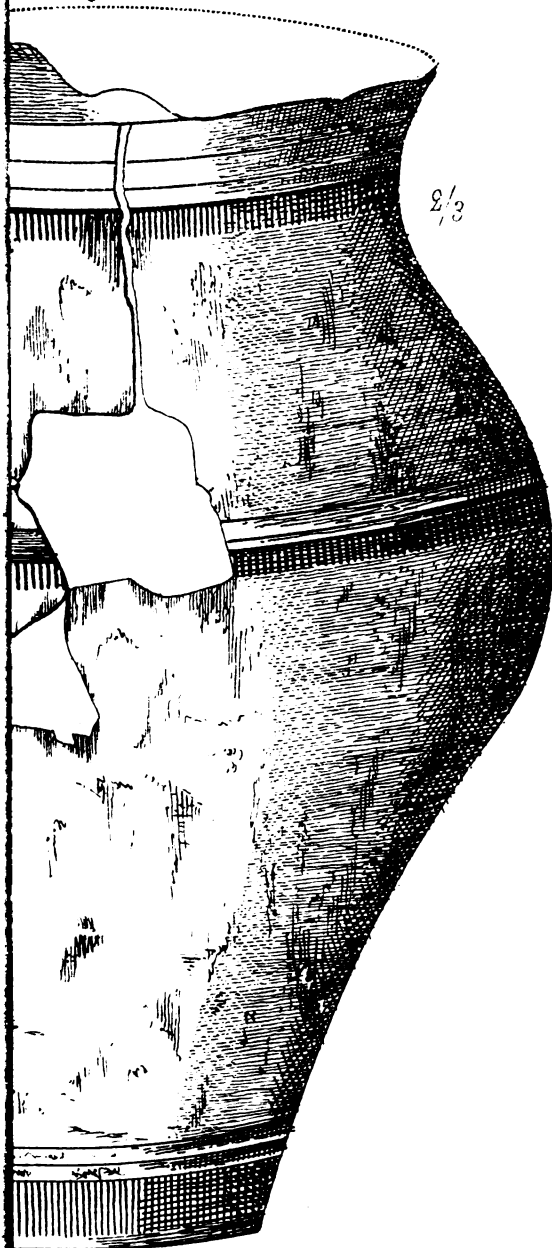
Pupillin, le 24 février 1888.

A. GUICHARD, curé.





Fig. 3



DÉCOUVERTE
DE
TOMBEAUX ANTIQUES
SUR LE TERRITOIRE
DE GIGNY (JURA)

DÉCOUVERTE
DE
TOMBEAUX ANTIQUES
SUR LE TERRITOIRE
DE GIGNY (JURA).

La Société d'Émulation du Jura, dans sa séance de février 1887, a reçu de M. Zéphirin Robert, conservateur du musée de Lons-le-Saunier, communication d'une lettre que M. Vuillaume, percepteur à Gigny, lui avait adressée récemment avec une boîte. Cette lettre lui annonçait qu'un cultivateur de Gigny, en enlevant un murger de sa vigne, avait découvert plusieurs tombeaux construits en dalles brutes. La boîte contenait des fragments de poteries et divers objets en fer, bronze et argent, trouvés dans ces sépultures.

A la vue de ces objets, la Société a voté une somme suffisante pour que l'un de ses membres put aller sur place recueillir tous les renseignements relatifs à cette découverte, faire exécuter de nouvelles fouilles, si cela était possible, et rédiger un rapport à ce sujet.

Chargé de cette mission, je suis parti pendant les vacances de Pâques ; (le propriétaire du terrain avait bien voulu, sur la demande de M. Robert, interrompre ses recherches jusqu'à mon arrivée). Je me suis rendu d'abord chez M. Vuillaume pour avoir des renseignements sur les

fouilles exécutées depuis l'envoi de sa lettre. Les exigences de la culture ayant obligé le propriétaire à combler les sépultures au fur et à mesure de leur découverte, c'est d'après les explications verbales que j'ai recueillies, les croquis faits par M. Vuillaume au moment de la découverte et les mesures que j'ai prises sur le terrain lors des nouvelles fouilles, payées par la Société, que j'ai pu rédiger ce rapport et dessiner les planches qui l'accompagnent.

Notre Société n'a pas seulement pour but de publier des Mémoires complets, mais encore et surtout d'enregistrer, de crainte qu'elles ne tombent dans l'oubli, toutes les découvertes qui peuvent faire mieux connaître l'histoire ou le sol de notre département. C'est à ce point de vue que je me suis placé pour décrire simplement les anciennes sépultures découvertes récemment à Gigny, et dont personne n'avait encore soupçonné l'existence.

Je laisse aux érudits, plus instruits que moi, le soin et l'honneur d'en préciser l'époque.

Ces sépultures sont situées au versant sud de la côte de Gigny, à 300 mètres de l'église, au lieudit : *les Pendaines*, et au dessus d'une pente rapide descendant jusqu'à un chemin situé à 40 mètres de là. Sept avaient été fouillées avant mon arrivée.

La 1^{re} que l'on a découverte est la plus remarquable de toutes par sa disposition intérieure (*Voir le plan, planche I, lettre A*). Elle était construite en dalles brutes, de diverses dimensions, posées verticalement et recouvertes par des dalles plus grandes formant toiture. Elle avait 4 mètres de longueur totale, 90 centimètres de largeur au Nord et au milieu et seulement 40 centimètres au Sud. La profondeur était de 0,33 centimètres.

La partie nord renfermait deux squelettes dont l'un avait au moins 1 mètre 80 centimètres de longueur (Seraient-ce deux époux ?). La partie sud, plus étroite, ne renfermait

qu'un squelette. (Était-ce un parent ?) Tous trois avaient les pieds placés au centre du tombeau. Ce centre contenait sept crânes humains, dont 4 placés inférieurement et 3 autres au-dessus. Ils étaient renfermés entre 2 dalles brutes placées transversalement à 25 centimètres l'une de l'autre. (Serait-ce les ancêtres ?) Une petite agrafe en bronze, ayant 25 millimètres de longueur totale et terminée par deux crochets, a été trouvée sous les crânes dans le petit compartiment du milieu (*Planche II, figure 1*).

La 2^e sépulture, située à côté et à l'Ouest de la précédente (*lettre B du plan*), était également construite en dalles brutes, mais jointoyées par une maçonnerie de chaux et sable et recouvertes par deux énormes dalles. Elle ne renfermait intérieurement que des cendres, des parcelles de charbon de bois et deux petits os indéterminables. Ses dimensions étaient 1 m. 80 de longueur sur 0 m. 40 de largeur.

La 3^e, placée au sud de la précédente, (*lettre C du plan*), était recouverte par une énorme dalle brute, ayant au moins 2 mètres de longueur, 1 mètre de largeur et 25 centimètres d'épaisseur. Elle était construite en pierres brutes de petite dimension réunies avec du mortier et formant des murs grossiers à un seul parement.

Sa forme intérieure était différente des deux précédentes ; elle avait 1 mètre 80 de longueur, 0 m. 40 de largeur à l'ouest, du côté de la tête, 0 m. 53 au milieu et seulement 0 m. 20 à l'est.

Cette sépulture, où le terrain environnant n'avait pu s'introduire, a été la plus productive : elle renfermait un squelette dont les os n'avaient presque plus de consistance. On y a trouvé, sur l'emplacement de la poitrine, au-dessus des os des hanches :

1^o Un fragment de plaque en fer (*planche II, figure 2*), long et large de 55 millimètres, épais de 2 et portant encore sur l'un de ses bords deux grosses têtes de clous en

bronze, demi-sphériques, ayant 14 millimètres de diamètre et ornées sur leur pourtour d'un cercle et de traits rayonnants grossièrement gravés en creux ;

2^o Une agrafe en fer de 9 centimètres de longueur sur 6 de largeur, encore munie de sa boucle et de son ardillon (*Planche II, fig. 3*) ;

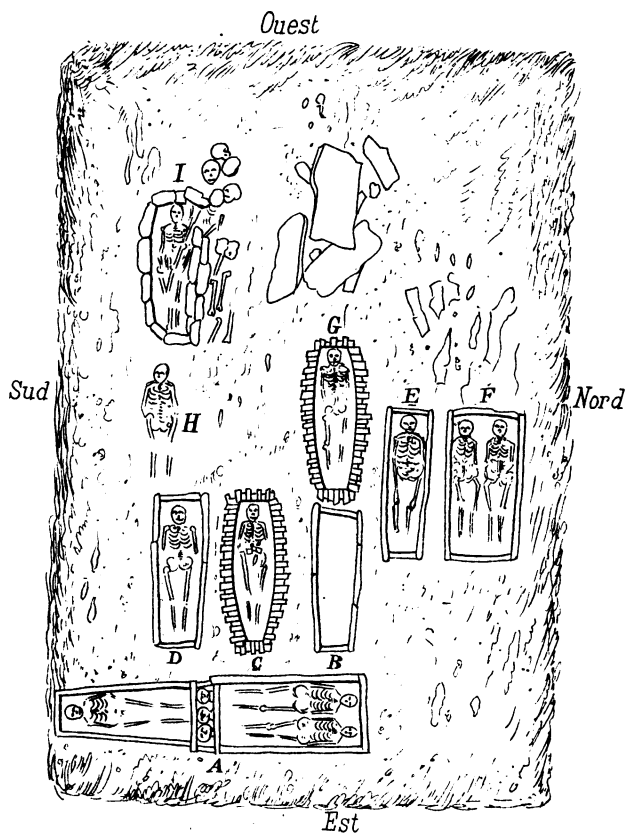
3^o Une lame de fer terminée en pointe (*Planche II, fig. 4*), ayant 40 centimètres de longueur totale, dont 9 pour la poignée, 4 centimètres de largeur et 8 millimètres d'épaisseur du côté opposé au tranchant. Elle était placée obliquement, allant de la ceinture au genou. Ces objets sont semblables, par leur forme, à d'autres analogues, mais mieux conservés, trouvés antérieurement dans des cimetières mérovingiens. Ils sont tellement oxydés que l'on ne peut plus distinguer s'ils ont eu autrefois des ornements ;

4^o Une autre lame plus petite, également en fer très oxydé, à un seul tranchant et terminée en pointe, ayant 12 centimètres de longueur et 2 de largeur, et dont la forme presque droite n'a rien de remarquable si ce n'est sa ressemblance avec nos couteaux modernes ;

5^o Deux boutons en bronze (*Planche II, fig. 5*), ronds et plats, ayant 19 millimètres de diamètre et 2 d'épaisseur, ornés sur la face d'une gravure au trait représentant grossièrement deux animaux courbés en demi-cercle et paraissant se mordre mutuellement. Ces boutons sont terminés en dessous par un prolongement vertical de 8 millimètres de longueur, qui était autrefois rivé sur une courroie ou autre objet analogue.

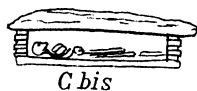
La 4^e sépulture, également au sud (*lettre D du plan*), était construite en dalles brutes et recouverte de même. Elle avait les dimensions ordinaires de 1 m. 80 centimètres de longueur et 0,50 de largeur. Elle contenait un squelette et deux objets en métal. L'un d'eux (*Planche II, fig. 6*), est un fil d'argent ayant en moyenne 1 millimètre d'épaisseur, et dont l'extrémité la plus mince est enroulée au-

1



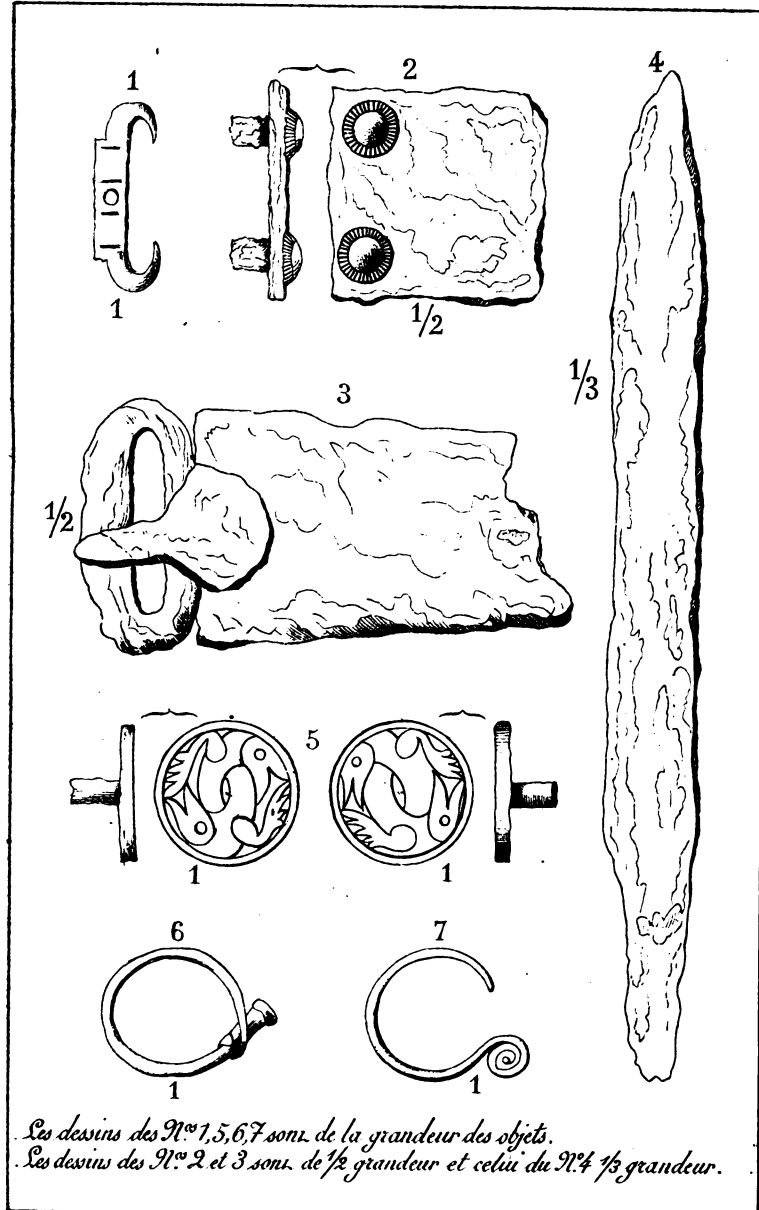
Echelle de 0,01 centimètre par mètre.

2



1. Plan du terrain fouillé et disposition des tombeaux.
2. Coupe des tombeaux I. C et A.

L. CLOS DEL.



L. CLOS DEL.

tour de l'autre comme pour former un anneau. L'autre est un fil de bronze aplati et enroulé en spirale serrée à l'une de ses extrémités, tandis que l'autre, arrondie et amincie, se contourne pour former un anneau ouvert ou un crochet de suspension (*Planche II, fig. 7*).

La 5^e sépulture était au nord (*lettre E du plan*). Construite comme la précédente, elle ne contenait qu'un squelette.

La 6^e, également au nord (*lettre F du plan*), était construite de même, mesurait 90 centimètres de largeur sur 1 m. 80 de longueur, et contenait deux squelettes placés l'un à côté de l'autre.

La 7^e, située au Sud (*lettre G du plan*), en différait beaucoup : de petites pierres brutes, superposées sans mortier, formaient un vide intérieur renflé au milieu et ayant les mêmes dimensions que la tombe C ; elle était recouverte par plusieurs dalles brutes, mais ne contenait qu'un squelette, sans aucun autre objet.

Toutes ces tombes, moins la 1^{re}, étaient orientées de l'Ouest à l'Est. Les ossements qu'elles contenaient étaient généralement très décomposés et n'ont pu être mesurés par les personnes présentes. Les dalles qui les recouvraient et celles sur lesquelles ils reposaient n'ont pas été prises sur places ; elles ont dû être amenées depuis le sommet du coteau, situé à un kilomètre N.-E. de là, où l'on voit encore à la surface du sol des bancs de rochers se délitant facilement et des vestiges d'anciennes exploitations.

Les fouilles en étaient restées là et ont été reprises en ma présence, un mois après.

Elles ont été continuées au sud, et à 1 mètre 80 cent. de la dernière sépulture, (*lettre G du plan*), des ossements humains ont été aperçus à 1 mètre de profondeur ; ce squelette, orienté comme les précédents et couché sur le dos, avait 1 mètre 75 cent. de longueur. La face était tournée au sud et le maxillaire inférieur au nord, ce qui,

avec l'absence de dalles, me fait supposer que cette tombe avait été déjà fouillée anciennement. C'était la dernière au sud.

A l'ouest, une dernière sépulture a été trouvée à 0 m. 50 c. de profondeur ; des dalles de moyenne dimension et superposées l'une à l'autre recouvraient un cercueil en pierres brutes, sans mortier, ayant 0 m. 20 cent. de profondeur, 1 m. 70 cent. de longueur, 0 m. 50 cent. de largeur au milieu et seulement 0 m. 20 cent. aux pieds, situés à l'est. Malgré son exiguité, ce cercueil contenait deux squelettes : l'un d'eux, couché sur le dos, avait à peine 1 m. 55 cent. de longueur ; les os du crâne étaient minces et cassaient au moindre effort ; l'autre avait les jambes posées obliquement sur la poitrine du premier et le reste du corps en dehors du cercueil dont les pierres manquaient à l'angle nord-ouest ; les os de ce second squelette étaient bien plus gros et plus longs que ceux du premier, mais ils étaient fragmentés et disjoints et je n'ai pu les mesurer.

Ces ossements reposaient sur une dalle brute ayant 1 m. 40 cent. de longueur, 0 m. 60 cent. de largeur et 0,08 c. d'épaisseur, recouvrant complètement une petite sépulture parfaitement rectangulaire, ayant à l'intérieur 0 m. 90 de longueur, 0 m. 35 de largeur et 0 m. 30 de profondeur (*Planche 1^{re}, lettre I et I bis*). Ce petit tombeau était formé de cinq dalles brutes ; d'une épaisseur uniforme de 0,05 c. seulement, très-régulières sur chaque face et si bien ajustées que les eaux pluviales n'avaient pu y introduire le terrain environnant. L'intérieur ne contenait que des fragments très-minces d'un crâne d'enfant, de nombreux ossements et dents de petits rongeurs et un peu de poussière.

A côté de ces deux tombeaux superposés il existait, au nord et à l'ouest, un amas d'ossements humains enfouis confusément avec le terrain. J'y ai reconnu cinq têtes et de nombreux os des membres tant supérieurs qu'inférieurs. Ils étaient tous plus gros que les ossements modernes ; un *radius* avait 0 m. 27 centimètres et deux *femurs* 0,53 cent.

de longueur, ce qui donnerait, d'après Salvage (Anatomie du Gladiateur), une taille de près de deux mètres. Les tombeaux précédents ayant presque tous 1 m. 80 de longueur, nous aurions donc là des hommes d'une grande taille. Je dois ajouter que les fragments de crânes étaient tous minces, ce qui me fait supposer que ces individus étaient morts jeunes.

Les fouilles ont été continuées sans succès au nord et à l'ouest, puis abandonnées, le sol ayant été déjà fouillé anciennement, ainsi que j'ai pu le constater par le désordre et l'inclinaison des fragments de dalles.

Les fragments de poteries trouvés dans ces sépultures et le terrain environnant paraissent être de diverses époques, ou tout au moins de fabrication très-différente. J'y ai reconnu des débris semblables à ceux des poteries celtiques et gallo-romaines, d'autres ont une pâte et des dessins comme les poteries mérovingiennes du musée de Lons-le-Saunier ; ces dessins sont formés de petits carrés de 0,002 millimètres, gravés en creux et disposés en lignes parallèles autour du vase. Quelques-uns des tombeaux de Gigny sont construits comme ceux du cimetière mérovingien de Coldres, situé à 4 kilomètres Est de Lons-le-Saunier, à côté d'un camp gallo-romain, et paraissent être de la même époque. Ces derniers sont grands, ayant généralement 1 m. 90 centimètres de longueur, 0 m. 55 cent. de largeur à la tête et 0 m. 40 aux pieds. Ils sont tous orientés et placés les uns à côté des autres, formés de dalles brutes et recouverts de même ; quelques-uns sont jointoyés au mortier. Dans l'un d'eux on a trouvé trois crânes posés la face contre terre, deux à la tête et un aux pieds ; dans un autre les crânes étaient superposés. On y a trouvé de belles agrafes de ceinturon en bronze argenté, ornées de figures grossières gravées au trait, et des lames de sabre courtes et massives en fer très-oxidé (*scramasax*) (1).

(1) Ces objets sont actuellement au musée de Lons-le-Saunier.

Il me reste à dire quelques mots de l'une des sept têtes que l'on a trouvées dans le premier tombeau. (Le propriétaire du sol l'avait conservée et a bien voulu me la céder). Cette tête a 0,175 millimètres de longueur, 0,137 de largeur et 0,140 de hauteur. L'indice céphalique (ou le rapport de la largeur à la longueur, cette dernière étant ramenée à 100), est de 78,28. Je l'ai comparé à celui de 12 autres crânes que je possède et n'en ai trouvé que 2 l'ayant plus faible. L'un provient du cimetière de Coldres, nommé ci-dessus ; il a 0,180 millimètres de longueur, 0,130 seulement de largeur et 0,140 de hauteur ; son indice est de 72,22. L'autre a été trouvé dans un tumulus, près de Chilly-sur-Salins (Jura) ; il a 176 millimètres de longueur, et également 130 de largeur ; son indice est de 73,86 (1). Les dix autres crânes, gallo-romains, moyen-âge et modernes, ont tous une largeur plus grande, variant de 142 à 160, et l'indice de 82 à 95. Ils sont donc tous *brachycéphales* tandis que les 3 premiers sont *dolichocéphales*.

Ce ne sont là que des faits isolés qui ne prouvent encore rien, mais il m'a paru utile de les consigner ici, afin que, si le même fait se reproduisait de nouveau dans d'autres cimetières de la même époque, on puisse en tirer des conclusions assez probables relativement aux différentes races qui ont habité ou *envahi* notre pays dans les temps anciens.

Ce rapport était terminé lorsque j'ai appris qu'à Sérésin, à 7 ou 8 kilomètres Est de Bourgoin (Isère), on avait découvert tout récemment, à 1 mètre de profondeur, des tombeaux *orientés*, construits en dalles brutes, comme ceux de Gigny et de Coldres. J'ai cherché de nouveaux renseigne-

(1) Les crânes des Mandingues, nègres du Haut-Sénégal, ont en moyenne 74,0 d'indice céphalique et ceux des *tumulus* des environs de Moscou 77,00.

(Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme, année 1885, anthropométrie, pages 429 et 560).

ments, et j'ai trouvé ce qui suit dans le *Moniteur de Bourgoin*, du 19 février 1888.

«Les tombes découvertes, au nombre de dix jusqu'à
« présent, ne présentent rien d'extraordinaire. Ce sont
« celles de pauvres gens, d'agriculteurs très-probablement.

« Une disposition particulière est l'orientation des cer-
« cueils qui sont parfaitement dans la direction est-ouest,
« les pieds au levant. Les trois rangs qui sont découverts
« ont tous cette disposition. Le premier est un rang de
« sépultures d'enfants, les deux autres de grandes per-
« sonnes.....

« Les cercueils, superposés, sont composés de six pierres
« plates en mollasse, à peine taillées et mal jointes, de sorte
« que l'intérieur est rempli de terre, ce qui rend les fouilles
« difficiles. Aucune inscription n'a été trouvée jusqu'à pré-
« sent. Quelques fragments de poterie et une petite am-
« phore en terre avec les lettres S B ont seuls été recueil-
« lis..... » On y a trouvé depuis une médaille « à l'effigie
de Claude II, empereur qui régnait vers le troisième siècle
de notre ère. » (*Express de Lyon, du 19 mars 1888*).

L'un des crânes provenant de ces sépultures a été donné
au musée scolaire du collège de Bourgoin. Je l'ai mesuré
avec soin, en présence de plusieurs témoins, et lui ai trouvé,
à 0,003 millimètres près, les mêmes dimensions que celui
de Gigny décrit ci-dessus. (Longueur 0,175 millimètres,
largeur et hauteur 0,140 ; indice céphalique 80) (1).

Ce nouveau fait, ajouté aux précédents, me paraît très-
remarquable et confirme ce que j'ai dit ci-dessus relative-
ment à l'importance des mesures crâniennes pour faciliter
les études préhistoriques.

L. CLOS, diplômé,

Professeur de dessin au Collège de Bourgoin (Isère).

(1) Les autres crânes ont été emportés par des amateurs lyonnais.

MATÉRIAUX POUR LA GÉOLOGIE DU JURA.

EDMOND GUIRAND.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

*pour servir à l'histoire des premières recherches géologiques
dans les environs de Saint-Claude.*

PAR

Louis-Abel GIRARDOT,

Professeur au Lycée de Lons-le-Saunier.

AVEC UN PORTRAIT

Par ACHILLE BILLOT,

Professeur de dessin à Lons-le Saunier.



EDMOND GUIRAND

DE SAINT-CLAUDE (1812-1888)

EDMOND GUIRAND.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Le 6 janvier dernier, s'est éteint, à Saint-Claude, dans une vieillesse avancée, l'un des plus anciens membres de la Société d'Émulation du Jura, M. **Edmond GUIRAND**, professeur de dessin, dont le nom est intimement lié désormais à la géologie de nos montagnes.

Ayant eu l'avantage d'être confrère de M. Guirand aussi bien dans l'enseignement et la géologie que dans notre Société d'Émulation, et, de plus, enfant des montagnes du Jura comme lui, nous espérons qu'on voudra bien nous permettre de consacrer quelques pages à la mémoire de ce savant si modeste, de cet homme si bienveillant et si agréable (1).

(1) Notre éloignement de Saint-Claude ne nous aurait pas permis de réunir facilement tous les renseignements nécessaires pour cette notice. Mais notre confrère M. Jacquet, instituteur en retraite à la Mouille, qui connaissait particulièrement M. Edmond Guirand, a bien voulu recueillir à notre intention de nombreuses indications, près de sa famille et de ses amis. Nous prions M. Jacquet de recevoir nos meilleurs remerciements, ainsi que les personnes qui ont eu l'obligeance de lui faire en notre faveur quelques communications, principalement M. Alfred Guirand, fils d'Edmond, et M. Denis Guirand, frère aîné de ce dernier, ainsi que deux de ses amis, M. l'architecte Comoy et M. Girod, instituteur à Saint-Claude. — Nous remercions aussi bien vive-

Avant d'esquisser la vie de notre regretté confrère, autant que le permettent les renseignements dont nous disposons, et en insistant principalement sur ses recherches géologiques, il nous est doux de rappeler dans quelles circonstances, si honorables pour lui, nous eûmes l'avantage, trop tardif, de faire sa connaissance.

Le 27 août 1885, une imposante réunion avait lieu dans la ville de Saint-Claude. La SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, explorant pour la première fois nos montagnes, tenait dans cette ville sa troisième séance publique, et les points les plus intéressants pour l'histoire naturelle de cette partie du Jura allaient être exposés et soumis à la discussion. Là, se trouvaient réunis nombre de savants distingués, professeurs de l'École polytechnique et de l'École des Mines de Paris, professeurs et doyens de Facultés des Sciences de France et correspondants de l'Institut, ingénieurs des Mines, des Ponts-et-Chaussées et des grandes Compagnies de chemins de fer, professeurs d'Universités étrangères et savants de divers pays, ainsi que de nombreux géologues, simples membres de la Société géologique,

ment M. Monneret, de Viry, ancien ami de M. Guirand, qui nous a fourni les premières indications de détail, et M. Paul Choffat, qui a bien voulu nous donner d'intéressants renseignements. En outre, nous avons eu l'avantage de nous entretenir avec plusieurs anciens élèves de M. Guirand, et d'apprendre divers détails dont nous leur sommes reconnaissant.

Grâce à l'obligeante entremise de MM. Jacquet et Girod, nous devons communication d'une photographie très ressemblante de M. Guirand à Madame Jaboulay, sa nièce, et nous ne saurions trop l'en remercier. Notre confrère M. Achille Billot, dont la complaisance et le talent sont si appréciés, a bien voulu enrichir ces pages d'un portrait du regretté professeur san-claudien, dessiné au crayon lithographique, d'après cette photographie.

ou qui s'étaient joints à elle pour prendre part aux excursions du Jura. A ce dernier titre, nous avons l'honneur de participer à cette réunion et d'y représenter la Société d'Émulation du Jura. En outre, la salle était remplie de nombreux habitants de Saint-Claude, empressés d'assister aux débats qui allaient s'ouvrir sur le sol de leurs belles montagnes.

Aux premiers rangs des géologues composant la réunion, se trouvait le vieux professeur de dessin de Saint-Claude, heureux de voir tous ces savants visiter en corps le pays dont il avait si souvent et si fructueusement exploré les richesses naturelles, mais surtout charmé d'y reconnaître, siégeant au bureau, plusieurs de ceux dont il avait dirigé les courses dans ce pays, et qu'il avait libéralement aidés de ses renseignements, M. Paul CHOFFAT, M. l'abbé BOURGEAT et M. Marcel BERTRAND.

La séance commence au milieu de l'attention générale. Aussitôt, le Président de la session, M. l'ingénieur Marcel BERTRAND, professeur à l'École des Mines, « adresse d'abord ses remerciements à la municipalité et aux habitants de Saint-Claude pour l'aimable accueil et pour la prévenante hospitalité que la Société a trouvés dans cette ville. Se tournant alors vers M. GUIRAND, il rappelle les services qu'il a rendus à la géologie de la région, ses travaux ininterrompus depuis plus de cinquante années, la belle collection de fossiles qu'il a recueillie et qui figure actuellement au musée de Lyon. Si la santé de M. Guirand, ajoute-t-il, ne lui permet pas de nous accompagner dans nos courses, ce n'en est pas moins lui qui sera notre véritable guide dans les environs de Saint-Claude ; ce que nous vous montrerons, c'est lui qui nous l'a montré. J'invite M. Guirand à venir prendre place au bureau comme Président honoraire de la séance. » (1)

(1) *Compte-rendu de la réunion extraordinaire dans le Jura méridional en 1885.* (Bulletin de la Société géologique de France, 3^e série, t. XIII, p. 62).

Alors, pendant que tous ces savants distingués et tous les membres de la réunion applaudissaient bruyamment, on vit le vénérable doyen des géologues et des professeurs du Haut-Jura, tout ému par cette manifestation inattendue, prendre au bureau la place d'honneur entre M. Bertrand et M. Choffat.

Ce fut là, sans doute, l'un des plus beaux moments de sa vie !

Mais combien il regrettait de ne pouvoir encore accompagner la Société géologique sur les points qu'il avait si longtemps étudiés ! Aucune excursion ne lui était plus possible, et déjà, depuis plusieurs années, sa santé inspirait de vives inquiétudes.

Pourtant, le lendemain, en redescendant du Mont-Bayard la Société eut le plaisir de trouver M. Guirand à Rochefort, où avait lieu le déjeuner. Il avait tenu à venir la remercier, et à passer encore quelques moments avec ses confrères en géologie.

Le soir, pendant l'aubade que la musique de la ville eut la gracieuse attention d'offrir à la Société géologique, nous eûmes l'avantage de converser longuement avec ce vénérable confrère. Charmé et tout ému encore de l'honneur si marqué qui lui avait été fait la veille, il était heureux de voir la Société géologique de France si dignement accueillie et si bien fêtée par l'intelligente population de sa ville natale.

D'ailleurs, ses concitoyens, parmi lesquels il comptait tant d'anciens élèves, disons mieux tant d'amis, avaient été vivement touchés de la haute marque d'estime et d'honneur décernée au vieux professeur de leur collège, justement à l'époque où son grand âge l'obligeait à quitter ses fonctions.

Dans cette soirée, M. Guirand semblait retrouver encore l'activité de la jeunesse au souvenir de ses ascensions au

Mont-Bayard, de ses courses au ravin de Valfin ou aux escarpements de Montépile. Trop souvent, néanmoins, l'affection du cœur dont il souffrait venait ralentir sa parole, si facile et si agréable. Nous n'aurions même osé espérer alors d'entretenir jusqu'à cette année les bonnes relations nées dans cette circonstance mémorable, et pourtant nous avons été douloureusement surpris en apprenant la fin de cet excellent confrère, peu de jours après avoir échangé avec lui les meilleurs souhaits de nouvelle année !

Jean-Baptiste-Edmond GUIRAND naquit à St-Claude, le 30 mai 1812, d'une famille notable, déjà ancienne dans cette ville, et dont le nom se fait remarquer souvent dans nos annales jurassiennes, sur la fin du siècle dernier.

Le chef de cette famille, originaire des environs de Saint-Jean-de-Mauriennes, en Savoie, s'était fixé à Saint-Claude vers le commencement du XVIII^e siècle. C'est ainsi que nos montagnes, dévastées par les pestes, les famines et les guerres du siècle précédent, ont été repeuplées en partie par de nombreux étrangers, après la réunion de la Franche-Comté à la France.

Le bisaïeul de M. Edmond Guirand avait épousé une demoiselle Parret, de Saint-Claude, et était marchand drapier. Il eut cinq fils et une fille. A l'exemple des bonnes familles bourgeoises de son temps dans notre pays, il s'était attaché à procurer à tous ses enfants une sérieuse éducation ; aussi les retrouvons-nous dans le clergé, la médecine, le barreau, l'armée ou bien en religion (1).

(1) Voici leurs noms et quelques indications sur chacun d'eux :

1^o JACQUES - ANTOINE GUIRAND , qui mourut curé de Sézéria (Jura), en 1808. Mis hors la loi pendant la Terreur, comme prêtre

Son deuxième fils, François-Michel GUIRAND, grand-père d'Edmond, étudia la médecine et vint l'exercer dans sa ville natale, où il s'acquit beaucoup de popularité. Élu procureur-syndic de Saint-Claude, le 16 octobre 1791, puis administrateur du département du Jura, le 11 novembre 1792, il prit part en cette qualité au mouvement fédé-

insermenté, il réussit à se soustraire à l'échafaud en se cachant longtemps dans une cave à Saint-Claude, Le marquis de Lezai de Marnézia, auteur de l'*Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté* (1778) et de plusieurs ouvrages littéraires, lui a consacré de gracieux passages de ses poésies, où il lui témoigne « beaucoup d'estime et de respect ». (D. MONNIER, *Les Jurassiens recommandables*, p. 83). C'est à lui que s'adresse l'*Épître à mon curé* de ce littérateur.

2° FRANÇOIS-MICHEL GUIRAND, dont nous parlons plus loin avec détails.

3° GASPARD GUIRAND, qui entra dans la gendarmerie. Il était maréchal-des-logis dans cette arme pendant la Terreur, et perdit son grade sous l'accusation de *modérantisme*, le 14 septembre 1793. Plus tard, il devint officier. Il avait épousé une demoiselle Monneret, et mourut sans enfants.

4° DENIS-GRÉGOIRE GUIRAND, qui prit la robe d'avocat. Élu aussi administrateur du département du Jura, il fut mis hors la loi, en même temps que ses collègues, par le décret du 9 août 1793. Mais, plus heureux que son frère Michel, il parvint à éviter la hache révolutionnaire en se réfugiant en Suisse, où le bailli de Nyon, M. Bens-tetten, l'accueillit.

Rentré dans sa patrie après le 9 thermidor, il fut l'un des membres de l'administration départementale réinstallée à Lons-le-Saunier le 12 floréal an III (1^{er} mai 1795), par le représentant Saladin, en exécution d'une loi de la Convention du 28 ventose an III (18 mars 1795), rendue sur la proposition de ce dernier. Plus tard, Denis Guirand acheta la charge de greffier du tribunal de Saint-Claude. Après l'incendie total de cette ville, en 1799, il se signala par son zèle en faveur de ses malheureux concitoyens, et parvint à leur obtenir presque immédiatement un secours considérable de l'État. Le conseil municipal lui vota une adresse de remerciements. Il avait épousé une demoiselle Tirode, de Gigny, et mourut, sans enfants, en 1809.

5° CHARLOTTE GUIRAND, religieuse de l'Annonciation à Saint-Claude.

6° Un dernier fils, dont nous ne connaissons point le nom, entra aussi en religion, chez les Carmes de cette ville.

raliste, qui fut pourtant moins marqué chez nous qu'à Lyon. Mis hors la loi par le décret de la Convention du 9 août 1793, qui enlevait à la ville de Lons-le-Saunier, traitée de rebelle, le titre de chef-lieu du département, le Directoire départemental ne put racheter la vie de ses membres par une soumission tardive. Les représentants Bassal et Bernard, envoyés dans le Jura par la Convention, le remplacèrent, le 26 août 1793, par une Commission de cinq membres établie à Dôle. Michel Guirand fut arrêté, en octobre, par un habitant du Pont-de-la-Pile, et traîné à Paris. Sa femme Anne-Claudine Dumoulin, grand'mère d'Edmond, l'accompagna jusqu'à cette ville, en suivant à pied, depuis Dôle, la charrette qui le conduisait. Malgré toutes les démarches pour le sauver, malgré la présence de ses deux fils dans les armées, Michel Guirand comparut, le 24 messidor an II (12 juillet 1794), devant le tribunal révolutionnaire, et, le lendemain, il montait à l'échafaud avec 11 de ses compatriotes. Sa malheureuse femme mourut de chagrin peu après (1).

Pendant que ces funestes événements les rendaient orphelins, les deux fils de Michel Guirand combattaient vaillamment pour sauver la patrie !

L'aîné, Denis-Marie GUIRAND, est le père de notre confrère Edmond. Devenu capitaine, et décoré de la Légion d'honneur, il se retira à Saint-Claude, où il remplit longtemps les fonctions de secrétaire de la sous-préfecture.

(1) On peut voir sur Michel Guirand les *Annales semi-contemporaines* de Désiré MONNIER, dans les *Annuaire*s du Jura pour 1851 (p. 105 et 141), 1852 (p. 86), 1853 (p. 95), 1854 (p. 71) et surtout 1855 (p. 96-103).

Pour Gaspard Guirand, on trouve quelques mentions dans l'*Annuaire* du Jura pour 1854 (p. 53, 71 et 106).

Pour Denis-Grégoire Guirand, on rencontre seulement quelques rares indications dans les *Annuaire*s du Jura, de 1852, (p. 69) et surtout de 1857 (p. 93-96).

Dans le cours de ses campagnes d'Italie, il avait épousé à Rome, en 1809, une jeune romaine, Paule-Marie-Thérèse-Benoite Ottoni. Elle était peintre, et, selon des notes de M. Edmond Guirand, « il reste d'elle plusieurs bons tableaux, dans diverses familles de Saint-Claude ». Ils eurent quatre enfants, dont les descendants restent seuls aujourd'hui à représenter cette ancienne famille jurassienne des Guirand (1).

Le second fils de Michel, Charles-Félix GUIRAND, qui devint capitaine du génie, resta célibataire et mourut à Vannes, dans le Morbihan (2).

Le jeune *Jean-Baptiste-Edmond GUIRAND*, doué de cette activité d'intelligence que l'on remarque chez la plupart des membres de sa famille, avait, de plus, hérité du goût et des aptitudes de sa mère pour les arts graphiques. Après avoir commencé ses études au collège de Saint-Claude, où il resta peu d'années, il alla les continuer à Lyon. Il y suivit ensuite les cours de l'École des Beaux-Arts, et fit de rapides progrès, surtout en dessin.

(1) Voici les noms et la descendance de ces quatre enfants :

1^o DENIS-JOSEPH-FRÉDÉRIC-NAPOLÉON GUIRAND, né à la Spezia, sur les bords du golfe de Gênes, le 18 avril 1810, actuellement à Lyon, ainsi que ses deux filles, Madame JABOULAY et Madame MONNIER.

2^o JEAN-BAPTISTE-EDMOND GUIRAND, objet de cette notice, né le 30 mai 1812, marié, en 1845, à Mlle Annine Paget, et mort le 6 janvier 1888. Il laisse un fils, M. Alfred GUIRAND.

3^o CAROLINE GUIRAND, née en 1818, non mariée, et morte en 1838.

4^o JOSEPH-LOUIS-JULES GUIRAND, né le 12 octobre 1821, mort en 1887, laissant un fils, M. Victor GUIRAND, et une fille Madame Marie RAYDELET.

(2) Je signale d'autant plus volontiers les services militaires des deux fils de Michel Guirand qu'ils paraissent avoir été ignorés de M. Brocard, auteur de la *Biographie militaire du Jura*. Cet ouvrage n'en fait nulle mention.

Ses études artistiques terminées, commençait la période des difficultés qu'éprouve trop souvent le jeune artiste, quel que soit son mérite, pour tirer parti de son talent. Edmond Guirand n'échappa point à ces difficultés. Après s'être occupé à Lyon, pendant quelque temps, à dessiner des modèles pour les fabricants de soieries, il alla habiter, durant plusieurs années, la ville de Bâle, en Suisse, où il vécut du produit de dessins de tapisserie. Il revint ensuite à Lyon, où il se maria, en 1845, et où naquit son fils M. Alfred GUIRAND.

Malheureusement, l'existence un peu aventureuse qu'il avait menée jusque-là pour se créer un avenir n'était point terminée. Bientôt, il alla à Paris, où il se lia avec M. Comoy, son compatriote, actuellement architecte diocésain de Saint-Claude. Ce dernier lui procura du travail, comme dessinateur, dans un atelier de tapisserie. Mais après les événements de 1848, l'industrie parisienne ne lui offrit plus une position suffisante, et, dans le courant de février 1849, il revint à Saint-Claude, pour s'y fixer définitivement.

Il n'y trouva d'abord qu'une occupation bien peu en rapport avec ses facultés artistiques, celle d'employé à la conservation des hypothèques. Fort heureusement, le poste de professeur de dessin au collège de cette ville étant devenu vacant l'année suivante, il y fut nommé (1850).

C'était le port après tant d'années d'une vie errante. Tout heureux de posséder enfin un emploi en rapport avec ses goûts, et qui lui donnait l'espoir d'être pour sa vie à l'abri du besoin, il allait s'occuper davantage encore de son travail de prédilection, le dessin de paysage. Dès lors, on le vit, durant de longues années, partager son temps entre son enseignement et les excursions aux alentours de Saint-Claude (1).

(1) La situation qui lui était faite était toutefois bien modeste. Son traitement de professeur de dessin, resté à 500 francs en 1851 et 1852, comme pour son prédécesseur, fut porté à 600 en 1853, et à 800

Pendant 35 ans, il professa le dessin dans cette industrieuse petite ville. Aux leçons qu'il donnait au collège et à la division supérieure de l'école communale des garçons, il ajoutait encore un cours public à l'usage des industriels et des ouvriers. Ce cours avait été organisé dès sa nomination en 1850, sous le nom d'*École gratuite municipale de dessin*, et il a certainement rendu de grands services à l'industrie san-claudienne. Tous ces cours ont toujours été fort appréciés de ses compatriotes ; aussi, lorsque, en 1885, Edmond Guirand dut quitter ses fonctions, la ville eut la généreuse attention de lui faire une petite pension de 600 francs, qui ne lui avait point été promise.

C'est par centaines que se comptent les paysages que notre dessinateur avait entassés dans ses cartons. Il y conservait les plus beaux sites des diverses régions qu'il avait habitées ou parcourues. Les environs de Lyon et de Bâle, ainsi que diverses parties des Alpes, surtout dans le Valais, avaient été mis par lui à contribution, mais principalement les alentours de Saint-Claude, où tant de paysages, tour à tour gracieux ou sévères, méritent d'attirer l'attention. Nous regrettons de ne pouvoir citer au moins ses principales œuvres en ce genre. C'était le dessin à la plume qu'il affectionnait le plus et qu'il pratiquait ordinairement. Il s'était bien aussi essayé à la peinture à l'huile ; mais il eut le bon esprit de ne point s'obstiner à chercher dans ce genre difficile un succès pour lequel il ne se sentait pas suffisamment doué. On cite encore de lui quelques aquarelles et d'assez bons dessins à la sépia.

Edmond Guirand ne paraît pas avoir recherché les succès des expositions. La dernière année de son enseigne-

en 1854. En 1866 seulement, il fut élevé à 1000 francs, et enfin à 1200 en 1882. — Il n'est point indifférent de connaître ces détails pour apprécier mieux encore le mérite des recherches scientifiques et du désintéressement de M. Guirand.

ment, il consentit pourtant, sur les instances qui lui furent faites, à envoyer à l'exposition scolaire de Dôle, en 1884, une série de ses travaux graphiques. Il fut déclaré hors concours.

Les vues qu'il a dessinées avec tant de soin pendant une quarantaine d'années sont actuellement bien dispersées. Nous savons que ses nièces, Mesdames Monnier et Jaboulay en possèdent une partie ; le plus grand nombre a été remis par M. Edmond Guirand quelque temps avant sa mort, à M^{lle} Aurélie Boudon, de Lyon. Nous aimons à croire cependant qu'un certain nombre de ses dessins sont restés dans notre pays, et y conservent le souvenir de ce modeste artiste jurassien.

Mais c'est principalement sur le côté scientifique des occupations de M. Guirand que je désire appeler l'attention.



Le dessinateur d'ornements et bien plus encore le paysagiste ont si fréquemment sous les yeux le spectacle varié de la nature que le goût de son étude doit s'éveiller en eux. C'est ce qui arriva pour Edmond Guirand.

Tout d'abord, les premières applications de son talent à la création de modèles pour les métiers de soieries ou pour les tapisseries appelèrent plus spécialement son attention sur les beautés du règne végétal : maintes fois, par la merveilleuse profusion de leurs formes et l'harmonieuse variété de leurs teintes, les plantes durent prêter à ses inspirations. Guirand fut donc nécessairement conduit à des études sur la flore des régions qu'il habita successivement. Nous savons qu'il s'occupa, en effet, de cette branche si intéressante des sciences naturelles. Il connaissait fort bien les habitats des espèces rares du Jura, surtout de celles qui caractérisent la flore des régions alpestres. Mais il n'en-

treprit jamais la formation d'un herbier : l'artiste n'eût point retrouvé son idéal dans les plantes mortes et déformées, les fleurs sèches et décolorées d'une telle collection !

Plus tard, en dessinant les paysages si pittoresques, souvent même si grandioses de la région san-claudienne, il ne pouvait manquer de remarquer les ruptures, les redressements et les contournements gigantesques des strates, que l'on y rencontre à chaque pas. Souvent, il dut se demander par quelles actions formidables cette région avait pu être si étrangement estampée et sculptée.

Mais, en outre des accidents du relief, le sol des environs de Saint-Claude offre encore à considérer, surtout dans la vallée de la Bienne, au voisinage de la Rixouse et de Valfin, de puissantes assises, presque crayeuses, où pululent des myriades de coquilles fossiles. Leurs formes comme leur taille sont des plus variées. A la couleur près, leur conservation est telle qu'après un coup de brosse on les croirait fraîchement sorties des flots.

Cette heureuse conservation des fossiles, qui donne à ces gisements une si grande importance pour la reconstitution de la faune des anciens âges du Monde, excita d'autant plus vivement l'attention de M. Guirand qu'il avait tous les avantages du premier récoltant. Désagrégées lentement par les actions atmosphériques durant la suite des siècles, ces *roches blanches* lui offraient en quantité les plus magnifiques fossiles. Aussi, n'est-il point surprenant que l'exploration des célèbres gisements coralligènes de Valfin, presque inconnus avant lui, ait déterminé chez notre confrère une véritable vocation géologique (1).

(1) Plus au sud, à 25 kilomètres de Valfin, à vol d'oiseau, se trouve le gisement coralligène d'Oyonnax (Ain), sensiblement situé au même niveau stratigraphique que celui de Valfin, et offrant aussi des fossiles d'une remarquable conservation. Le gisement d'Oyonnax était connu bien avant 1849, et MM. Cabanet et Bernard, de Nantua, y avaient déjà fait de fructueuses récoltes. Elles sont indiquées, dans la *Paléontologie*

Longtemps auparavant, toutefois, la singulière forme des fossiles avait attiré son attention. Déjà lors de son premier séjour à Lyon, vers 1834, il avait recueilli un certain nombre de ces *pierres* « parce que, disait-il, elles n'étaient pas comme les autres ». Ces premières récoltes s'étaient augmentées de fossiles et de minéraux rencontrés aux environs de Bâle et dans ses excursions aux contreforts des Alpes.

Mais ses pérégrinations ne lui avaient pas permis de s'occuper beaucoup de ce premier rudiment de collection : le tout était relégué au grenier, sans déterminations.

Une fois installé à Saint-Claude, en présence des merveilleux fossiles de ce pays, son admiration pour ces restes des anciennes époques du Monde se réveilla plus vive que jamais, et, dès 1849, « l'envie le prit, dit-il, d'en connaître la nature et l'espèce ». Il se procura alors quelques ouvrages élémentaires sur la géologie et la minéralogie. Les vues générales qu'il y rencontra ne purent qu'augmenter encore son désir de se livrer à cette étude, et, dès lors, il s'occupa fort activement de réunir les matériaux de la plus magnifique collection qui ait été formée sur la chaîne du Jura.

française, par Alcide d'Orbigny, dès 1840 (*Gastéropodes jurassiques*, p. 100, etc.). Mais nous n'avons remarqué, dans cet auteur, aucune mention du gisement de Valfin antérieure aux recherches de Guirand. Les *Considérations géologiques* sur le Jura, par le docteur Sébastien GUYÉTANT (Annuaire de la préfecture du Jura pour 1809, p. 60), renferment une vague indication des formations coralligènes crayeuses du Haut-Jura. « L'arrondissement de Saint-Claude, dit-il, a quelques carrières de *craie blanche* où l'on rencontre des débris de coquillages et de *madrépores*. » Une première mention précise est donnée par le docteur DEMERSON (Annuaire du Jura pour 1840, p. 313), qui signale dans la vallée de la Bienne, près de l'Usine de la Rixouse, un massif de roche blanche à *Polypiers* et *Nérinées*, d'après l'indication de M. Boudon, propriétaire de l'Usine, et les fossiles soumis à Deluc, de Genève, en 1832, par Piard, fondateur du musée de Lons-le-Saunier. (Voir l'*Appendice* ci-après, p. 60). En somme, la première étude suivie des gisements coralligènes de Valfin est due à Guirand, et très probablement même la découverte de la plupart d'entre eux doit lui être attribuée.

Cette époque de 1849 était des plus favorables pour ce genre de recherches dans notre département. On y était encore dans la plus brillante partie d'une période d'études géologiques très actives, qui dura une vingtaine d'années, à partir de 1844 ou 1845. A la suite des premières observations de l'ingénieur des mines CHARBAUT, dans les environs de Lons-le-Saunier (1818), puis du docteur GERMAIN, dans le Val-de-Miéges, et de M. PARANDIER, aux environs d'Arbois et de Dôle et dans le Jura bisontin, de jeunes savants, pleins d'ardeur, M. Jules MARCOU, de Salins, ainsi que MM. Charles LORY et Just PIDANCET, de Besançon, avaient entrepris, vers 1844, de sérieuses investigations dans la plus grande partie de nos montagnes. Pendant ce temps, le docteur Germain continuait à recueillir de beaux fossiles aux alentours de Salins et de Nozeroy ; sur ses conseils et ceux de M. Marcou, Frédéric THEVENIN, de Vaudioux, explorait les environs de Champagnole ; enfin, Jacques BONJOUR, de Sirod, commençait dans ce pays ses observations (1849), l'année même où Guirand se fixait à Saint Claude. — Bientôt, d'ailleurs, M. le capitaine du génie SAUTIER devait faire d'intéressantes découvertes dans le voisinage des Rousses (1853) ; le frère OGÉRIEN, directeur de l'une des écoles primaires publiques de Lons-le-Saunier, allait à son tour prendre le marteau du géologue, et travailler pendant 15 années à réunir les matériaux d'un important ouvrage sur l'histoire naturelle du Jura, où seraient condensées toutes ces recherches, et dont la publication viendrait clore cette remarquable période ; enfin, un dernier venu dans nos montagnes, Auguste ÉTALLON, ne devait pas être l'un des moins actifs dans cette série de savants distingués et de chercheurs modestes qui ont fondé la géologie du Jura.

Après ses belles *Recherches géologiques sur le Jura salinois*, qui signalent d'une manière si importante les débuts de cette période (1846), M. Jules Marcou avait publié une *Notice sur les hautes sommités du Jura comprises entre la*

Dôle et le Reculet (1847); toutefois, il ne paraît guère s'être occupé de la région de Saint-Claude. De leur côté, MM. Lory et Pidancet, avaient exploré plus spécialement la haute montagne ; mais d'une façon bien rapide, et surtout en vue de l'étude du terrain crétacique. En 1849, ils n'avaient encore fait connaître que les premiers résultats de leurs recherches, et l'important *Mémoire sur le terrain crétacé*, de M. Lory, qui fut rédigé cette année, ne devait paraître que beaucoup plus tard. Le Haut-Jura san-claudien restait encore presque inexploré, surtout quant aux formations jurassiques. M. Guirand fut donc à peu près seul d'abord à en recueillir la faune fossile.

Toutefois, ses belles récoltes contribuèrent bientôt à attirer l'attention sur cette région, conjointement avec les publications de MM. Marcou, Lory et Pidancet, ainsi que celles de M. Sautier. Les géologues prirent l'habitude de visiter les magnifiques gisements de Valfin et du voisinage, et M. Guirand s'empressait de leur montrer sa collection, de leur indiquer les localités fossilifères, et même de les conduire sur les meilleurs points à explorer.

Un de ses concitoyens fut des premiers à éprouver les heureux effets de cette obligeance. C'était vers 1855 ou 1856, M. Monneret, alors agent-voyer à Saint-Claude, qui avait déjà recueilli quelques Térébratules oxfordiennes sans trop y faire attention, rencontra, sur le chemin de Septmoncel, deux belles Natices du Jurassique supérieur qui le frappèrent. Il les soumit à M. Guirand. Ce dernier lui fit visiter sa collection, déjà nombreuse, et lui donna quelques renseignements stratigraphiques, en lui indiquant les localités fossilifères de la région. Cette initiation ne fut pas stérile. A partir de ce moment, M. Monneret s'occupa de former la belle collection qu'il possède encore à Viry, et qu'il serait si désirable de voir conserver dans l'un de nos musées publics. Il eut, de plus, l'avantage de faire avec M. Guirand des excursions au ravin de Valfin, et profita plus d'une fois encore de ses excellentes indications.

Bientôt, d'ailleurs, la plus grande publicité allait être donnée aux gisements de Valfin.

Le 23 octobre 1855, arrivait au collège de Saint-Claude un jeune professeur de mathématiques, qui s'était déjà fait connaître en géologie par la publication d'une note sur le Grès bigarré des environs de Luxeuil (1853). C'était Auguste ÉTALLON, qui fut aussi l'un de nos confrères de la Société d'Émulation du Jura. Merveilleusement servi par les richesses naturelles du milieu splendide où le plaçait l'Université, il allait bientôt se révéler comme un paléontologiste éminent, et donner une impulsion vigoureuse à la géologie jurassienne, en publiant ses travaux stratigraphiques et paléontologiques sur le Haut-Jura des environs de Saint-Claude, puis sur le Jura graylois (1).

(1) Il est extrêmement regrettable que l'on ne possède pas une notice biographique complète sur ce savant paléontologiste franc-comtois. En attendant que l'on rende enfin à sa mémoire et à ses importants travaux, par une publication de ce genre, le juste hommage qu'ils méritent, quelques indications sommaires peuvent être utiles.

ÉTALLON (Claude-Auguste) était né à Luxeuil (Haute-Saône), le 28 avril 1826. Il prit les diplômes de bachelier ès lettres et ès sciences mathématiques, et, à vingt ans, il entra dans l'enseignement. Nommé d'abord maître d'études au collège de sa ville natale, le 18 février 1847, puis directeur de l'école primaire supérieure annexée à ce collège (20 novembre 1851), il fut successivement régent de mathématiques au collège de Dol, dans l'Ille et Vilaine (24 octobre 1853), et professeur-adjoint de mathématiques au lycée de Pau, dans les Basses-Pyrénées (27 novembre 1854). Appelé en qualité de régent de mathématiques au collège de La Réole, dans la Gironde (18 septembre 1855), il parait ne pas avoir accepté ; bientôt, il fut nommé en la même qualité au collège de Saint-Claude (Jura), le 12 octobre 1855, et enfin à celui de Gray (en octobre 1857). Il mourut subitement dans cette ville, à 35 ans, le 21 février 1862, de la rupture d'un anévrisme, après deux jours d'une légère indisposition.

Il était membre de la Société géologique de France, des Sociétés d'Émulation du Jura, du Doubs et de Montbéliard, de la Société jurassienne d'Émulation de Porrentruy, de la Société helvétique des

Heureux, sans doute, de rencontrer dans ce nouveau collègue un confrère en géologie, Guirand le conduisit à ses gisements de Valfin, et lui fit voir avec complaisance ses nombreux fossiles. Malheureusement, un certain refroidissement ne tarda guère à se produire, et, sans interrompre complètement leurs relations, ils continuèrent isolément, à ce qu'il semble, leurs recherches géologiques. Bientôt, Étallon allait quitter Saint-Claude, et faire paraître, vers le même temps, *l'Esquisse d'une description géologique du Haut-Jura*, dans laquelle on ne trouve aucune mention des recherches antérieures de Guirand.

Sciences naturelles, et de la Société d'Agriculture, d'Histoire naturelle et des Arts utiles de Lyon.

En outre de sa note sur le *Grès bigarré des environs de Luxeuil* (1853), Étallon a laissé douze publications, qui parurent de 1857 à 1864, et, de plus, il a eu l'honneur de terminer le *Lethea bruntrutana* du célèbre THURMANN, qui fut publié de 1861 à 1863. Ainsi, une partie importante de ses travaux ne parut qu'après sa mort. — (On peut voir la liste de ses ouvrages dans l'essai d'une Bibliographie géologique générale du Jura que renferment nos *Recherches géologiques dans les environs de Châtelneuf*, publication de la Société d'Emulation actuellement sous presse).

Au moment de la correction des épreuves de cette notice, un ami d'Étallon et son ancien collègue à Gray, M. SAILLARD, professeur au collège d'Arbois, a l'obligeance de nous donner des indications fort intéressantes, où nous trouvons la date et les circonstances de la mort si prématurée d'Étallon, mais que nous regrettons de ne pouvoir utiliser en entier dans les limites de cette note.

Il nous communique, en particulier, une courte notice nécrologique, par M. BON, leur collègue au collège de Gray (aujourd'hui proviseur du lycée d'Alger), qui parut dans le journal *La Presse grayloise* (N° du 1^{er} mars 1862).

Nous y remarquons tout spécialement le discours prononcé sur la tombe de notre regretté géologue franc-comtois, par M. Saillard, qui fit une rapide et saisissante esquisse de cette carrière si courte, mais déjà si remplie.

Tout en montrant le travail opiniâtre et les succès du savant, récemment cité par l'illustre Milne-Edwards « comme un des géologues

Quoi qu'il en soit, une utile émulation pour la récolte des beaux fossiles du Haut-Jura dut s'établir entre eux, et, tandis qu'Edmond Guirand augmentait de plus en plus sa collection, son collègue employa les deux années qu'il passa au collège de Saint-Claude à amasser et mettre en œuvre une quantité prodigieuse de matériaux. Ils servirent de base à ses *Études paléontologiques sur le Haut-Jura*, dont la première partie fut soumise à la Société d'Émulation du Doubs le 8 mai 1858, et reçut l'accueil le plus favorable d'une Commission présidée par M. Coquand.

Si les progrès de la paléontologie actuelle viennent parfois modifier les conclusions d'Auguste Étallon, nous savons néanmoins que, sur plus d'un point important, les découvertes les plus récentes montrent la sûreté de ses vues et son étonnante perspicacité. Ses travaux restent en bien grande estime, et sont à chaque instant consultés pour l'étude des faunes jurassiques. Mais quand nous parcourons ses ouvrages, nous ne pouvons nous empêcher de regretter vivement de n'y rencontrer jamais le nom de son modeste collègue du collège de Saint-Claude, le seul des géologues jurassiens, avec le frère Ogérien, à qui il n'ait point dédié quelque espèce nouvelle.

Malgré son activité vraiment surprenante, Étallon resta

les plus remarquables de la province », M. Saillard n'oublia pas le professeur habile, soucieux de ses devoirs et estimé de ses supérieurs, ni surtout l'homme à qui « sa bonté de cœur » avait attiré de nombreux amis, et dont « les précieuses qualités l'avaient fait apprécier de tous ceux qui l'ont connu ».

La vivacité des regrets que laissa notre savant confrère et la persistance de son souvenir chez ses amis, après vingt-six ans passés, suffiraient à permettre d'apprécier les heureuses qualités de son caractère. Aussi, regrettons-nous plus vivement encore d'avoir à remarquer dans ses écrits l'oubli du nom de Guirand. Nous aimons à croire que, s'il eût vécu, Étallon n'eût pas manqué de réparer quelque jour cette omission, et d'attribuer aux modestes recherches de ce dernier la part qu'elles méritent dans la connaissance du Haut-Jura.

trop peu de temps à Saint-Claude pour pousser et préciser davantage ses premières études dans le Haut-Jura. Bientôt sa mort vint priver la science des importants résultats qu'elle était en droit d'espérer d'un esprit aussi fertile et d'un travailleur si acharné. — Au contraire, Edmond Guirand allait continuer pendant de longues années encore des recherches et des observations qui, à leur tour, devaient contribuer puissamment à faire mieux connaître cette intéressante région.

Les vues des deux professeurs san-claudiens étaient loin d'ailleurs d'être les mêmes.

Scrutant les beaux fossiles du Haut-Jura jusque dans leur texture intime, Étallon pénétrait hardiment dans le vif des plus délicates questions paléontologiques, arrivait souvent à discuter ou même à modifier profondément les classifications de savants tels que Alphonse Milne-Edwards, Jules Haime, Alcide d'Orbigny, etc., et jetait des vues nouvelles sur nombre de points. En décrivant et publiant, dans le court espace de quatre années, un très grand nombre d'espèces nouvelles ou mal connues, il rêvait la construction de ce gigantesque édifice paléontologique et stratigraphique, si loin encore d'être achevé, qu'il a désigné sous le nom de *Paléontostatique du Jura*.

Notre compatriote Guirand nous apparaît sous un jour plus modeste. Il semble que ses goûts en géologie soient intimement liés à ses goûts et à ses aptitudes artistiques. Il sait *voir*, et *bien voir*, les faits de stratigraphie, dont la saine observation est souvent si délicate : c'est un observateur habile. De plus, le sens esthétique, qu'atteste la disposition harmonieuse des lignes qu'il trace dans ses dessins, le porte à recueillir avec complaisance les formes variées et souvent si élégantes des fossiles de son pays : la volute de l'ordre ionique n'est-elle pas, en effet, la corne d'Ammon, le Nautilite et l'Ammonite des géologues ! Guirand est donc un collectionneur, fort éloigné, sans doute, de se

préoccuper au même degré qu'Étallon de la structure et des rapports zoologiques des êtres anciens, mais c'est un collectionneur soigneux et attentif, bien précieux pour la science ; il recueille avec un ordre et une patience admirables les nombreux matériaux que l'un des paléontologistes les plus distingués de notre époque met actuellement en œuvre, trouvant dans sa collection les éléments d'une magnifique monographie (1). L'importance de cette monographie sera naturellement bien grande pour la géologie du Jura ; elle ne sera pas moindre au point de vue des connaissances générales sur les conditions d'existence des faunes des époques géologiques.

D'ailleurs, Edmond Guirand s'occupa non seulement des espèces fossiles, mais aussi des coquilles vivantes, dont l'étude ne saurait en être complètement séparée, et qui est si rarement cultivée à présent dans notre département. Il forma une intéressante collection des espèces du Haut-Jura, et même une série de coquilles marines.

C'est dans ce double rôle de collectionneur éclairé, mais aussi de stratigraphe, qu'Edmond Guirand nous apparaît dans ses longues relations avec le frère Ogérien, et, plus tard, avec M. Paul Choffat, les deux premiers qui, en outre de M. Gustave Cotteau, aient fait ressortir dans leurs publications les recherches du géologue san-claudien.

(1) M. PERCEVAL DE LORIOI, de Genève, publie depuis deux ans, dans les Mémoires de la Société paléontologique suisse, cette monographie des *Mollusques des couches coralligènes de Valfin*, précédée d'une *Notice stratigraphique* par M. l'abbé BOURGEAT. Toutes les espèces y sont figurées dans des planches splendides. — Cet ouvrage précieux devrait se trouver dans toutes nos bibliothèques publiques, ainsi que tous les volumes publiés par la Société paléontologique suisse, qui renferment chaque année de si intéressantes monographies relatives aux terrains de nos montagnes.

Dès le mois de novembre 1857, dans le compte-rendu d'une excursion qui avait principalement pour but la visite des collections de Guirand, le frère OGÉRIEN consacra aux travaux de ce dernier une mention fort remarquable. Comme ce compte-rendu, publié, sans titre particulier, dans un journal de Lons-le-Saunier (1), est maintenant bien oublié, et qu'il serait même fort difficile de se le procurer, nous croyons utile de le reproduire ici en entier.

« Mardi dernier, 10 courant, quelques naturalistes du Jura ont fait une course géologique sur nos hautes montagnes, où le plus beau soleil a favorisé leurs trois journées de recherches et d'observations paléontologiques.

« Leur première halte d'étude s'est faite vers le moulin d'Uxelles, près Clairvaux ; là, ils ont colligé en abondance de très jolis fossiles, bien conservés, caractérisant l'Oxfordien.

« En allant vers Chiettes, ils ont traversé tous les affleurements du terrain jurassique supérieur ; le *Corallien* assez développé, mais peu fossilifère ; le *Kimmeridgien*, bien complet, avec de jolis petits polypiers, de belles pointes d'oursins et un certain nombre d'autres fossiles d'une assez bonne conservation. Au sortir de Chiettes, sur la route de Saint-Laurent, le *Portlandien*, le *Wealdien* et le *Néocomien* leur ont permis une petite récolte. Entre le lac d'Ilay et la Chaux du Dombief, au pied ouest du château de l'Aigle, ils ont découvert un petit mamelon de Gault, composé de marnes argileuses noir-verdâtre, renfermant quelques fossiles intéressants.

« La deuxième journée d'explorations, partis de Saint-Laurent du grand matin, ils ont descendu la vallée de la Bienne, où les couches du Jura supérieur, décrites sommairement par M. Étallon dans un beau mémoire qui vient de paraître, les ont arrêtés.

« Arrivés à Saint-Claude, où ils se rendaient presque exprès pour examiner la collection de M. Guirand, professeur au collège, ils ont vu pendant 4 heures trop courtes l'ensemble des richesses inouïes récoltées par ce géologue aussi savant que modeste. Dix années de re-

(1) *La Sentinelle du Jura*, N° du 20 novembre 1857. — La collection de ce journal existe à la bibliothèque publique de Lons-le-Saunier.

Dans le N° du 8 novembre du même journal, se trouve un article de M. DEFRANOUX, au sujet de l'*Esquisse du Haut-Jura* d'Étallon, où il cite, en outre, les recherches et les notes manuscrites de Jacques BONJOUR et de Frédéric THEVENIN.

cherches pétrographiques et paléontologiques à travers le Jura et particulièrement sur l'arrondissement de Saint-Claude, ont permis à M. Guirand de recueillir des échantillons de choix avec un grand nombre de faits géologiques sur nos hautes chaînes si difficiles à lire géologiquement. Nous espérons bien qu'un jour ces notes, sorties du portefeuille, viendront se joindre aux fascicules de MM. Marcou et Étallon sur la même matière.

« La collection de M. Guirand, composée de 10 à 12.000 individus, tous d'une conservation parfaite, puisque chacun d'eux a été choisi entre mille, est très certainement la plus riche et la plus nombreuse qui ait été colligée sur notre Jura. Presque tous les fossiles qui la composent sont avec leur bouche et les autres parties fragiles ; un grand nombre ont encore leur test, et l'on croirait, à part la couleur, qu'on vient de les cueillir dans l'une de nos mers actuelles. Ajoutons qu'un certain nombre d'espèces sont inédites : nous espérons que leurs noms pourront bientôt figurer dans le prodrome géologique du Jura.

« Nous engageons beaucoup les amateurs et les géologues qui passent à Saint-Claude à jeter un coup d'œil d'une dizaine d'heures sur cette indescriptible collection. — L'obligeance que M. Guirand met à exhiber tous ces restes précieux des âges géologiques et à en expliquer les gisements double le plaisir qu'on éprouve en examinant de près des choses aussi belles.

« Nous devons ajouter que M. Guirand n'a point l'égoïsme pétrologique qu'on reproche souvent avec raison à ses confrères les géologues : il indique volontiers les gisements qui lui ont fourni ses plus beaux échantillons ; il a même promis pour notre musée de Lons-le-Saunier une belle série de doubles.

« En quittant Lons-le-Saunier, les coureurs géologues, malgré les bonnes biloupes et triloupes qui décuplent toujours leurs prunelles, n'ont pu voir, soit sur la cathédrale, soit sur les roches environnantes, ces lithophages perforants vivants, qui, au dire d'un respectable augure, doivent tôt ou tard dévorer les roches les plus dures. De bénignes clausilies, d'inoffensifs pupa, presque microscopiques, sillonnent seuls les pierres qu'ils ne veulent ni ne peuvent entamer faute de dents.

« La troisième journée s'est passée à courir à travers monts de Saint-Claude à Lons-le-Saunier. A Pratz, ils ont visité les marbres dits de Molinges, exploités dans l'*Urgonien*. A partir de Pratz, ils ont vainement cherché des fossiles dans l'oolithe supérieure sur laquelle ils ont marché jusqu'à l'Ain. Le célèbre lac d'Antre a été ainsi qualifié par l'un d'eux : une flaque d'eau dans une baie portlandienne. Ils ont d'ailleurs rapporté comme fossiles caractéristiques de l'habitat de l'espèce hominale deux ou trois fragments de fibules ébréchées (*sic*) et un

morceau poli de marbre *cipolino*. Quant au fameux passage à travers les roches portlandiennes près de la Tour-du-Meix, dont le percement est attribué aux Romains, ils déclarent, envers et contre tous les archéologues, que le corridor susdit est un brisement naturel des roches ; ils donnent pour raison le non parallélisme des couches dans toute la longueur du passage et leur relèvement brusque, presque vertical du côté de la Tour-du-Meix. »

« F. O.

« Membre de la Société géologique de France et de plusieurs autres Sociétés savantes. »

Cet article, si précieux à recueillir pour la biographie de M. Guirand, suffirait à lui seul, à défaut des renseignements que nous tenons de diverses sources autorisées, pour justifier ce que nous avons dit plus haut de sa complaisance, ainsi que de l'antériorité de ses recherches dans le Haut-Jura sur celles d'Auguste Étallon.

Le frère Ogérien, qui, à partir de cette année 1857, entretint pendant dix ans une correspondance suivie avec Edmond Guirand, allait d'ailleurs préciser davantage les recherches de ce dernier, dans son *Histoire naturelle du Jura*, dont un premier volume parut en 1863.

A cette époque, notre Société d'Émulation comptait déjà depuis plusieurs années Guirand parmi ses membres, et il avait d'ailleurs l'honneur de faire partie de cette illustre Société géologique de France qui devait, plus de vingt ans après, lui faire la touchante ovation que nous avons racontée plus haut.

De plus, Guirand était déjà en relations avec M. Gustave COTTEAU, à qui il avait communiqué ses oursins des environs de Saint-Claude, et cet éminent paléontologiste lui avait dédié, en 1860, le *Cidaris Guirandi*, la première espèce qui porta son nom dans les listes paléontologiques. Plus tard, M. PIETTE, et, tout récemment, M. DE LORIOI surtout devaient lui dédier encore plusieurs espèces nouvelles de la faune de Valfin.

Dans le premier volume d'Ogérien, qui traite de la *Zoologie vivante* du Jura, nous voyons que M. Guirand lui avait fourni, avant 1863, une collection de mollusques vivants des environs de Saint-Claude, accompagnée d'une liste des espèces et d'intéressants renseignements sur celles-ci. Il lui avait adressé, en outre, une communication sur les reptiles et les poissons de ce pays (1). Ogérien signale, d'ailleurs, sa collection de coquilles vivantes (2).

Deux ans plus tard, parut le premier fascicule de la *Géologie* du Jura. Après la mention des collections minéralogiques et géologiques de M. Guirand, il s'y trouve une série d'indications qui attestent l'activité de notre confrère sanclaudien, et la collaboration importante qu'il avait apportée à l'œuvre du frère Ogérien (3).

Nous y voyons qu'il avait fourni à ce dernier de nombreux et magnifiques fossiles des environs de Saint-Claude, ainsi que des échantillons minéralogiques et une collection des diverses terres arables de cette région. De plus, il lui avait adressé de nombreuses communications écrites, dont la simple énumération permet d'apprécier la direction éclairée qui présidait à ses observations et à ses récoltes.

Ainsi, M. Guirand avait déjà relevé avant cette époque les principales coupes géologiques des environs de Saint-Claude, et quelques-unes furent publiées sous son nom par Ogérien, par exemple les coupes générales du Jurassique inférieur et du Jurassique moyen de cette région, ainsi que la coupe et le profil du ravin coralligène de Valfin, etc. (4). Il avait condensé ses observations stratigraphiques dans une « carte théorique », restée manuscrite, qui résumait ces coupes du Haut-Jura, et dressé une carte géologique

(1) *Histoire naturelle du Jura*, tome III (1863), p. XXVII.

(2) *Id.* tome III, p. 15,

(3) *Id.* tome I, fascicule I (1865), p. XXV.

(4) *Id.* tome I, fascicule II (1867), p. 565

et 566, 641 et 691 à 693.

des environs de Saint-Claude, qui fut consultée avec fruit par Ogérien. Enfin, il avait fourni à ce dernier la « Liste méthodique des fossiles de sa nombreuse et belle collection formée sur le Haut-Jura », ainsi que les listes de ses envois de fossiles, et de nombreuses « Lettres de renseignements sur la géologie du Haut-Jura », dont Ogérien signale le « haut intérêt », le tout accompagné de ces paysages délicatement dessinés à la plume et portant des annotations géologiques, qui ont été remis par le frère Ogérien à M. Parandier, inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées, lors de son départ pour l'Amérique, et que ce dernier se propose de placer au Musée d'histoire naturelle qu'il vient de fonder à Arbois.

La même année 1865, nos Mémoires de la Société d'Émulation du Jura eurent la bonne fortune de publier « *Quelques fossiles nouveaux du Corallien du Jura* » par Guirand et Ogérien (1), seule publication à laquelle notre savant et modeste compatriote ait attaché son nom, et encore ce fut évidemment sur les instances du frère Ogérien.

Edmond Guirand nous apparaît dès lors ce qu'il fut toute sa vie, travailleur sagace et persévérant, mais surtout empressé de communiquer gracieusement à tous les précieux résultats de ses longues observations, sans se préoccuper d'en conserver la propriété.

Fort heureusement, il avait bien placé sa confiante complaisance, et le savant auteur de l'*Histoire naturelle du Jura* se fit un devoir de signaler longuement et à diverses reprises la collaboration importante qu'il en avait reçue.

Après la publication du frère Ogérien, puis son éloignement, que l'on trouve si regrettable quand on considère les services qu'il avait rendus à notre département, Edmond

(1) Volume de 1865, p. 369-394, avec 62 figures d'après les dessins de M. Guirand.

Guirand continua pour tous les géologues qui s'adressèrent à lui, jeunes débutants ou savants déjà renommés, ce rôle de guide complaisant et d'indicateur sagace. Il eut encore maintes fois l'honneur de piloter aux environs de Saint-Claude des savants fort distingués, Français, Anglais, Allemands et Suisses. Nous aurions désiré en donner ici une liste complète ; mais nous n'avons pu recueillir sur ce sujet qu'un trop petit nombre d'indications (1). Parmi tous ceux qui profitèrent ainsi de son inépuisable complaisance, nous pouvons citer seulement l'ingénieur des mines BAYAN, M. Ernest CHANTRE, directeur du Musée d'histoire naturelle de Lyon, M. le professeur DIEULAFAIT, de la Faculté des sciences de Marseille, M. le professeur Alphonse FAVRE, de la Faculté des sciences de Genève et M. Ernest FAVRE de cette même ville, M. Edmond HÉBERT, doyen de la Sorbonne et membre de l'Institut, M. le professeur Auguste JACCARD, de la Faculté des sciences de Neuchâtel, M. MUNIER-CHALMAS, sous-directeur du laboratoire de géologie de la Sorbonne, M. le professeur ZITTEL, de l'Université de Munich, enfin, M. Paul CHOFFAT, qui professait alors à l'École polytechnique de Zurich, M. l'abbé BOURGEAT, professeur à la Faculté catholique de Lille, et M. l'ingénieur Marcel BERTRAND, professeur de géologie à l'École des Mines de Paris.

C'est en 1874 que notre savant confrère M. Paul CHOFFAT entra en relations avec Edmond Guirand. Ce dernier, qui venait de se dessaisir de sa collection, le conduisit aux principaux gisements de sa région. Aussi, dès la première et célèbre communication où il appelait l'attention de la Société géologique de France, réunie à Genève (1875), sur les facies coralligènes du Haut-Jura, et les replaçait dans

(1) Dans les recherches que M. Jacquet a bien voulu faire pour nous à Saint-Claude, il n'a même pu retrouver les noms d'aucun de ces savants visiteurs.

leur véritable position stratigraphique, M. Choffat s'empressa-t-il « d'exprimer tous ses remerciements à M. le professeur Guirand pour les excellents renseignements » qu'il en avait reçus. « Sa grande complaisance et son désintéressement, ajoutait l'éminent naturaliste, sont du reste connus de tous les géologues qui ont visité les environs de Saint-Claude, et son nom est inséparable de la géologie de cette contrée. » (1)

M. Choffat, dont nous connaissons si bien depuis longtemps l'attention scrupuleuse d'attribuer exactement à chaque observateur ce qui lui appartient, revint plus tard encore sur le rôle important de Guirand dans l'étude du Haut-Jura. « C'est ce même géologue qui a eu l'obligeance de me guider dans les environs de Saint-Claude, » répétait-il en 1878. Plus loin, il cite encore « cet excellent observateur... le meilleur connaisseur de cette contrée, M. Guirand, dont la magnifique collection prouve avec quel soin minutieux il en a étudié tous les niveaux » (2).

Evidemment, les observations de M. Guirand, communiquées à M. Choffat comme elles le furent à tant d'autres, facilitèrent notablement les études de ce dernier dans ce pays. Elles durent contribuer pour une part sensible à l'amener à ses vues nouvelles sur la position des couches coralligènes de Valfin, idées qui ont reçu, il y a trois ans, une si éclatante vérification, lors de la réunion de la Société géologique de France dans le Jura. Mais, ne l'oublions pas, pour donner un corps à ces vues, les établir scientifiquement sur des bases solides et les faire prévaloir, il ne fallut rien moins que la vaste science stratigraphique et paléontologique de l'éminent professeur de Zurich (3), jointe

(1) *Sur les couches à Ammonites acanthicus dans le Jura occidental* (Bulletin de la Société géol. de France, série III, tome III, p. 765).

(2) *Esquisse du Callovien et de l'Oxfordien dans le Jura occidental et le Jura méridional*, p. 131 et 137.

(3) M. Paul Choffat a quitté cette ville en 1878, et il étudia depuis

à sa grande connaissance du Jura, et, plus tard, les travaux complémentaires de deux autres savants des plus distingués, M. l'ingénieur Marcel Bertrand et M. l'abbé Bourgeat. On a vu plus haut comment M. Bertrand sut rendre en 1885, au nom de ses confrères et au sien, l'hommage le plus éclatant aux travaux d'Edmond Guirand.

Il nous resterait peut-être, afin d'être complet, à préciser davantage la part qui revient au professeur de Saint-Claude dans les importants résultats obtenus pour le parallélisme des formations coralligènes du Haut-Jura. Mais cette étude nous entraînerait à des détails techniques qui sortent du cadre de ce travail (1) ; d'ailleurs, nous manquons d'un élément essentiel, la connaissance des notes géologiques d'Edmond Guirand, dont la plus grande partie paraissent avoir été égarées. M. Guirand fils conserve seulement, avec la correspondance de son père, un atlas portant de nombreuses annotations géologiques, ainsi que la coupe générale du terrain jurassique aux environs de Saint-Claude, avec indication des principales couches fossilifères. Nous avons le regret de n'avoir pu en prendre connaissance. Toutefois, l'examen de la collection de Guirand, avec la lecture attentive des ouvrages de M. Choffat et du frère Ogérien, dans les points où ils mentionnent le géologue san-claudien, suffit à donner une idée assez nette de son rôle.

10 ans les terrains secondaires du Portugal, qui lui offrent, comme notre Jura, une riche moisson d'importantes découvertes.

(1) Les couches coralligènes de Valfin, considérées par les anciens géologues du Jura, tels que Étallon et le frère Ogérien, comme appartenant à l'étage *Corallien*, c'est-à-dire comme synchroniques du *Coral-Rag* des Anglais, sont reconnues à présent d'une époque plus récente et rapportées à l'étage Ptérocérien. — Sur cet important sujet, il faut voir les publications de MM. Choffat, Bertrand et Bourgeat. — On peut voir en particulier, dans les Mémoires de la Société d'Émulation du Jura de 1885, les *Considérations sommaires sur les formations coralligènes du Jura méridional*, par M. l'abbé BOURGEAT, et, dans ceux de 1886, *La Réunion de la Société géologique de France dans le Jura méridional en 1885*, par Louis-Abel GIRARDOT.

En résumé, nous considérerons Edmond Guirand comme le type de ces « observateurs locaux, mettant à part tout ce qui s'éloigne du point pris pour centre et surtout séparant rigoureusement les observations des déductions et des hypothèses, observateurs qui sont indispensables, nous a dit M. Choffat en 1878 (1), pour arriver à la connaissance approfondie du Jura ».

Combien de nos compatriotes jurassiens ne pourraient-ils point, chacun dans sa région, sans nuire à leurs occupations ni s'astreindre à de longues et pénibles études géologiques, *observer attentivement* les faits stratigraphiques, et *recueillir avec méthode* de précieuses collections locales. La communication libérale et confiante de ces matériaux aux savants spécialistes, à l'exemple du modeste géologue de Saint-Claude, permettrait prochainement un progrès considérable dans la connaissance de la constitution de nos montagnes et de l'histoire de leur formation.



Edmond GUIRAND n'eut pas l'avantage, ordinairement si cher aux collectionneurs, de conserver durant ses dernières années cette magnifique collection, réunie aux prix de tant de fatigues, pendant près de 25 ans. Sa situation de fortune bien modique l'obligea de s'en dessaisir. A cette occasion, on nous cite un fait qui montre à quel degré le vieux professeur, qui avait pourtant passé une partie de sa vie à l'étranger, poussait le patriotisme.

La collection Guirand, très nombreuse et formée d'échan-

(1) *Esquisse du Callovien et de l'Oxfordien dans le Jura méridional et le Jura occidental*, p. 2. Introduction.

tillons presque tous de la plus belle conservation, est unique : les gisements qu'il a explorés ne sauraient en fournir actuellement une semblable, qu'au prix de recherches pénibles et très longtemps continuées, et encore trouverait-on difficilement d'aussi beaux exemplaires. De plus, les couches coralligènes de Valfin, qui en ont fourni la plus grande partie, sont devenues célèbres par les discussions de parallélisme auxquelles elles ont donné lieu, non moins que par la beauté de leurs fossiles. Dans ces conditions, la valeur d'une telle collection dépend uniquement de l'importance des ressources dont peuvent disposer les grands établissements scientifiques qui se la disputeraient à l'envi. Aussi, ne sera-t-on point surpris de savoir que le Musée royal de Munich offrit à M. Guirand, la somme considérable de 18.000 fr. pour les *pierres* qu'il avait amassées.

C'était une fortune pour le vieux professeur, dont le traitement était si modique. Et pourtant, il refusa ! La France était saignante encore de la terrible guerre de 1870. Il voulait que le produit de tant de fatigues restât dans sa patrie, plutôt que d'en franchir les frontières, plutôt surtout que d'enrichir les universités de ceux qui, trop peu de mois auparavant, étaient nos ennemis. C'était, à sa façon, un moyen de contribuer au relèvement de la France.

Après ce refus, dont nous ne connaissons pas les termes, le célèbre paléontologiste de Munich, M. le Docteur Zittel, qui en avait sans doute noblement compris le motif, lui écrivit : « Sans doute votre belle collection trouvera une place plus digne d'elle dans une des capitales de la France. »

Malheureusement, nos musées ne pouvaient disposer de ressources assez considérables. Aussi, après des pourparlers avec M. Deshayes, pour le Muséum de Paris, M. Guirand dut-il, en 1873, céder ses fossiles au Musée de Lyon, pour la somme relativement bien modique de 5.500 fr. On lui accusa réception de 35.000 échantillons, « reçus dans de bonnes conditions d'emballage et de conservation. »

A partir de cette séparation pénible, Edmond Guirand ne s'occupa plus guère en géologie que de conduire sur les points de ses études les visiteurs qui se présentaient assez fréquemment. Il leur procurait de la sorte des récoltes bien fructueuses encore, ainsi que de précieuses observations. Mais il avait plus de 60 ans, sa santé était très précaire, une affection du cœur et des voies respiratoires se développait de plus en plus : le temps était passé désormais des grandes excursions et des découvertes. D'ailleurs, il avait vaillamment payé sa dette à la connaissance géologique du Jura. Ses encouragements et ses conseils restaient à la disposition de tous.

La correspondance de M. Guirand, conservée par son fils, renferme sans doute de précieuses indications sur ses relations scientifiques et sur ses travaux. Il est regrettable que notre éloignement de la ville de Saint-Claude ne nous ait pas permis d'en obtenir communication. Mais, grâce à l'obligeance de M. Guirand fils et à la bienveillante entremise de MM. Jacquet et Girod, nous savons que cette correspondance conserve la trace de ses relations avec bon nombre de savants : le frère OGÉRIEN de 1857 à 1867 (nombreuses lettres) ; M. CHARPY, de Saint-Amour, en 1857, Jacques BONJOUR et DEFRANOUX, en 1858 ; M. LORY, vers la même époque ; Eugène DUMORTIER, de 1859 à 1873 ; Emile BENOIT, de 1860 à 1866 ; M. FAVRE, de Genève, en 1864 ; MM. BAYLE et COTTEAU, en 1865 ; GODEFROY, de Genève, en 1868 ; M. de LORIOU, en 1869 ; M. de FERRY, vers 1872 ; M. le Docteur ZITTEL, en 1872 ; M. Albert GAUDRY, en 1873 ; M. Paul CHOFFAT, en 1876 ; M. l'abbé BOURGEAT, de 1877 à 1887. En outre, il fut aussi en correspondance avec M. CORBET, de Saint-Amour, ainsi qu'avec Mlle Emma MAGAUD, professeur d'histoire naturelle à Paris, et M. Charles MICHAUD, de Honfleur, qui sont aussi nos compatriotes.

Edmond GUIRAND, toujours entouré de l'estime générale de ses concitoyens, passa les deux dernières années de sa vie dans la fréquentation d'un petit cercle de vieux amis, surtout M. l'architecte COMOV et M. DAUSSE (1). Il aimait aussi à voir souvent M. GIROD, directeur de l'école primaire publique de St-Claude, qu'il affectionnait à cause de son goût pour l'histoire naturelle et pour la géologie de la région ; il lui fit don de sa collection de Mollusques du Jura, et légua à la ville sa collection de minéraux. De plus, il voyait aussi parfois deux de nos confrères, son vieil ami et élève en géologie, M. MONNERET, de Viry, et M. JACQUET, qui s'occupe également de réunir une collection géologique, et il avait le plaisir de conserver des correspondances avec d'autres amis et confrères éloignés, au nombre desquels nous sommes heureux de nous compter. Ces relations agréables, la satisfaction bien légitime d'avoir vu ses recherches si hautement appréciées par la Société géologique de France, celle de voir un enfant distingué de nos montagnes, M. l'abbé BOURGEAT, reprendre avec la plus grande activité l'étude du Haut-Jura et en faire le sujet d'une thèse de doctorat brillamment soutenue en Sorbonne devant l'un des doyens de la géologie française, l'illustre M. HÉBERT, enfin la publication, dans la belle Monographie de Valfin, où son nom s'étale à chaque page, des énormes matériaux qu'il avait accumulés ; mais surtout le bonheur de se voir entouré des soins prévenants et de l'affection de son fils rendirent ses derniers jours aussi heureux que possible.

(1) M. DAUSSE, pharmacien à Saint-Claude, est mort tout récemment (1888). Il s'était aussi occupé de géologie à Saint-Claude et à Arbois ou Salins. Il possédait, nous dit M. Choffat, une petite collection qui n'était pas sans mérite.

Nous nous sommes attaché dans ces pages à faire connaître autant qu'il était en notre pouvoir le caractère et les travaux de notre regretté confrère. Un seul point reste à indiquer.

Edmond Guirand n'est pas demeuré insensible aux merveilleuses harmonies de cette nature qu'il avait si souvent explorée ; elles n'ont pu manquer de faire naître toute son admiration pour l'œuvre sublime du Créateur. Aussi, ne serions-nous pas complet si nous ne disions encore combien ses études et les réflexions qu'elles lui suggérèrent ont dû contribuer dans sa vieillesse à exciter et à soutenir en lui les espérances immortelles, qui, seules, rendent supportables les rudes labeurs et les peines de la vie, et combien les consolations de la religion vinrent adoucir ses derniers instants.

Résumons-nous en quelques mots.

Nous avons rencontré successivement dans Edmond Guirand le travailleur courageux et persévérant, l'artiste habile, le professeur consciencieux et distingué, chéri de ses élèves, le naturaliste perspicace, exact et infatigable, l'homme affable, estimé et aimé de ses concitoyens, le Français au plus délicat patriotisme ; nous le voyons mourir en chrétien convaincu. C'est le caractère antique du Franc-Comtois, joint aux qualités du pionnier modeste et dévoué de la science moderne.

APPENDICE.

La rareté de l'*Annuaire du Jura pour 1840* nous engage à reproduire l'article de la *Minéralogie* du Jura (cité en note p. 39) où DEMERSON donne (p. 313-315), sous le titre impropre *Roche basaltique*, une première mention précise de formations coralligènes dans les environs de Saint-Claude.

« Près des forges de la Rixouse, et dans le profond bassin de la Bienne, M. Boudon a signalé dans le temps une roche qui présente, hors de terre, une longueur de cinq cents pieds, sur une hauteur de cinquante à soixante, et qui s'enfonce sous le sol à une profondeur qui n'a pas encore été sondée. Sa texture singulière offre l'aspect de couteaux de miel cristallisés et d'une extrême blancheur. A travers les cavités de cette roche on trouve une foule de géodes et de coquillages du genre *Nérinée*. Des échantillons de ces divers objets ayant été communiqués à M. J. André Deluc, de Genève, par M. Piard, conservateur du musée départemental du Jura, le fils du célèbre naturaliste lui répondit au mois d'octobre 1832 :

« Ce sont des polypes pierreux du genre *Astrea*, et l'échantillon de roche est de l'espèce basaltiforme. Nous avons deux couches au mont Salève qui renferment une multitude de ces madrépores pétrifiés ; et j'en possède une collection considérable qui appartient au même calcaire blanc, jurassique-oolitique.

« Votre singulier rocher n'est pas tout composé de l'*Astrea basaltiforme*, qui ressemble à un rayon de miel ; il renferme une foule d'autres pétrifications de classes très différentes, comme des *Nérinées*.

« Le genre *Nérinée*, Defrance, ne s'est encore rencontré que dans les terrains secondaires : c'est ainsi que l'on en trouve à notre mont Salève. qui appartient à la formation jurassique.

« J'ai passé une fois à Saint-Claude ; j'en ai rapporté quelques pétrifications, entre autres des géodes-calcédoines très remarquables. Il y a près de cinquante ans, qu'un paysan qui habitait entre Saint-Claude et Mijoux, apportait à mon père de ces géodes ; j'en ai un tiroir plein. Elles sont toutes tapissées à l'intérieur de pyramides de cristaux de quartz ; en dehors elles sont mamelonnées. Mon père fit un mémoire sur ces géodes, dans lequel il démontra qu'elles devaient s'être formées dans l'intérieur de madrépores dont elles conservaient encore les traces. Ce mémoire fut publié dans le journal de physique, cahier de frimaire an VII (novembre 1798). Mon père se convainquit que les géodes quartzseuses et calcédoniennes du Jura avaient été originairement des madrépores ; que c'étaient des corps marins très poreux, qui ont déterminé, dans chacun des points qu'ils occupaient, le dépôt de particules quartzseuses disséminées dans des couches de cette région du Jura, et charriées par l'eau ambiante. Après ces particules, il en a succédé de spathiques qui se sont infiltrées dans celles de ces géodes où il était resté quelque ouverture ; car il y a de ces géodes siliceuses qui renferment du spath calcaire. »

(Dans un article spécial sur ces géodes (p. 313), Demerson indique leur mention par Dolomieu dans le N° 22 du Journal des Mines, et leur abondance sur le territoire de Cinquétral.)

LE
CAMP DE LAVANS
ET LES
SOLDATS LATAVIENS

LE CAMP DE LAVANS

ET

LES SOLDATS LATAVIENS



C'est à tort qu'on a désigné jusqu'ici sous le nom de camp d'Orchamps, le camp romain que l'on voit sur la route de Dôle à Besançon, à trente et quelques kilomètres de cette dernière ville. Ce camp appartient en réalité au territoire de Lavans. Nous croyons devoir, dans ce travail, lui restituer son véritable nom : nous l'appellerons le camp de Lavans. La rectification a son importance.

Nous prétendons démontrer en effet que ce nom est consacré par l'histoire et qu'il figure dans un document administratif datant des dernières années de l'empire romain, dans la Notice des Dignités. Il y est encore reconnaissable, en dépit de ces transformations, bizarres en apparence, mais logiques au fond, que le temps fait subir aux mots de la langue populaire, et par une coïncidence que la suite de cette étude justifiera pleinement il s'y trouve joint à celui du modeste ruisseau, l'Orne ou l'Arne, qui traverse le territoire de cette commune, et sur les bords duquel, s'il faut en croire une tradition locale, une ville aurait anciennement existé.

Le camp de Lavans est bien connu des archéologues.

Dès le XVIII^e siècle, M. de Caylus l'a révélé en quelque sorte au monde savant. Il a été depuis plusieurs fois étudié et décrit. MM. Rousset et Armand Marquiset s'en sont occupés, l'un dans son Dictionnaire des communes du Jura, l'autre dans sa statistique administrative de l'arrondissement de Dole. En dernier lieu, M. Castan en a donné une description d'un intérêt saisissant et d'une précision scientifique que nous admirons. Nous avons dû recourir plusieurs fois à cet excellent travail : les emprunts que nous lui avons faits jetteront une vive lumière sur les obscurités de notre sujet (1).

Il est hors de doute, que le camp est romain. L'authenticité de cette origine est incontestable. Elle a été établie dès le principe par le comte de Montrichard, le correspondant du comte de Caylus et confirmée par toutes les découvertes postérieures.

Ce qui frappe avant tout dans ce camp, ce sont ses dimensions. C'est en effet un des plus vastes que l'on connaisse, sa superficie est d'environ 45 hectares. « Cette étendue considérable, dit M. Castan, l'emporte de beaucoup sur les proportions ordinaires des castramétations antiques signalées non seulement en Franche-Comté, mais encore sur toute la surface de la Gaule. » Ces vastes dimensions lui permettaient de recevoir deux légions, suivant M. de Caylus, quatre d'après M. Castan, et par conséquent, dans cette dernière hypothèse, un ensemble d'environ soixante mille hommes.

Ce camp formait un rectangle d'un tiers plus long que large. C'était le type auquel on se conformait ou dont on se rapprochait le plus possible surtout lorsqu'on pouvait appuyer le plus long côté à des obstacles naturels.

A Lavans, la nature du terrain se prêtait à cette disposition et la rendait même nécessaire. Sur trois côtés, au

(1) Notice sur Crusinie. Besançon, 1857.

nord, au couchant et au midi, la colline sur laquelle le camp était assis offre de fortes pentes et par endroits de véritables escarpements. Remarquons que les angles ont dû s'arrondir et les côtés de l'enceinte s'infléchir suivant la configuration du plateau.

L'orientation était conforme aux règles établies par les ingénieurs romains. Il résulte de ce que disent Hygin (10-6) et Végèce (1-23) que dans les camps destinés à un longséjour la porte prétorienne devait être à l'orient. Quant à la région postérieure elle devait regarder l'occident et autant que possible occuper le point culminant et le moins accessible. Suivant que l'assiette du terrain était plus ou moins forte, ou bien on se contentait des défenses naturelles ou bien on élevait de légères fortifications, c'est exactement ce qui a eu lieu à Lavans. Les travaux pratiqués sur la crête des escarpements, à l'ouest, n'ont laissé que des vestiges peu apparents. Mais sur le côté oriental, le seul accessible, les retranchements étaient formidables. C'était par là que la voie romaine venant de Besançon abordait le camp pour le traverser dans toute sa longueur. « Cette face, dit M. Castan, était protégée par un rempart en terre et un large fossé. Ce rempart est encore assez bien conservé pour mesurer 15 mètres en hauteur et 5 en largeur. A droite et à gauche de l'interruption qu'on y a ménagée pour livrer passage à la voie militaire, les terrassements s'élargissent et procurent des mottes arrondies dont la hauteur n'a pas moins de vingt mètres. Ces points saillants étaient sans doute destinés à supporter des tours qui servaient de défense à la porte orientale appelée porte prétorienne. » On sait en effet que les portes ainsi que les angles saillants étaient munis de défenses accessoires et et qu'on y élevait souvent des tours. Enfin de l'autre côté du Doubs, lisons-nous dans le dictionnaire de Rousset, une éminence artificielle sur laquelle était une tour ou une tête de pont fortifiée faisait face au camp.

Un tel emplacement était merveilleusement approprié à la destination que lui ont donnée les Romains. Le plateau sans être d'une grande élévation domine la région avoisinante et commande la vallée du Doubs. De là l'œil embrasse un immense horizon. Placée au centre du pays des Séquanes, pas très-loin de Besançon, excellent poste d'observation pour surveiller une province que Strabon affirme avoir été particulièrement hostile aux Romains, se dressant comme une menace juste en face de la capitale, fermant les passages du Doubs et couvrant les riches plaines de la Saône et le territoire des Eduens, cette forteresse naturelle a dû de bonne heure appeler l'attention des conquérants de la Gaule. Mais c'est plus tard, vers le IV^e siècle, que, grâce aux événements, son importance stratégique devint considérable. Il vint un moment alors où les armées romaines, occupées soit à se battre entre elles, soit à contenir les Bagaudes, abandonnèrent la frontière du Rhin et la laissèrent sans défense.

Ramenées dans l'intérieur de la Gaule, concentrées aux abords des résidences impériales, suivant les princes dans leurs diverses expéditions, on vit plusieurs fois ces armées, dans le cours du quatrième siècle, prenant le pays Eduen pour base de leurs opérations, partir d'Autun et des rives de la Saône et marcher dans la direction du Rhin au-devant des Barbares. On comprend sans peine le rôle important qui échet alors à Lavans, position intermédiaire entre Autun et le Rhin. Les Romains en firent une de leurs places d'armes. Aussi voyons-nous se multiplier les preuves attestant qu'à cette époque, au quatrième siècle, le camp de Lavans fut fortement occupé par les Romains et que cette occupation se prolongea pendant de longues années.

Des objets de toute nature, d'un caractère essentiellement militaire, sont partout enfouis dans le sol. Il y a longtemps que l'attention des amateurs d'antiquités s'est portée sur ce canton. Les fouilles y sont fréquentes, rarement infruc-

tueuses. MM. Armand Marquiset et Rousset sont d'accord pour nous dire que du marais de l'Orne on a retiré à plusieurs reprises des armes, des ustensiles romains, des cimetières, des fers de lances, des fers de chevaux.

On sait que le Musée de Dôle possède toute une collection d'objets de ce genre provenant de Lavans et recueillis par M. Marquiset lui-même. « Il ne se passe guère d'année, dit à son tour M. Castan, sans que les cultivateurs ne mettent au jour des fragments d'armes et d'ustensiles de toute espèce appartenant à l'époque romaine.

Cette accumulation de débris anciens sur ce point fait assez voir que les soldats romains y ont longtemps séjourné. A cet égard, la découverte la plus significative est celle de 1819. M. Marquiset en rend compte en ces termes : « Ce camp a dû être longtemps occupé : en 1819, on a découvert au pied même de la colline et près du lit du Doubs une grande quantité d'ossements d'hommes et de chevaux : ce qui fait supposer que ce lieu servait de sépulture. » Avec le temps, ce cimetière devint insuffisant : il fallut le remplacer par un autre. C'est sur le plateau en face, au-delà de l'Orne, territoire d'Audelage que ce nouveau cimetière a été découvert. Cette fois, comme le voulait l'usage, les sépultures étaient reportées à une assez grande distance, le long de la route, à l'occident, au-delà de la porte décumane, par où sortaient les convois funèbres.

Il ne restait plus qu'à assigner une date à ces sépultures : c'est ce qu'a fait M. Castan. Le savant archéologue a procédé à un minutieux examen des différentes tombelles : tout a été observé, étudié, constaté, et la façon dont les corps étaient couchés sur la terre, et leur orientation, et la forme et la nature des vases enterrés avec eux, enfin toutes les particularités relatives à leur inhumation et de l'ensemble de ces faits est résultée cette conclusion qu'aucune des sépultures de Lavans n'est antérieure aux premières années du IV^e siècle. L'affirmation est nette et exclut la possibilité

d'un doute. Quatre médailles ont été retrouvées, une fruste, une de Domitien et une d'Antonin, toutes les deux altérées par un long usage ; la quatrième est de Constantin II. D'autre part, un autel gallo-romain orné d'une inscription votive et dédié aux déesses mères a été exhumé vers 1815. M. Castan ne croit pas pouvoir faire remonter ce monument au-delà du quatrième siècle (1). C'est donc toujours à cette époque que nous nous trouvons ramenés.

Enfin c'est également au commencement du quatrième siècle que, d'après les historiens, une réforme radicale vint modifier la composition et la distribution de l'armée impériale chargée de la défense des frontières. Il est certain qu'à cette époque Constantin abandonna le système des grandes armées concentrées et massées sur le Rhin. Les anciennes légions furent fractionnées et morcelées : aucune ne resta sur le fleuve : les cohortes auxiliaires, les ailes qui servaient avec elles disparurent ou furent disséminées dans l'intérieur de la Gaule, *intra Gallias*. C'est le reproche que l'historien grec Zosime adresse à ce prince. Il l'accuse formellement d'avoir détruit les antiques armées des frontières et d'avoir dans un intérêt personnel, pour éviter les révolutions militaires, compromis la sécurité du pays et livré l'empire aux barbares (2). Ainsi d'une part les archéologues nous démontrent avec pièces à l'appui que le camp de Lavans a été établi et occupé pendant le quatrième siècle, de l'autre les historiens nous apprennent que précisément à cette époque un nouveau système a été adopté pour la répartition des troupes dont se composait l'armée romaine et que des cantonnements furent créés dans l'intérieur des provinces. Il nous semble qu'entre ces deux ordres de faits la corrélation

(1) Voir la notice sur Crusinie.

(2) Zosime, lib. hist. 2. « Prossidiorum munitionens Constantinus abolens, majorem militum partem de limitibus summotam in oppidis collocavit. »

est manifeste et qu'on peut sans trop de témérité voir dans l'établissement du camp de Lavans une conséquence naturelle des mesures prises par Constantin.

Après tout ce qui vient d'être dit, on doit considérer comme acquis définitivement qu'à l'époque romaine, après l'établissement de la tétrarchie, Lavans a été une position militaire importante, que ce camp, dont les retranchements subsistent encore, était un camp permanent, un de ceux qu'on appelait *stativa*, destinés surtout à la défense des provinces frontières. Quant aux troupes qui l'occupaient, il est probable qu'elles furent formées à la suite de la dislocation des armées de la frontière et qu'elles provenaient du fractionnement qui s'opéra alors dans les légions.

Un fait singulier vient à point nommé compléter la ressemblance entre Lavans et quelques autres cantonnements de troupes de la même époque. On sait que sur plusieurs points de la Gaule, ces cantonnements ont donné naissance à des établissements durables. Ainsi un corps de Taïfales que l'empire avait placé aux environs de Poitiers, s'y perpétua, y forma comme une peuplade particulière et donna son nom au canton qu'il habitait : Tiffauge, le nom actuel, est équivalent de Taïfalia. « Il en fut de même, dit M. Fustel de Coulanges (1), d'un corps de Saxons cantonné près de Bayeux : il y resta et son nom demeura longtemps attaché à ce petit pays. Ce que l'on sait de ces deux troupes dut arriver pour beaucoup d'autres.

Plusieurs cantons où la *Notitia* mentionne des garnisons sarmates ont conservé jusqu'à nos jours le nom de Sarmaise. » Les environs de Lavans offrent quelque chose d'analogue. Peut-on n'être pas surpris de voir autour de cette localité, un certain nombre de communes, dans un rayon peu étendu, formant un groupe compact et se distinguant par un caractère commun. Tous les noms finissent en *ange* : Archelange,

(1) Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.

Audelange, Amange, Romange, etc.; on en pourrait citer une quinzaine. Que cette terminaison ainsi répétée au milieu d'une contrée où elle n'est d'ailleurs pas en usage, annonce ou non une provenance germanique, il importe peu ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle donne à ce canton une physionomie à part, qui tranche vivement avec le reste du pays et suggère à l'esprit l'idée d'une sorte de colonie venue d'ailleurs, d'une population restée distincte et parlant une langue étrangère. Le fait s'explique naturellement. Le soldat romain était marié : il avait avec lui sa femme, ses enfants, souvent un ou deux esclaves : on lui donnait des terres à cultiver. De petits centres de population se formaient dans la zone voisine du camp : la plupart se sont maintenus jusqu'à nous autour de Lavans et les noms qu'ils portaient ont conservé leur forme étrange et leur physionomie exotique.

Il est impossible de voir dans Lavans autre chose qu'un établissement militaire du IV^e siècle. Cette attribution est tellement naturelle, tellement plausible, elle est en si parfait rapport avec tous les renseignements que nous possédons d'ailleurs sur le quatrième siècle, sur la distribution nouvelle qui a été faite à cette époque des troupes romaines et sur les événements dont la Gaule a été alors le théâtre, que nous ne croyons pas possible d'assigner à ce lieu une autre destination.

C'est pourtant ce qui a été fait. De ce qu'une voie romaine traverse ce camp, on a cru pouvoir en conclure que ce camp était un gîte d'étape, une station de cette voie. Ainsi sur ce plateau aux sévères aspects, hérissé de retranchements et bordé de précipices, où la terre ne recèle que des débris d'armes, où pas un seul vestige de substructions ou de fondations d'édifices n'a été signalé, où tout rappelle des souvenirs de la vie des camps, où le sol que l'on foule à ses pieds s'appelle, ici le Mont Terrible, là le Champ des Osts, plus loin les Bataillards, ailleurs le Champ du Trouble,

les Ruptures, le Mal Champ, le Champ des Couards, un vrai répertoire d'expressions appartenant à la langue militaire, on a voulu placer une station de la voie de Besançon à Chalon, la station de Crusinie. Et cette assertion à l'appui de laquelle aucune preuve sérieuse n'a encore été apportée, a pourtant obtenu dès l'abord une telle créance qu'elle est aujourd'hui à peu près universellement admise et qu'aux yeux de tous ceux qui s'intéressent à notre histoire locale elle a toute l'autorité d'une chose définitivement jugée.

L'unique document que l'on puisse invoquer dans cette discussion est la table de Peutinger. Or le texte en est défavorable à l'opinion que nous combattons. Il est en effet impossible de faire concorder les distances réelles avec celles qu'indique ce texte entre Chalon, Ponte Dubris et Crusinie (1).

D'autre part les localités que l'on choisissait de préférence pour y établir des stations, étaient, on le comprend, les villes, les places de commerce situées aux embranchements des routes, les centres de réunion pour les marchés et les échanges. Ces sortes de localités n'étaient assurément pas rares sur le territoire des Séquanes, si riche et si peuplé : et on ne leur eût pas préféré cet emplacement relativement étroit, cette enceinte fermée, ce rocher d'un difficile accès. Sans doute certains *castra stativa* ont pu être en même temps des gîtes d'étape, des *mansiones*, mais exceptionnellement, particulièrement dans les contrées où il n'eût pas été facile de trouver un centre de population, *civitas*, *urbs*, ou même *vicus*, dont on pût tirer parti. Quand on songe à ce qu'était l'organisation des transports sur les grandes voies militaires de l'empire, à ce qu'il fallait d'espace pour les bâtiments, logements, hangars, entre-

(1) C'est ce que nous démontrerons dans une notice sur la voie de Besançon à Chalon que nous publierons prochainement.

pôts, magasins, pour le matériel et le personnel que nécessitaient le passage fréquent des troupes et des fonctionnaires impériaux, et les réquisitions incessantes de l'autorité en chevaux, en bétail, en denrées, en moyens de transport, on est bien forcé de reconnaître que le camp de Lavans ne réunissait pas les conditions nécessaires pour une telle destination.

Comment en outre expliquer que dans ce camp, s'il a jamais été une station de grande voie, on n'ait jamais rien trouvé, ni ruines, ni débris, ni vestiges d'aucune sorte, qui attestent son existence antérieurement au quatrième siècle? Faudra-t-il donc admettre que les routes tracées dans la table de Peutinger et que les stations qui y sont marquées ne remontent pas au-delà de cette époque? Enfin qu'est devenu ce nom de Crusinie? On ne le trouve plus ni à Lavans ni dans les environs. Et pourtant les fortifications du camp sont encore debout : l'enceinte est restée intacte : pourquoi et comment le nom a-t-il disparu? Que signifie ce nom mystérieux et ancien d'Orne dont le souvenir est resté vivace dans le pays?

On le voit, les difficultés augmentent, les impossibilités se multiplient. Lavans n'a pu être une station de voie romaine ; Lavans n'est pas Crusinie : c'est un camp. On ne trouvera ce lieu ni dans la table de Peutinger, ni dans aucun itinéraire : sa place n'est pas là. Où donc faut-il le chercher?

Il n'est pas difficile, croyons-nous, de répondre à cette question. Il existe un document de cette époque donnant l'état officiel des armées romaines à la fin du quatrième siècle, indiquant leur composition, leur distribution dans les différentes provinces, leurs lieux de garnisons, leurs campements. Ce document, sorte d'Almanach de Gotha ou d'annuaire militaire ou civil, est précieux à consulter. C'est la Notice des Dignités de l'un et de l'autre empire. Le tableau qu'il nous donne des forces militaires de l'Empire

romain est en somme, malgré ses lacunes, suffisamment exact et complet. On y voit mentionnés jusqu'à de faibles détachements, jusqu'à des postes insignifiants.

S'il est un écrit quelconque, recueil, notice, datant de cette époque où l'on ait quelque chance de voir mentionner le camp de Lavans et les troupes qui l'occupaient, c'est assurément celui-là.

La recherche ne sera pas longue. Toutes les divisions administratives, civiles ou militaires de l'empire, s'y trouvent rangées suivant l'ordre hiérarchique, classées avec une méthode rigoureuse : tous les fonctionnaires élevés y ont leur place et la subordination qui les rattache les uns aux autres est sévèrement établie : tout est, on peut le dire, étiqueté, classé, numéroté.

La Séquanie est à son rang. Cette province a un gouverneur civil, *praeses*, qui réside à Besançon. Dans l'ordre militaire, elle semble former comme un grand commandement dont le titulaire, qualifié de *spectabilis* porte le titre officiel de *dux sequanici* ; les troupes qu'il a sous ses ordres s'appellent *milites Latavienses* et le lieu où elles résident se nomme *Olino*. Voici les termes mêmes de la Notice : *sub dispositione viri spectabilis ducis provinciae sequanici, milites Latavienses Olinone* : sous les ordres du duc de la province de Sequanie, les soldats Lataviens à Olino (1).

Ainsi, d'après la notice, les troupes placées sous les ordres du duc de la Séquanie formaient un corps unique, appelé les soldats Lataviens et ce corps était tout entier concentré sur un point du territoire séquanique portant le nom d'Olino. L'effectif de ce corps avait suivant toutes les probabilités une certaine importance. C'est le seul que la notice attribue

(1) Les variantes indiquées par Boeckding sont *sequanei*, *sequanaci* et *sequanicæ*. Le mot *sequanicum* se retrouve encore une fois dans la notice au chapitre XI ; *præpositus rei privatae per sequanicum et germaniam primam*. Le préposé au domaine privé dans le Séquanique et la Germanie première.

au duc de la Séquanie. Hiérarchiquement parlant, ce personnage était l'égal des autres officiers généraux portant le titre de *duc*. Il n'y en avait que douze dans tout l'empire d'Occident ; la composition de ses bureaux était la même ; il avait au-dessous de lui le même personnel d'officiers subalternes ; l'importance numérique des troupes qu'il commandait devait être la même ; nous pouvons en conclure que le camp où elles étaient réunies, on n'en cite qu'un, avait une enceinte d'une grande étendue.

Avant d'examiner si nous pouvons établir sur des raisons solides l'identification de Lavans et d'Olino, nous croyons nécessaire d'exposer les différentes opinions émises jusqu'à ce jour sur l'emplacement qui doit être assigné à Olino. La réfutation que nous ferons de ces divers systèmes ne pourra que donner de la force à notre démonstration.

Beaucoup d'écrivains, ainsi que nous l'allons voir, se sont proposé d'éclaircir cette question de géographie historique. Les solutions mises en avant sont nombreuses et variées. Il fallait s'y attendre. Ce nom d'Olino n'est en effet connu que par le texte de la notice et nous savons combien ce texte est obscur et laconique. Il ne se compose à vrai dire que de trois expressions qui sont toutes trois géographiques, car Latavienses désigne le lieu d'origine de ces soldats. Deux de ces expressions Olino et Latavienses sont absolument inconnues et ne représentent rien à l'esprit. Le sens de la troisième, *sequanicum*, demanderait peut-être à être déterminé avec quelque précision. Ni l'histoire, ni l'épigraphie ne nous renseignent sur *Olino* ou sur les *Latavienses*. Au milieu de pareilles obscurités, toutes les conjectures étaient possibles. Les recherches, dirigées un peu à l'aventure, n'ont pu aboutir jusqu'ici à des résultats définitifs.

Les données du problème sont pourtant d'une extrême simplicité. Tout se réduit à trouver dans le territoire appelé *sequanicum* un lieu qui, topographiquement parlant, réu-

nisse toutes les conditions d'un grand établissement militaire, qui, de plus, sous le rapport archéologique, fournisse des preuves authentiques attestant la présence prolongée de soldats romains du quatrième siècle, un lieu enfin dont le nom actuel rappelle soit le mot *Olino*, soit le mot *Latavienses*, soit même tous les deux à la fois, ce qui serait préférable. Il est clair qu'une solution qui satisferait à ces trois conditions devrait être acceptée.

Quelques-unes des conjectures émises surtout au siècle dernier ne s'appuient que sur une vague ressemblance de noms et encore cette ressemblance n'existe-t-elle parfois que dans l'imagination de l'auteur. Tels sont par exemple *Olons* en Bresse, tout près de Chalon-sur-Saône, proposé par Walckenaer, Poligny, la patrie de Chevalier, Echenau la Moline, où le jésuite Dunod retrouve le nom d'*Olino*, enfin le village de Roulans qui se serait appelé autrefois Ollans. Aucune de ces localités ne répond à l'idée que l'on doit se faire du campement d'*Olino*. M. Boecking ne croit pas devoir à ces opinions une réfutation en règle et, à son exemple, nous n'insisterons pas. Ces localités sont situées en Franche-Comté : c'est leur principal tort aux yeux du savant archéologue allemand ; elles se distinguent par là de celles dont il nous reste à parler et qui sont sur le Rhin.

L'opinion la plus répandue est celle qui place *Olino* à Holé près de Bâle. Elle est déjà ancienne : elle remonte à Beat. Rhenanus (1) et elle jouit encore aujourd'hui de quelque autorité : c'est celle que nous trouvons le plus souvent reproduite dans les recueils et dans les dictionnaires géographiques. Holé est, paraît-il, une ancienne villa, tout près de Bâle, du côté d'Altschviler. Ce voisinage seul, la distance n'est que d'un mille, devait suffire pour écarter toute idée d'assimilation entre *Olino* et Holé. M. Boecking l'a bien compris. On n'a pu produire en faveur de cette opinion

(1) Rer. Germanic. Lib. 1, page 12 édit. Basil. 1531.

Noticia dignitatum Boecking.

que la découverte qu'on a faite en ce lieu de médailles romaines, de quelques tombeaux et l'existence d'une tradition d'après laquelle cette villa aurait servi d'habitation à un roi.

Toute dépourvue qu'elle est de preuves sérieuses, l'assertion de Rhenanus n'en a pas moins été admise par un grand nombre d'écrivains dont Boecking nous donne la liste : Lazius, Ortelius, Bucher, Dunod notre historien franc-comtois, Schoepflin, Guillimann, Urstis, D'Anville, le géographe français, Muller, Mannert, Ubert, Ebel, Meyer, Forbiger.

Signalons encore parmi les autres solutions données au problème qui nous occupe, celle d'un savant de Soleure, partisan d'Olten (1) ; celle de Jules Leichtlen qui transforme en *Olina*, le Violenbach, ruisseau des violettes, et en Olino le nom du couvent d'Olsbourg, bâti sur ses bords (2). Les lois de l'étymologie n'étaient, comme on le voit, pas mieux connues alors au-delà qu'en deçà du Rhin. Du reste on ne signale dans ces localités l'existence d'aucuns débris antiques de quelque importance. L'abbé Grandidier (3) a démontré qu'aucune des localités proposées jusqu'à lui, il écrivait en 1787, ne convenait à l'établissement d'un poste militaire.

Le système adopté par ce dernier historien ne nous paraît pas mieux justifié que tous ceux qu'il a réfutés, bien qu'il ait obtenu l'assentiment de plusieurs savants, de Roth en particulier et de Schreiber, bien que plus tard Leichtlen ait fini par s'y rallier, et que Boecking lui-même semble assez disposé à l'accepter. Suivant l'abbé Grandidier, Olino qui, en langue celtique, signifie l'endroit voisin du fleuve, ne serait autre que Edenbourg, autrefois Oelenburg ou Oelenburgheim, village situé entre Künheim et Riesheim au-dessous de Neufbrisack. Cette position, suivant lui, con-

(1) Och, histoire de Bâle, tom I page 113.

(2) Recherches historiques, 4^e fascicule 1825.

(3) Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de l'Alsace.

viendrait fort bien pour une forteresse. On y a déjà découvert d'importantes antiquités romaines, des vases, des briques portant la marque de la 21^e légion et des médailles.

Cette conjecture, avons-nous dit, ne se soutient pas mieux que les précédentes. D'abord le nom de cette localité ne nous semble pas fixé. Nous en voyons jusqu'à cinq formes différentes, Edenburg, Oelenburg, Oelenbrugheim, puis, d'après une charte citée par Schoepflin, Oelenberg ou Olimberg. Aussi bien que le nom d'Olsburg ou Olsberg, celui d'Oelenberg, mont des Oliviers, évoque le souvenir des pieuses croyances du moyen-âge plutôt que celui des légionnaires romains. D'autre part, la présence sur ce point de la 21^e légion prouve incontestablement qu'il s'agit ici d'un poste militaire du haut empire et que le territoire de la Séquanais ne s'étendait pas jusque-là. La 21^e légion Rapax se trouvait, dès l'an 69, dans la Germanie supérieure. Or cette légion a été supprimée dans le cours du II^e siècle et son numéro fut sans doute en même temps rayé des contrôles de l'armée : il n'existe pas en effet dans la liste des trente-trois légions mises en ligne par Alexandre Sévère ; il ne figure pas davantage dans la notice de l'Empire. En somme, ce qui paraît certain, c'est que l'occupation d'Edenburg remonte au I^{er} et au II^e siècle et que sa garnison faisait partie de l'armée de la Germanie supérieure.

Il est une chose digne de remarque dans l'exposé que nous venons de faire : c'est qu'Olino a été cherché surtout sur le Rhin. La plupart des savants qui se sont occupés de cette question, partant de ce principe que les troupes de Séquanie avaient pour mission de concourir à la défense de la frontière, ont cru qu'Olino devait nécessairement se trouver sur cette frontière, c'est-à-dire sur le Rhin. C'est là un pur préjugé, une opinion fautive que les textes repoussent. Il suffit du reste de lire la Notice elle-même pour s'assurer qu'à l'époque où elle fut écrite, l'armée romaine n'était pas toute sur le fleuve.

Dans une discussion de ce genre où tout repose sur l'explication d'un texte unique, il importe essentiellement d'aborder ce texte sans parti pris et de le prendre tel qu'il est. Or on n'y voit et on ne doit y voir qu'une chose, c'est qu'Olinos est dans le territoire séquanique. Nous allons plus loin ; nous prétendons qu'une lecture attentive du texte donne plutôt à entendre que cette position était ailleurs que sur le Rhin et que c'est l'impression qu'elle laisse dans l'esprit.

Voyons en effet cette notice d'un peu près. Le chapitre premier qui sert d'index général donne le tableau des grands officiers de l'empire d'Occident. Les *comites* paraissent d'abord sous cette rubrique : *comites rei militaris sex*, six comtes. Les ducs viennent ensuite : *duces duodecim*, douze ducs. Là ils sont appelés *duces* tout court, sans déterminatif ; et, dans la liste de ces douze ducs, le duc de Séquanie est le 7^e inscrit. Mais au chapitre V, où nous trouvons l'état des troupes et des grands officiers placés sous les ordres du Maître de l'infanterie dans l'empire d'Occident, la liste des ducs n'en comprend plus que dix et ces dix ducs sont, cette fois, qualifiés de ducs des limites sous cette rubrique : *duces limitum infrascriptorum decem*, dix ducs des limites. Suit la liste de ces officiers : elle n'en comprend que dix conformément à la rubrique et le duc de la Séquanie n'y figure pas. On sait avec quelle attention scrupuleuse, poussée jusqu'à la minutie, la notice détermine les attributions des Dignitaires, établit la hiérarchie, fixe les rapports de dépendance et de subordination, régularise en un mot la nature des fonctions et l'exercice du pouvoir. Pourquoi n'attribue-t-elle pas au duc de Séquanie le titre de duc des limites ? Si l'on répond que le texte signifie tout simplement que le duc de la Séquanie n'est pas sous la dépendance du Maître de l'infanterie, nous demanderons pourquoi ce texte ne mentionne pas expressément que ce même duc est sous les ordres du Maître de la

cavalerie. Il y a là certainement une difficulté. Ce n'est pas la seule.

On sait en effet qu'une province nouvelle fut créée dans nos contrées probablement au temps de Dioclétien et formée par la réunion de trois cités, les Séquanes, les Rauraques et les Helvètes. Cette nouvelle circonscription administrative a constamment porté, durant tout le cours du IV^e siècle, le nom de *Maxima Sequanorum* qu'on a traduit par grande Séquanaise. C'est le nom que lui donnent Rufus en 369, Polemius Silvius en 385, la Notice des Provinces et la Notice des Dignités elle-même vers 400. A cette époque le mot *Sequani*, quand il est seul, désigne le territoire des Séquanes, il est dans Ammien Marcellin l'équivalent du mot *Bisontii*, et ce territoire n'arrive pas jusqu'au Rhin, il en est séparé par celui des Rauraques. Pourquoi la notice se sert-elle du mot *Sequanicum* pour désigner le territoire relevant du commandant militaire, c'est-à-dire du Duc, tandis qu'elle emploie l'expression *Maxima Sequanorum* quand il s'agit de la province civil dépendant du fonctionnaire administratif portant le titre de Président, *Præses* ? N'est-ce point parce que ce sont deux divisions territoriales distinctes ? Si les deux circonscriptions étaient les mêmes, si la province militaire se confondait avec la province civile, pourquoi porteraient-elles deux noms différents dans le même document ? Était-il donc si difficile de dire *dux maxima Sequanorum* au lieu de *dux provinciae Sequanici* ? La province civile *Maxima Sequanorum* touchait au Rhin ; soit, mais où s'arrêtait le territoire militaire, le *Sequanicum*, dépendant du duc ?

On peut remarquer, en outre, que la Germanie première, province civile, administrée par un consulaire, comprenait à elle seule, dans un territoire relativement peu étendu, trois provinces militaires, celle de Strasbourg commandée par un comte, puis Mayence et la Germanie première proprement dite, placées toutes les deux sous la dépendance

d'un duc. Le duc de Mayence et le comte de Strasbourg ayant chacun leur province, quel territoire pouvait-il rester au duc de la Germanie première? Nous croyons que cette dernière circonscription devait s'étendre le long du Rhin supérieur jusqu'aux environs du lac de Constance. C'est, semble-t-il, le sentiment de M. Mommsen qui fait de la Rhétie une province limitrophe de la Germanie supérieure (1). Il est certain tout au moins que, pendant plusieurs siècles et jusqu'à la création de la Grande Séquanais, la rive gauche du Rhin faisait partie de la Germanie. Ne peut-on admettre que la tradition se soit continuée, au moins pour la circonscription militaire, à une époque où les limites des commandements militaires et des provinces civiles étaient différentes?

Enfin, si l'on songe aux mœurs administratives des Romains, à leur goût pour la centralisation, on a quelque peine à comprendre que le duc de la Séquanie résidât si loin du Président de la Grande Séquanais et que ces deux dignitaires fussent l'un sur le Rhin, l'autre à Besançon. Entre l'autorité civile et l'autorité militaire les relations étaient incessantes. Les troupes en effet étaient à la charge des propriétaires fonciers dans chaque province : elles avaient droit à des réquisitions de vivres, de fourrages, de chevaux, de vêtements. Le travail se faisait dans les bureaux de chaque chef de corps et était contrôlé par l'autorité civile chargée de veiller à ce que les droits des propriétaires fussent respectés. On devine les conflits inévitables qui se produisaient chaque jour entre des intérêts si opposés. La nécessité de rapprocher l'une de l'autre les deux administrations s'imposait, et voilà sans doute pour-

(1) *Ultimam Rhoetiæ mansionem ad fines, scilicet provinciæ Germaniæ suderioris et diœcesis Galliarum medio loco positam inter Arborem telicem et Vitodurum.* — Voir d'autres passages encore : *Corpus Inscript. latin.* Berlin. Tom. IV, page 708.

quoi Adrien de Valois proposait de lire *Vesontione* au lieu de *Olinone*. Il n'est pas jusqu'à M. Boecking lui-même qui ne soit forcé de reconnaître que les besoins du service obligeaient le duc de Séquanie à faire de Besançon sa résidence la plus ordinaire. Pour nous, nous ne voyons qu'un moyen de supprimer toutes ces difficultés, c'est de mettre Olinno dans le voisinage de Besançon.

Plus on examine la question sous ses différents aspects, moins on voit de raisons de placer Olinno sur le Rhin. C'est assurément une chose fort délicate, surtout quand il s'agit du quatrième siècle, de décider à priori que tel corps de troupes était posté sur le fleuve plutôt que sur tel autre point de l'intérieur. Le système de défense territoriale adopté et mis en pratique à cette époque est fort compliqué et la Notice des Dignités n'en donne assurément pas une idée bien nette. Ce que l'on voit de plus clair, c'est que l'usage de réunir les troupes en grandes armées placées aux frontières est abandonné. Les historiens confirment ce fait (1). Partout règne l'éparpillement, le fractionnement. Le nombre des corps augmente pendant que leur effectif diminue. L'usage des cantonnement se généralise dans l'intérieur de l'empire : les points d'occupation se multiplient : les centres de résistance en cas d'invasion se localisent par provinces. Chaque circonscription est affectée à un ou plusieurs corps de troupes : il semble qu'en cas de danger elle doit avant tout compter sur elle-même et sur ses propres ressources. Peu à peu s'établit ce principe que chaque corps

(1) Où est alors l'armée impériale ? tantôt dans une province, tantôt dans une autre : elle suit l'empereur.

En 354, miles omnis apud Cabilona collectus. Am. Marcel. Vers le même temps, le maître de cavalerie Silvanus part d'Autun avec les troupes auxiliaires.

En 356, Julien part aussi d'Autun avec son armée ; en 366 le comte Sévérien avait un commandement important à Chalon et en partait pour le Rhin, etc., etc.

doit défendre le pays où il est cantonné et aux frais duquel il est entretenu. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'en Séquanie comme ailleurs, les troupes avaient leur noyau principal, ce que nous pourrions appeler leur quartier-général, plutôt au centre de la province qu'à ses extrémités.

Il nous semble qu'au point où nous en sommes de notre démonstration, les obscurités qui enveloppaient la question commencent à se dissiper. Deux ordres d'idées en effet se sont jusqu'ici déroulés parallèlement. Rapprochons-les : nous verrons qu'ils s'éclairent l'un l'autre.

D'une part, c'est un camp dont les vestiges imposants se voient encore au sein de l'ancienne Séquanie. L'archéologie nous apprend qu'il a été établi au quatrième siècle : ses vastes dimensions, les débris de toute nature qu'on a retirés du sol, les deux cimetières qu'on y a découverts prouvent jusqu'à l'évidence qu'il a été longtemps occupé à cette époque par un corps de troupes considérable.

D'autre part, c'est un texte authentique, un document officiel, d'après lequel, au quatrième siècle, toutes les troupes chargées de défendre la Séquanie, réunies en un seul corps, sous un seul chef, étaient campées dans le territoire même de cette province, en un lieu nommé Olino. Ce texte est du quatrième siècle et l'histoire nous apprend qu'à cette époque les troupes résidaient dans de vastes campements, fortement retranchés et qu'elles changeaient rarement de quartiers. Ce camp d'Olino n'était pas sur le Rhin où depuis plus de deux siècles on l'a obstinément mais vainement cherché : il est beaucoup plus vraisemblable, et les textes favorisent cette conjecture, que cette position était plus rapprochée de Besançon et par conséquent à une assez grande distance de la frontière germane.

Quelle conséquence faut-il tirer du rapprochement que nous venons de faire ? Olino et Lavans ne seraient-ils pas un seul et même lieu ? Ce que nous savons de l'un ne s'ap-

lique-t-il pas parfaitement à l'autre et la convenance, entre les deux n'est-elle pas parfaite ? Ramenée à ces termes, la question est bien près d'être résolue. Elle le serait d'une façon définitive, convenons-en, s'il était démontré que Lavans a porté le nom d'Olino.

A notre avis rien n'est plus facile que cette démonstration. En réalité, il ne s'agit même pas d'une démonstration en règle, mais de la simple constatation d'un fait. Cette constatation que tout le monde peut faire aussi bien que nous, aura, nous l'espérons bien, pour résultat de lever tous les doutes.

Boecking fait remarquer que le nom d'*Olina* existe dans la géographie de la Gaule. S'il eût trouvé ce nom en Séquanie, la question n'eût plus été douteuse pour lui. Malheureusement l'*Olina* de Ptolémé est une rivière qui appartient, pour nous servir d'une expression moderne, à la Normandie. *Olina* se prononce Orne en français. Tous les textes du moyen âge, dit Walckenaer, ont toujours traduit ainsi le mot *Olina*. Boecking ignorait que l'Orne et par conséquent l'*Olina* est aussi une rivière de la Séquanie. S'il l'eût su, il est hors de doute qu'il aurait cherché Olino sur ses bords. Pour nous, nous savons que c'est le nom du ruisseau qui coule à Lavans, et qui baigne les racines du plateau sur lequel le camp était assis. Nous savons encore que c'était le nom que portait la mystérieuse cité dont la tradition a gardé le souvenir. Nous savons enfin que la forêt voisine a conservé le nom de la ville disparue de même que la forêt de Dissey porte encore le nom de l'antique Dittation dont elle recouvre les ruines.

Nous n'ignorons pas qu'on prononce Arne dans le pays. Mais le nom d'Orne paraît bien avoir été en usage. C'est du moins celui que donne M. Armand Marquiset dans son intéressant ouvrage sur l'arrondissement de Dôle ; et, après tout, la corruption d'Orne en Arne n'aurait rien qui doive étonner.

Olina, voilà donc le nom que portait le ruisseau de Lavans ; il s'est transformé en Orne comme le Folmoda affluent de la Saône s'est transformé en Formans. Le changement d'*l* en *r* est conforme aux lois de la dérivation. *Navile* donne navire, *epistola* épître, *titulus*, titre, etc. On peut à ce sujet consulter le Dictionnaire étymologique de M. Brachet.

Ce n'est pas tout. Le fait qu'il nous reste à signaler est plus significatif encore. Le lieu, ville ou village, sur le territoire duquel le camp a été établi, s'est appelé autrefois Olino et il s'appelle aujourd'hui Lavans. A quelle époque a eu lieu cette substitution d'un nom à un autre et pourquoi a-t-elle été faite ? Nous répondrons sans hésitation que le changement remonte au quatrième siècle et qu'il est dû à l'établissement des Lataviens dans le pays. Et nous le prouverons en faisant voir que Lataviens et Lavans dérivent d'un seul et même mot.

La question grammaticale se complique ici d'une question géographique et nous ne pouvons traiter clairement la première qu'après avoir résolu la seconde. Que le mot Lataviens appartienne à la géographie, la chose n'est pas douteuse : les troupes romaines tiraient le plus souvent leur nom du pays où elles avaient été primitivement recrutées. Or d'où venaient les Lataviens ? Quelle est la localité dont les habitants se sont ainsi appelés ?

Il faut croire que des différentes questions que soulève la Notice, il en est peu d'aussi obscures. Les commentateurs en effet, comme nous l'allons voir, n'ont jamais pu s'entendre sur ce point. Ainsi Pancirole, un des premiers éditeurs de la Notice, s'est trompé, suivant Boecking, en prétendant qu'une ville de Bythinie du nom de Latavia est mentionnée par Etienne de Byzance (?). Ce nom ne se trouve pas dans les œuvres de ce géographe. Latavi que la Notice de l'empire d'Orient (1) donne comme étant un château de

(1) Edit. Boeking, p. 85.

Phénicie est un mot certainement altéré, car aucune localité n'a jamais porté ce nom en Phénicie. Adrien de Valois (1) propose *Milites Batavi Vesontione*. La correction est par trop fantaisiste : D'Anville (2) a raison de la rejeter. Schœpflin pense avec Beat. Rhenanus qu'il faut lire *Batavienses*; (3) mais cette forme n'a été employée nulle part ailleurs : on a toujours dit et écrit Batavi et non Batavienses.

Enfin le savant Boecking lui-même a eu successivement deux opinions sur cette question ; mais ni l'une ni l'autre ne peut se soutenir. Tout d'abord il a cru que les Lataviens pourraient bien être les Latovices, peuple de Pannonie dont Pline et Ptolémée (4) ont fait mention. Il aurait même existé un peuple de ce nom en Gaule. Certains manuscrits de César donnent en effet au lieu de Latobriges, Latobices ou Latovices ; mais ce peuple n'est nommé qu'une fois dans les commentaires, et, au quatrième siècle, il avait depuis longtemps disparu. Boecking ne tarda pas à reconnaître qu'il faisait fausse route et il finit par s'arrêter à une autre explication.

Il y a, suivant lui, dans *Latavienses* une erreur de copiste : il faut lire *Catarienses* : un *c* a été pris pour un *l* et un *r* pour un *v* ; ces sortes de méprises sont fréquentes. Est-il besoin de le dire ? cette assertion du savant éditeur de la notice est évidemment inadmissible, puisque tous les textes sont d'accord et que tous donnent *Latavienses*. Force nous est donc de nous en tenir à cette forme qui ne peut être sérieusement contestée.

Les commentateurs, on le voit, n'ont pas été plus heureux en cette circonstance qu'ils ne l'avaient été pour Olino. Faut-il donc abandonner tout espoir d'arriver à une solu-

(1) Adr. de Valois, notice des Gaules, p. 599.

(2) D'Anville, notice de la Gaule, page 503.

(3) Alsat. reclus. I, p. 88.

(4) Pline, hist. nat. III. 25. Ptolémée, II, 13.

tion et serons-nous comme eux réduits à déclarer que ce nom est introuvable ? Heureusement la Géographie ancienne n'a pas dit son dernier mot. Les découvertes épigraphiques viennent chaque jour accroître le trésor des connaissances déjà acquises. Combien de localités, grandes ou petites, dont le nom que n'a cité aucun écrivain connu, nous est révélé tout à coup par quelque circonstance imprévue, par quelque découverte due au hasard ! C'est ce qui est arrivé, croyons-nous, pour les Lataviens. Une inscription en effet, nous donne la certitude qu'il a existé une localité dont les habitants ont dû incontestablement s'appeler Lataviens. La découverte est déjà ancienne et nous ne comprenons pas qu'elle ait échappé aux recherches de M. Bœcking.

L'inscription dont il s'agit a été découverte en 1747, à 18 milles de Plaisance, dans le lit d'un torrent ; elle contient une liste fort détaillée de cantons, bourgs, villages ou villes d'une partie assez considérable de l'Italie septentrionale (1). Dans cette liste nous remarquons le nom de *Latavio* qui, suivant toutes les apparences, appartiendrait soit à un *pagus* soit plutôt à un *vicus* de la Ligurie, situé, suivant Walckenær, sur la rive gauche de la Macra et portant aujourd'hui le nom de Lavia.

Nous n'avons pas à nous occuper davantage de cette inscription, une des plus longues que l'on possède. Il nous suffira de dire qu'elle est connue sous le nom de Table alimentaire de Trajan et qu'elle a été publiée en France par M. Ernest Desjardins en 1854 (2). Ce que nous savons grâce à elle, et ce qu'il nous importe surtout de constater, c'est qu'il a existé en Ligurie, sous l'empire, dans les premiers siècles de notre ère, un lieu, *urbs* ou *vicus*, peu importe,

(1) Les morceaux de cette inscription ont été réunis par Rocca et Roncovieri ; Muratori en a publié en 1749, une explication intitulée : *Esposizione dell'insigne Tavola di Tirènze*.

Walckenær : *Géographie ancienne des Gaules*. Tome II

(2) *De tabulis alimentarius*. Thèse. Paris 1854.

nommé Latavio. Ce mot est probablement celtique : les Ligures ont toujours été considérés comme une nation celtique (1). Latavio s'est transformé en Lavia par la chute du *t* médial, si bien que le radical *Latav* est devenu *Lav*. A ce radical *Lav* ajoutons une de ces désinences dont l'emploi si fréquent dans nos pays remonte à l'époque de la basse latinité, la désinence *ans*, et nous aurons la forme Lavans, régulièrement dérivée de Latavienses ou de Latavio. Cette chute du *t* est normale dans la formation française des noms de lieu : *Latona*, Losne ; *Aganticum*, Ganges ; *Valentinianum*, Veillan ; *Botkalia*, Boujailles. On peut constater cette syncope même dans les mots de la langue commune : *catena*, chaîne ; *abbatissa*, abbesse ; *ætaticum*, âge. Lavans remonte donc directement à Latavienses, et nous pouvons en toute assurance déclarer que ces deux expressions de la Notice des Dignités, *Olino* et *Latavienses*, dont tant de savants ont tenté vainement de pénétrer le mystère sont enfin retrouvées ; toutes les deux existent dans notre langue française moderne et dans notre géographie locale.

Mais, dira-t-on, est-il admissible que des troupes romaines du quatrième siècle aient tiré leur nom d'un obscur village de la Ligurie ? Nous répondrons que rien n'est plus vraisemblable. Tous les historiens nous représentent les Ligures comme une population essentiellement guerrière. La puissance romaine ne parvint à les dompter qu'après de longues années de luttes et au prix des plus grands efforts. C'est pour les surveiller que fut bâtie la forteresse de Luna. Même après leur soumission, ces montagnards farouches gardèrent leurs instincts belliqueux. Le témoignage de Strabon est précieux à recueillir. « Ce pays est populeux : il

(2) La langue des Ligures était celtique, Maury, comptes-rendus de l'académie des inscriptions 1870. Desjardins : Géographie des Gaules, tom. II. Duruy, hist. des Romains, tome I.

(3) De la formation française des noms de lieu. Quicherat. Brachet : dictionnaire étymologique au mot abbess.

fournit comparativement un plus grand nombre de soldats qu'aucune autre partie de l'Italie. » Le Sénat savait fort bien utiliser, pour le recrutement des légions, les ressources inépuisables qu'il offrait tant en cavalerie qu'en infanterie (1).

On a prétendu, d'après un texte d'Hérodien, que les Italiens étaient exemptés du service militaire. M. Fustel de Coulanges montre qu'ils ne l'étaient pas et cite ses auteurs qui sont Velleius, Tacite, Suétone et Dion. Cet écrivain rappelle encore le texte d'une inscription signalant un personnage envoyé pour faire une levée en Italie (2). C'est d'ailleurs un fait bien connu, rapporté par Ammien Marcellin, écrivain du quatrième siècle, que les Italiens se coupaient le pouce pour échapper à l'obligation du service. Les noms de plusieurs corps de troupes mentionnés dans la Notice, sans compter les quatre légions italiques, appartiennent à l'Italie. Les inscriptions montrent que les Italiens remplissaient un bon nombre de cohortes. Le service volontaire leur fut toujours permis et Tacite nous dit que c'était la ressource des pauvres et des gens sans aveu. Végèce dans la seconde moitié du IV^e siècle prétend que les Romains voulaient entrer dans les compagnies d'auxiliaires parce que l'armure y était moins pesante. Les Ligures étaient une population pauvre, mais énergique et turbulente ; le métier de soldat offrait un aliment à toutes leurs convoitises, une satisfaction à leurs instincts de guerre et de rapine : ce devait être leur métier de prédilection.

Séparés en autant de petits états qu'ils avaient de vallées, ces peuples n'avaient pas de villes : ils habitaient de petits villages dont les historiens ont dédaigné de faire connaître

(1) *Indeque magnæ militum atque equitum copiæ coguntur : ex quibus et senatus legiones instituit.* Strabon dans Sigonius.

(2) *Missus ad juventutem per rthiam legendam.* Histoire des institutions politiques de l'ancienne France : première partie, page 204.

les noms. Qu'un corps de soldats Liguriens, sortis de l'une de ces vallées, ait cru devoir, suivant l'usage adopté dans l'armée romaine au IV^e siècle, se distinguer par son nom d'origine, n'est-il pas naturel que, à défaut de localités plus considérables, il ait choisi le nom d'un village même perdu dans les montagnes et absolument ignoré au dehors? On sait combien sont nombreux les corps de troupes mentionnés dans la notice et quelle confusion produit l'infinie variété de leurs noms. La liste interminable et fastidieuse que nous offre ce document n'est pourtant pas complète. Elle grossit chaque jour. Parmi tous ces noms d'ailes de cohortes, de *vexillatio*, de nombres, que les fouilles archéologiques rendent à la lumière, combien sont tout aussi obscurs, tout aussi ignorés que celui des soldats Lataviens?

La question du reste n'a pas par elle-même une importance capitale. Ce qu'il nous importe le plus, c'est de savoir non pas d'où venaient les Lataviens, mais bien où ils étaient cantonnés. Les renseignements géographiques que fournit la Notice sont en effet de nature diverse et d'un intérêt bien inégal. Quel système les Romains avaient-ils adopté pour la défense territoriale de l'empire? Quelle était l'étendue de l'occupation militaire au moment de la grande invasion? C'est là qu'est l'intérêt. Ce sont là des questions dont l'historien doit se préoccuper. On ne les comprend bien qu'à la condition de connaître les lieux de garnison des différents corps de troupes.

Quant aux noms que portaient les troupes et qu'elles tiraient des lieux où elles avaient été recrutées à l'origine, on peut dire d'abord que ce n'était dans bien des cas qu'une étiquette trompeuse, attendu que, suivant les circonstances, les vides devaient nécessairement se combler avec des soldats de provenance mêlée. Admettons que ces noms représentent réellement l'origine et la nationalité, si, comme il arrive de temps en temps, ils appartiennent à des localités inconnues, la peine qu'on se donne pour débrouiller ces

énigmes géographiques, n'est certainement pas compensée par le profit qu'on en retire. S'agit-il au contraire de nations, de cités sur lesquelles le doute n'est pas possible? Tout le profit se borne à savoir que les Romains recrutaient leur infanterie ou leur cavalerie chez tel ou tel peuple. Tout au plus pouvons-nous en conclure que ces peuples se distinguaient par leurs aptitudes militaires ou bien encore qu'ils possédaient des races de chevaux estimées et d'habiles cavaliers.

Quoi que l'on fasse, il sera difficile de dissiper les obscurités qui enveloppent cette question de l'origine des Lataviens. Nous avons bien pu constater l'existence d'un lieu appelé Latavio et par conséquent d'une population à laquelle le nom de Lataviens a dû s'appliquer incontestablement. Nous avons pu supposer que de ce village des montagnes de Ligurie provenaient les soldats de Lavans et cela avec d'autant plus de vraisemblance que les Liguriens étaient de race guerrière, avaient des instincts belliqueux et que suivant le témoignage formel d'un géographe ancien, ils fournissaient plus de recrues aux légions romaines que les autres peuples de l'Italie. Mais nous ne savons pas après tout s'il n'existait pas d'autres Lataviens et à supposer que ceux de Ligurie fussent seuls à porter ce nom, il nous resterait à montrer comment des troupes levées dans une province d'Italie ont pu être envoyées en Séquanie et chargées de défendre une province de la Gaule voisine du Rhin.

Autant qu'on en peut juger par les renseignements un peu vagues que nous possédons sur la composition de l'armée romaine à l'époque qui nous occupe, nous pouvons dire que les soldats se groupaient suivant certaines affinités d'origine. L'unité géographique et ethnographique était la base du système adopté pour la formation des divers corps ailes, cohortes, nombres ; en un mot, autant que possible, les soldats de chacun de ces corps étaient compatriotes. Les levées de troupes n'étaient pas générales, elles se loca-

lisaient suivant les besoins, se faisant tantôt dans une province, tantôt dans une autre et l'on trouvait tout naturel de verser dans les troupes cantonnées dans une province, les conscrits ou les enrôlés volontaires tirés soit de cette province soit des provinces les plus voisines.

Voyons maintenant comment, d'après ce système, les choses devaient se passer en Italie. Entre autres provinces dont se composait l'Italie, se trouvait la Rhétie qui d'un côté, au nord, confinait au Danube et de l'autre, au midi, était contiguë à la Ligurie. Pour l'Italie, la Rhétie était donc la province frontière, celle qui était directement menacée par les Barbares. Les troupes chargées de la défendre devaient donc se tirer d'abord de la province même, puis de la partie de l'Italie qui en était voisine, et, si les troupes ainsi composées ne suffisaient pas, les contrées limitrophes étaient mises à contribution. C'était effectivement ce qui avait lieu. Suivant la Notice, la Rhétie était occupée par des Rhètes et des Italiens d'une part, de l'autre par des Séquanes et des Pannoniens. Les Italiens étaient les plus nombreux. Ils avaient donné leur nom à une légion, la troisième Italique. La formation de la troisième Italique remontait assez haut. Créée sous Marc Aurèle, portant le surnom de *Concordia*, placée d'abord de manière à garder les passages des Alpes Alyriennes, elle fut plus tard reportée en grande partie sur le Danube. Son principal noyau était aux environs de la colonie romaine d'Augusta Vindelicorum, aujourd'hui Augsbourg, à quelque distance en-deçà du Danube. Cette légion garda ses cantonnements dans ces parages au moins jusqu'à l'époque de la Notice. Durant cette longue suite d'années, elle dut compléter son effectif soit par les levées soit par les enrôlements volontaires qui se faisaient en Italie et par suite très-vraisemblablement chez les populations belliqueuses de la Ligurie.

Les soldats levés dans cette province étaient donc incorporés dans la troisième Italique et cantonnés en Rhé-

tie. Lorsque cette légion fut fractionnée, ce qui arriva sous Constantin, le groupe ethnographique des Liguriens Lataviens devint un corps distinct et indépendant analogue aux autres corps que nous voyons dans la Notice, placés sous le commandement de préfets et conservant le nom de cette même légion dont ils avaient été démembrés ; nous ne faisons bien entendu que poursuivre le développement de l'hypothèse que nous avons admise. Tout ceci, est-il besoin de le redire, n'a qu'une importance secondaire à nos yeux. Notre but est uniquement de montrer comment, suivant nous, ces Italiens ont pu être cantonnés dans notre Séquanie; si on nous oppose un système meilleur, nous sommes tout prêts à l'adopter.

Les échanges de troupes étaient fréquents entre provinces voisines. Langres posséda longtemps un détachement de la légion de Vindisch. Une aile de Séquanes, deux cohortes de Pannoniens étaient en Rhétie. Vitodurus et Vindonissa, villes de la grande Séquanais n'étaient qu'à une faible distance de Brigantia, ville de Rhétie où une inscription signale la présence de la troisième Italique. Dans ces conditions, on ne doit pas s'étonner de trouver aux environs de Besançon un détachement emprunté à la Rhétie.

Nous pourrions même assigner une date au déplacement des Lataviens et le faire remonter au commencement du quatrième siècle, c'est-à-dire aux réformes militaires de Constantin. Avant cette époque et depuis Alexandre Sévère, l'armée du Rhin, chargée de la défense de la Gaule, ne comprenait plus que quatre légions, tandis que la Rhétie et la Dacie en possédaient douze. Les mesures prises par Constantin eurent pour résultat de faire cesser, au profit de la Gaule, la disproportion qui existait entre les armées du Rhin et du Danube, et, lorsque la Notice fut rédigée, l'équilibre était depuis longtemps rétabli. On peut donc, en toute vraisemblance, affirmer qu'à l'époque dont nous parlons quelques-uns des corps occupant la Rhétie furent reversés dans les garnisons de la Gaule.

Peut-être nous permettra-t-on, puisque les textes font défaut et que nous ne pouvons apporter à l'appui de notre hypothèse de preuves plus sérieuses, de signaler certaines coïncidences assurément bizarres, dont on tirera du reste le parti qu'on voudra. Parmi les campements de la troisième Italique nous en trouvons un dont le nom est identique à celui de Lavans. Sur le Danube un peu au nord d'Augsbourg, se trouve l'importante position de Lavingen qui commandait autrefois un des principaux passages du fleuve. S'il faut en croire M. Quicherat, la désinence allemande *ingen* est l'équivalent de ces désinences de la basse latinité qui ont donné diverses finales en français et en particulier la finale *ans* si commune en Franche-Comté. *Ingen* a le sens de champ, demeure, habitation : *Göttingen*, suivant Webster, signifierait habitation des Goths. Cette désinence s'ajoute simplement aux radicaux primitifs, de sorte que, si le radical *Lav* de Lavingen est employé pour *Latav* comme cela arrive dans l'italien *Lavia* et dans le français *Lavans*, Lavingen signifiera aussi demeure des Lataviens. Une inscription de Lavingen, citée par M. Mommsen nous a conservé le nom d'un centurion de la troisième Italique (1).

Nous n'en avons pas fini avec les coïncidences. Latavio, en Ligurie, dans la vallée de la Macra, n'était pas éloigné de la ville romaine de Lune, bâtie sur le bord de la mer. Lavingen en Rhétie, sur le Danube, était voisin d'une station, appelée *ad Lunam*, située à l'embranchement de deux voies romaines (2). Enfin, en face de Lavans, sur la rive gauche du Doubs, s'étend la plaine, dite plaine de Lune, qui aurait été, suivant une tradition locale, le théâtre d'une bataille à laquelle ont pris part les Romains. Ces coïncidences sont-elles fortuites? C'est possible. Mais convenons que le hasard a parfois des rencontres bien étonnantes.

(1) Corpus Inscript. latin, Mommsen 1873.

(2) Voir la carte de la Germanie ancienne dans Lapie. Voir aussi Cluvier, *Germania antiqua*.

N'est-ce pas une chose piquante, qu'arrivant au terme d'une discussion où nous avons rencontré en chemin et réfuté bon nombre d'assertions téméraires, nous en venions nous aussi, à hasarder certaines hypothèses d'une justification assurément difficile ? Nous pouvons répondre qu'il nous est impossible de faire autrement. Nous avons dû, coûte que coûte, poursuivre la solution des problèmes en face desquels nous nous trouvions. Nous donnons, après tout, nos conjectures pour ce qu'elles valent, sans y attacher une importance trop grande. Il est clair que, quelque opinion que l'on se fasse de la provenance des Lataviens, nous n'en avons pas moins prouvé ce que nous voulions prouver, c'est-à-dire que Lavans est bien l'Olino de la Notice des Dignités et que le camp de Lavans était occupé par des soldats qui, pour une raison ou pour une autre, s'appelaient Lataviens. Qu'on nous objecte la fragilité et le peu de fondement de nos conjectures : la solidité de notre démonstration n'en sera pas compromise.

Ces hypothèses du reste ont un avantage. Elles expliquent certains faits qui, sans elles, resteraient obscurs ; elles ne choquent aucune vraisemblance ; elles s'accordent avec tous les faits connus sans que cette convenance se démente sur un seul point. Qu'on se rappelle, par exemple, les conclusions de M. Castan au sujet des sépultures découvertes à Audelange. « Si nous considérons, dit ce savant, la belle conformation des têtes de nos squelettes, leur orientation à peu près uniforme du côté de l'est, la variété de forme et de matière des vases qui les accompagnent, le nombre relativement considérable de ces vases auprès de quelques individus, leur situation constante au côté droit de la tête, l'habileté qui se remarque dans la confection de plusieurs d'entre eux, la présence de débris de repas des morts, l'absence enfin de vestiges quelconques, de vêtements, d'armes, d'objets de parure, si, dis-je, nous pesons mûrement toutes ces observations, il en ressortira pour nous l'évidence que

nos sépultures sont exclusivement romaines » (1). Si nous comprenons bien le sens et la portée de ces paroles, ces sépultures paraîtraient convenir mieux encore à des Italiens qu'à des Gaulois. Ce que l'auteur nous dit en particulier de la conformation remarquable de la tête ne peut guère, semble-t-il, s'entendre autrement. Remarquons encore cette pratique minutieuse des rites funéraires romains constatée ici chez des soldats, c'est-à-dire chez des gens de la plus basse condition. N'annonce-t-elle pas incontestablement une population que la civilisation romaine a non pas simplement touchée à sa surface, mais qu'elle a pour ainsi dire pénétrée de haut en bas jusque dans ses profondeurs et qu'elle a tout entière imprégnée de son esprit ?

Revenons maintenant à la zone militaire qui dépendait du camp de Lavans. Elle comprend, comme nous savons, un certain nombre de villages dont les noms finissent en *ange*. Nous devons croire que cette terminaison n'a rien de germanique, puisque d'une part, le mémoire de M. Castan nous prouve que les soldats de Lavans étaient Romains et non Germains, et que, d'autre part, le savant commentateur du code Théodosien, Godefroi, nous fait voir que l'appellation de *milites*, c'est celle que la Notice donne aux Lataviens, ne s'appliquait pas aux étrangers qui étaient à la solde de l'empire. La terminaison française *ange* n'est autre en ce cas que la désinence *anicus*, *anica*, qui appartient à la bonne latinité. Quelques-uns de ces noms de village ont une physionomie vraiment latine. L'un d'eux évoque même le grand souvenir de Rome : Romange provient directement de Romanica : comme dans les autres mots à dérivation analogue, le *c* s'est adouci en *g* (2). Ce nom de Rome se retrouve encore tout près de là, un peu en dehors de la

(1) Notice sur Crusinie.

(2) Voir les exemples donnés par M. Quicherat dans l'ouvrage déjà cité.

zone dont nous parlons, au village de Romain. N'est-il pas vrai que de ce côté encore les faits observés paraissent favorables à nos conjectures et qu'on en peut tirer au moins quelque présomption à l'appui de notre hypothèse de la provenance italienne des soldats Lataviens campés à Lavans ?

Après avoir exposé quelle était, suivant nous, l'origine probable des Lataviens, il nous reste à examiner une question peut-être aussi obscure à laquelle du moins le lacanisme de la Notice ne permet pas de faire une réponse définitive. Ce document ne nous dit pas en effet quelle place les Lataviens occupaient dans l'armée romaine. Il ne les mentionne qu'une fois, dans la phrase que nous avons rapportée au commencement de ce travail. Les Lataviens ne figurent ni dans la liste des troupes palatines, ni dans celle des soldats de la suite, *Comitatenses*, destinés à faire campagne avec le prince, ni même dans celle des *pseudo-comitatenses*, soldats d'un rang inférieur, dont la destination n'a pas encore été jusqu'ici déterminée avec précision (1). Ces deux premières catégories de troupes et très probablement aussi la troisième formaient ce qu'on pourrait appeler l'armée régulière, celle dont les cadres étaient fixés et dont la constitution était réglée sur des bases arrêtées et définitives.

A côté de cette armée existait ce que, par opposition, nous appellerions volontiers les soldats irréguliers ou *deputati* divisés en corps nommés *numeri* dont l'effectif était variable et dont le nombre ne cessa d'augmenter jusqu'au cinquième siècle (2).

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenaient sans au-

(1) D'après la Notice, les Pseudo-comitatenses étaient divisés en trente-neuf corps. Il faut remarquer qu'elle les place comme les Palatini et les comitatenses sous l'autorité des *Magistri militum*.

(2) Voir dans la Grande Encyclopédie un excellent travail de M. Camille Jullian sur l'armée romaine.

cun doute les Lataviens puisqu'ils ne sont pas nommés dans les listes détaillées que donne la Notice des *Palatini*, des *comitatenses* et des *pseudo-comitatenses*.

En ce cas, ce serait une nouvelle raison, une nouvelle preuve à l'appui de notre opinion sur l'origine de ces soldats. La troisième Italique paraît en effet avoir surtout contribué à la formation de corps de *deputati* : tout au moins les trois corps qui portent cette qualification dans la Notice de l'empire d'Occident proviennent de cette légion (1).

Ces soldats étaient appelés *deputati* parce qu'ils étaient affectés à un service accessoire spécial. Tantôt, par exemple, ils étaient chargés comme deux détachements de la troisième Italique cités par la Notice, du transport des provisions de bouche ; tantôt, et c'était le cas le plus fréquent, ils devaient surveiller et défendre une province voisine de la frontière, et alors, suivant leur destination propre et leurs lieux de résidence, ils prenaient les noms de *limitanei*, de *ripenses*, de *castriani*. Les soldats de cette catégorie, occupaient, dans la hiérarchie militaire, le même rang que les barbares cantonnés dans les provinces de l'intérieur sous les noms de *læti* ou de *gentiles*.

Leur situation était la même et c'est peut-être pour cela que les Lataviens, soldats *castriani*, ne figurent pas plus que les Lètes ou les Gentils dans la liste des troupes expressément et officiellement assignées à l'un ou à l'autre des maîtres de la Milice.

M. Castan a été frappé du dénûment dans lequel vivaient et mouraient les soldats de Lavans. Rien de plus navrant que l'aspect de ces cadavres, couchés nus sur la terre nue, sans cercueil, sans même une pierre ou une tuile sur la-

(1) *Præfectus Legionis tertie Italice Partis superioris deputatæ Ripæ primæ, submuntorio.*

Præfectus Leg. III. Ital. transvectioni specierum deputatæ Fœtibus.

Præfectus Leg. III. Ital. Transvect. specierum deputatæ Teriolis.

quelle leur tête pût reposer : à peine un vase par cadavre, quelquefois deux, rarement trois, lorsque l'usage ou la mode en exigeait cinq ou six.

Cette extrême misère n'a rien qui doive étonner. La condition du soldat romain était alors bien déchue de ce qu'elle avait été sous la république et même sous le haut empire. Depuis que Constantin avait établi entre les troupes une gradation qui ne répondait pas à leur nationalité, toutes les faveurs étaient pour les soldats étrangers dont aimaient à s'entourer les princes et qui étaient au premier rang de la milice. Le barbare, devenu palatin, et, à ce titre, employé à faire la police pacifique des grandes cités, était plus payé, mieux nourri, plus honoré, que le soldat romain relégué avec sa famille dans les contrées souvent désolées et ruinées qui formaient la lisière de l'empire, risquant sa vie dans des luttes continuelles, laissé quelquefois sans pain, sans argent, sans ressources, livré à tous les hasards, à toutes les épreuves d'une existence incessamment troublée. Il en résultait un scandale qui révoltait les âmes honnêtes et répandait dans l'armée les sentiments les plus mauvais, le découragement, la haine, le désespoir, en un mot toutes les causes de démoralisation et de dissolution.

Le temps n'était plus du reste où le citoyen libre était en même temps le soldat. Les classes moyennes elles-mêmes fuyaient le service militaire. Seule, la lie de la population (1), qui avait été autrefois écartée de l'armée, demandait à y entrer. Quant aux levées, on ne reculait devant aucun moyen pour s'y soustraire. Les propriétaires, suivant l'expression de Végèce, donnaient comme soldats ceux qu'ils ne se souciaient pas de garder comme esclaves (2), et cet auteur attribue les désastres de son temps à la négligence, à la lâcheté, ou, si l'on veut, à la complicité des commissaires

(1) Fustel de Coulanges, ouvrage déjà cité.

(2) Végèce I.. 7.

chargés de combler les vides de l'armée. Végèce n'est pas seul à tenir ce langage. Tous les écrivains de cette époque, historiens ou orateurs, sont d'accord pour attester dans quel mépris était tombée la milice nationale. De pareils soldats n'avaient plus de romain que le nom.

Voilà donc ce qu'étaient les soldats de Lavans ! Sortis des degrés les plus bas de la population rurale, paysans sans ressources en quête de moyens d'existence et s'enrôlant pour échapper à la faim, ou bien encore esclaves fournis à titre d'impôt par le propriétaire du sol au commissaire recruteur et affranchis pour la forme au moment même de l'enrôlement, en fin de compte, soldats d'un rang inférieur, mal nourris, peu payés, peu estimés et probablement s'estimant peu eux-mêmes ; leur existence s'écoulait tristement dans des conditions particulières d'abaissement profond et de misère avilissante. Aussi n'ont-ils laissé, en dehors d'objets sans valeur, dont nous avons suffisamment parlé, aucune autre trace de leur séjour, ni cippes, ni sarcophages, ni statuettes, ni vases de prix, ni inscriptions, ni médailles, ni monuments quelconques qui les relèvent à nos yeux, rien qui atteste qu'ils aient eu quelque notion, si vague fût-elle, de la vie élégante ou artistique de leur temps.

M. Castan pense que c'est en 355 qu'eut lieu la ruine et par suite l'abandon définitif du camp de Lavans qu'il appelle Crusinie. « Dans cette fatale année où l'Est de la Gaule ne présentait plus qu'un vaste champ de désolation, quarante-cinq villes, parmi lesquelles Besançon, étaient ruinées de fond en comble et une multitude innombrable de bourgs et de forteresses avaient subi le même sort. Crusinie ne dut vraisemblablement pas survivre à cette horrible dévastation ». Nous croyons au contraire que les Lataviens se sont maintenus à Lavans jusqu'à la grande invasion de 406. Sans doute ils ont pu parfois, au gré des événements, être contraints de reculer devant des envahisseurs supé-

rieurs en nombre ou être appelés à grossir les rangs des armées envoyées sur le Rhin, mais, quand le calme était rétabli, ils reprenaient leurs positions premières. Les Romains, en somme, avaient facilement raison de leurs ennemis. Ces fameux envahisseurs de l'an 355, Julien les refoula, les vainquit, les poursuivit dans leur pays, ne les laissa en paix qu'à la condition qu'ils fourniraient comme tribut assez de bois et de matériaux pour rebâtir les villes romaines qu'ils avaient renversées (1). Les bandes avaient passé comme un torrent, sans laisser d'autres traces que des ruines qui furent aussitôt réparées. Les essais d'invasion furent renouvelés sous Valentinien : trois victoires des armées impériales les arrêtaient. Seule, l'invasion de 406 réussit à peu près, parce que l'empire avait rappelé les armées qui gardaient le Rhin. « Il n'y avait pas d'armée en Gaule : les Germains y furent les maîtres ». Si donc il nous fallait établir les deux dates extrêmes de l'existence du camp de Lavans, nous fondant sur l'archéologie et l'histoire, nous dirions, avec M. Castan, que l'origine en remonte aux premières années du quatrième siècle. Quant à l'abandon définitif de cette forteresse, nous en reporterions la date à l'année 406, où les troupes romaines furent rappelées de Gaule en Italie et où notre pays fut laissé sans défense, exposé aux ravages des envahisseurs.

Nous pouvons arrêter ici notre travail. La démonstration que nous avons entreprise est achevée. L'identification de Lavans et d'Olino est la conséquence qui en ressort rigoureusement. Nous croyons qu'il est peu de problèmes historiques ou géographiques dont la solution se dégage avec une clarté aussi saisissante. Quand un texte du quatrième siècle, authentique, indiscutable, affirme que des soldats appelés Lataviens étaient campés à cette époque en un lieu de la Séquanie nommé Olino ; quand, dans cette même

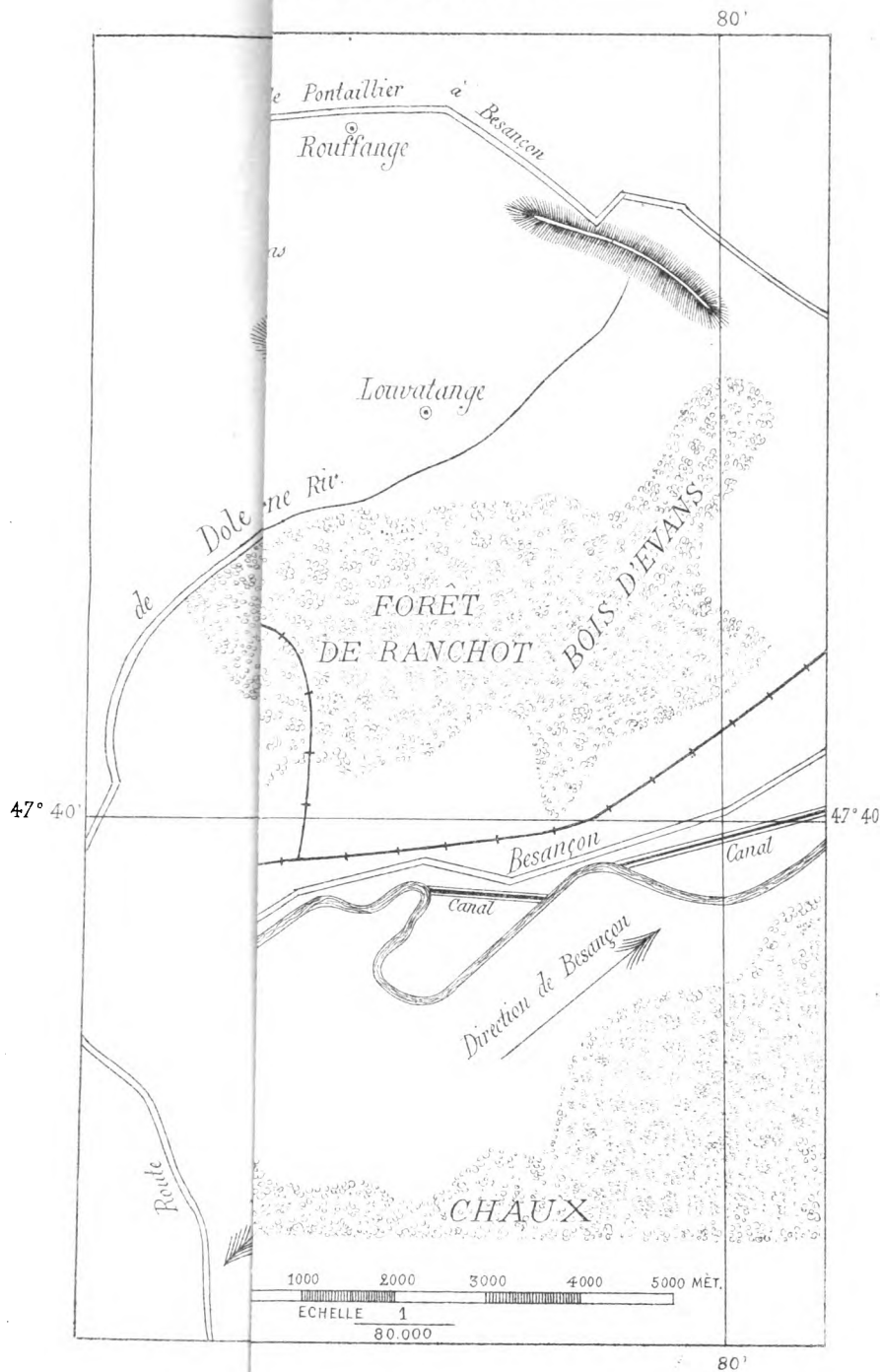
(1) Fustel de Coulanges, ouvrage déjà cité.



q
l
r
r
u
s
a
d

q
l
r
r
u
s
a
d

ÉTAT MAJOR



province de Séquanie, un ruisseau, une forêt portent encore de nos jours ce nom d'Orne, c'est-à-dire d'Olino, dans un canton où le souvenir d'une ville de ce nom est encore vivant ; quand, toujours dans la même contrée, un village qui a remplacé et peut-être continué la ville disparue garde encore le nom des soldats qui se sont appelés Lataviens ; quand enfin, sur le bord de ce ruisseau, sur la lisière de cette forêt, à côté de ce village, dans ces mêmes lieux, où l'on peut entendre prononcer du matin au soir ces antiques noms d'Olino et de Latavienses sous leur forme moderne, un camp se dresse encore avec ses retranchements presque intacts et nous donne, en nombre considérable, des débris qui portent avec eux leur date, la date du quatrième siècle, dira-t-on quel étrange hasard a pu accumuler cet ensemble de faits si singulièrement concordants et composer ce tissu de déductions si étroitement serré ?

Certes nous pouvons regretter que le sol de notre Séquanie ne possède rien qui puisse se comparer aux brillantes découvertes épigraphiques faites à Troesmis et dans les campements des légions d'Afrique, mine inépuisable de renseignements précieux pour l'histoire des institutions romaines. Ce sont là des richesses qu'il nous est permis d'envier. Convenons toutefois que, dans les conditions modestes où le sort nous a placé et eu égard au but restreint que nous poursuivons, les indications que nous avons recueillies, nous offrent bien quelque dédommagement et, à certains égards, une compensation dont nous devons nous contenter.

Ernest GIRARD.



SAINT-CLAUDE

ET

SES ENVIRONS

SAINT-CLAUDE

ET

SES ENVIRONS



Salut ! Vieille cité que saint Romain fonda.
Quel que soit ton vrai nom, ou Saint-Claude ou Condat,
Ou même Saint-Oyand-de-Joux, car dans l'histoire
Ces trois noms tour à tour ont leurs titres de gloire,
En découvrant de loin leur imposant aspect,
Je n'ai pu de tes monts m'approcher sans respect.
Tu n'es plus, il est vrai, la vaste solitude,
Séjour prédestiné de prière et d'étude,
Que choisit autrefois ton pieux fondateur,
Fuyant dans ces déserts un monde tentateur.
Alors, on ne voyait, en ces tristes parages,
Qu'animaux dangereux et que bêtes sauvages.
Alors on n'entendait que la voix des torrents,
Ou le bruit solennel du tonnerre et des vents,
Ou le lugubre son des cloches inquiètes,
Se mêlant dans la nuit au fracas des tempêtes.
Te voilà, maintenant, comme un gentil lézard,
Discrètement sorti des flancs du mont Bayard,
Etalant au soleil, avec coquetterie,
Les produits renommés de ta belle industrie.
Tu n'as plus les remparts qu'un roi t'avait donnés,

Et de ton vieux moutier les murs sont ruinés ;
Mais, pour aller à toi, voici deux ponts sublimes,
Audacieusement jetés sur deux abîmes.
Des plus lointains pays, bientôt le voyageur,
Transporté jusqu'ici sur un char de vapeur,
Verra d'un œil charmé ton site romantique,
Tes gorges, tes rochers, ta vieille basilique,
Qui, pauvre et dépouillée, encor longtemps tiendra
Debout sur ses piliers en pierres du Jura.
L'étranger voudra suivre à pied tes avenues,
Parcourir tes faubourgs, tes places et tes rues,
Tes carrefours nouveaux, tes quartiers les plus vieux,
Qui peut-être seront beaux encore à ses yeux :
Le *Pré*, rue où souvent la foule se promène,
Où l'on voit des yeux noirs et des cheveux d'ébène,
Des types de l'Espagne autrefois apportés,
Et sous des noms encore à l'Espagne empruntés ;
Le *Truchet*, où l'été le frais se perpétue,
Où de Voltaire on vient saluer la statue ;
La *Poyat*, qui gravit son rapide coteau ;
La *Place Louis-Onze* et celle du *Château* ;
La terrasse élevée, ainsi qu'un promontoire,
Où la tradition a conservé l'histoire
De ce trait merveilleux d'héroïque pudeur :
Un jour, pour échapper aux mains d'un séducteur,
Du rocher une enfant ayant atteint la cime,
Sans crainte de la mort, se lança dans l'abîme.
Ce lieu, qui vit alors la honte du démon,
Du *Saut-de-la-Pucelle* a retenu le nom.
C'est là que fut jadis ce fameux monastère,
Dont la célébrité remplit toute la terre.
Heureux celui qui sait, pour charmer ses loisirs,
Par l'étude évoquer d'antiques souvenirs.
Toute pierre ici peut rappeler une histoire.
Il faudrait de Pernier lire au moins le grimoire.

Mais le passant a-t-il le temps d'étudier ?
Tâchons, en l'instruisant, de ne point l'ennuyer.
Montrons-lui l'Evêché, l'Hôpital et la Cure,
Le Palais de Justice et la Sous-Préfecture,
Avec la cathédrale et ses vieux ornements,
Il connaîtra Saint-Claude et tous ses monuments,
A moins qu'il ne demande à voir le cimetière,
Le nouvel abattoir près de la *Poudrière*,
La Mairie, hôtel noir où de braves agents
Contre les malfaiteurs gardent les bonnes gens.
Vieux cloître, le Collège est presque une cachette ;
Mais au pied de ses murs s'écoule la *Rochette*,
Fontaine dont on aime à goûter la fraîcheur,
Et dont l'oreille entend le bruit avec bonheur.
Non loin, de ce côté, nous pourrons bien encore
Lui montrer le Bugnon, où, venant d'Izernore,
Saint Romain seul, à pied, fatigué s'arrêta
Sous le sapin géant dont l'ombre l'abrita.
C'est ici que, dit-il en son âme contente,
Loin de tous les humains je veux planter ma tente.
Et cette tente un jour devait, en vérité,
Devenir le berceau d'une belle cité.
Mais ne nous perdons point dans la nuit des vieux âges.
D'autres diront la vie et des saints et des sages,
Et pour toucher les cœurs, leurs éloquents voix
Sauront bien rajeunir ces récits d'autrefois.
Ici, le sol ingrat refuse à la culture
L'ordinaire tribut payé par la nature ;
Mais rien n'arrête l'homme actif, laborieux,
Et la nécessité le rend ingénieux.
En façonnant le bois et la corne et l'ivoire,
Nos Rosset ont acquis une immortelle gloire.
Ces maîtres ont laissé de dignes successeurs,
Dont les œuvres aussi charment les connaisseurs.
Cet honnête ouvrier, qui prolonge ses veilles,

De sa roue en chantant sait tirer des merveilles ;
Et l'on peut admirer son travail journalier,
Dans la grande fabrique ou dans l'humble atelier.
Celui-ci, que l'amour de la richesse embrase,
Sait tailler le saphir, l'onix et la topaze,
Fabriquer le rubis, et même artistement
Monter pour le trafic opale et diamant.
Chaque jour l'industrie, en ressources fécondes,
Par ses créations doit étonner le monde.
Saint-Claude est appelé peut-être à devenir, —
Et souvent un poète a prédit l'avenir, —
Un centre florissant d'une importance égale
A celui d'une noble et riche capitale.
Travaillez, inventez ; que la perfection
Soit le but de tout art, de toute ambition.

Donnez-moi, maintenant, mon bâton de touriste ;
Car je veux avec vous parcourir en artiste
De tous les environs les endroits signalés,
Où tant de curieux avant nous sont allés.
Mais par où commencer nos belles promenades ?
Allons voir le *Flumen* et ses fraîches cascades.
Voilà la *Roche-Blanche*, en face, *Mont-Brillant*.
Pour gravir ces hauteurs il faut être vaillant.
Explorons aujourd'hui le fond de la vallée.
De *La Cueille du Haut* on peut suivre l'allée,
Pour mieux voir *Rochefort* et *Villars-Saint-Sauveur*,
Et le val du *Tacon* dans toute sa longueur.
Franchissons de *Serger* l'esplanade fertile,
Et pour gagner l'*Essart* passons à *La Renfle*.
Là, c'est le *Martinet*, joli petit hameau,
Dont le groupe coquet se mire au bord de l'eau.
A quelques pas d'ici, dans la verte prairie,
Je vois que le *Flumen* au *Tacon* se marie,

Et que leurs flots unis, avec d'autres encor,
S'en vont au défilé du pont de Rochefort.
Laissons derrière nous la cascade isolée,
Affectant d'un cheval la queue échevelée.
Des hauteurs du Tressus la voyez-vous bondir,
Se soulever au vent, au soleil resplendir ?
Belle de loin, elle est plus curieuse encore,
Quand au pied de la chute et du rocher sonore,
D'un regard ébloui le hardi visiteur
Peut de la cataracte admirer la hauteur.
Un autre jour, suivant le caprice de l'onde,
Là, nous irons trouver de jolis bouts-du-monde,
De petits coins perdus à l'ombre des vergers,
Où Théocrite aurait pu mettre ses bergers.
Prenons de Septmoncel la tortueuse route.
Traversons le rocher sous cette sombre voûte.
La nature est sévère et, dans ces âpres lieux,
Donne le froid au cœur et le vertige aux yeux.
Par ce sentier longeant le flanc de la colline,
Descendons jusqu'au fond de la grande ravine,
Que les eaux du Flumen, tombant en jets divers,
Emplissent de fraîcheur et d'éternels concerts.
Mais ne séjournons point au pied de ces cascades ;
Ne nous oublions pas à chanter les naïades ;
Car il nous reste encor bien des choses à voir,
Et le soleil descend vers l'horizon du soir.
Jusqu'à nous le *Chabeau*, projetant sa grande ombre,
Déjà rend le vallon plus humide et plus sombre.

Demain, et tous les jours où le temps sera beau,
Nous irons contempler quelque site nouveau :
Lizon, le Plan d'Acier, la Roche du Miracle,
D'où le regard jouit d'un magique spectacle ;
Coyrières, Coyserette, où le grand justicier

De Saint-Claude, Boguet, trouva plus d'un sorcier ;
Les *Etapas*, jadis place rectangulaire,
Où l'on voyait debout l'arbre patibulaire ;
Le *Maret-Maréchet*, ce verdoyant plateau
Que cache dans ses flancs l'aride mont Chabeau.
Le pont dit d'*Avignon* ou bien celui du *Diable*,
Les Combes et l'*Abîme*, où le bruit formidable
Des grandes eaux fait peur et donne le frisson
A qui veut s'approcher trop près de leur prison.
Là-haut, ce vieux castel appelé *Condamine*,
Avec son pigeonier fait encor bonne mine,
Ainsi que la villa qu'on découvre non loin,
A l'abri du rocher, dans ce beau petit coin.
Plus haut, ce sont les murs, les bosquets, le parterre
De l'agréable lieu que l'on nomme *la Serre*.
C'est le plus bel endroit de tous les environs.
Si vous le permettez nous y déjeunerons.
Nous y serons traités fort bien, je vous assure,
Et nous pourrons au frais manger sous la verdure.
A courir notre ardeur déjà se ralentit ;
Et nous avons, je crois, assez bon appétit.
Une salle à manger, dites-moi, pourrait-elle,
Même dans un palais, être à nos yeux plus belle ?
Tout là-haut, du *Frénois* c'est la grande forêt,
Qui lasse du chasseur l'intrépide jarret.
Ici, c'est *Tresbayard*, la pittoresque usine,
Où dans un haut fourneau la pierre se calcine ;
Ce gracieux chalet, c'est *la Grange-Catin*,
D'où la laitière à pied descend chaque matin.
Voilà *la Safranière*, au bas du *Pain-de-Sucre*,
Mais avec le safran on ne fait plus grand lucre.
Voyez-vous ce bassin par des rochers formé ?
Vaocluse est tout au fond de ce vallon fermé.
Plus haut, c'est *Cinquétral* ; *Longchaumois*, la patrie
De Lacuzon : de loin j'ai vu sa métairie.

Du côté d'Avignon, c'est le château Goudard
Et les Avignonets, *le Souci*, *Beauregard*.
Voilà l'emplacement de la gare future.
Il nous tarde de voir la rapide voiture,
Arriver en jetant son aigre sifflement,
Qui réveille en sursaut plus d'un écho dormant.

Pour grimper à *Chaumont*, il faut presque une échelle.
N'importe, je veux voir sa rustique chapelle
Au sommet du rocher, où, depuis trois cents ans,
Elle brave si bien l'effort des ouragans.
Allons à petits pas, et, d'étage en étage,
Saluons *Chafardon*, *la Côte*, *l'Ermitage*,
Miquy, *le Bayardet*, et même encor plus haut,
A la *Grotte Sainte-Anne* allons donner l'assaut.
C'est ici que vécut *Jean de Gand*, cet ermite
Dont l'histoire connaît le nom et le mérite.
Bien qu'étranger au monde et sourd à tous ses bruits,
Dans l'extase il passât et les jours et les nuits,
Il savait que, depuis *cent ans* bientôt, la guerre
De ses maux affligeait la France et l'Angleterre.
Une voix qui du ciel parlait apparemment
Vint lui donner un jour ce grand commandement :

« Jean, ne résiste point à celui qui te parle ;
« Descends de ton rocher ; va trouver le roi Charle
« Et puis le roi Henri, qui commande aux Anglais.
« Fais entendre à tous deux des paroles de paix ;
« Car ils ont fait couler trop de sang et de larmes,
« Et je veux qu'à ta voix ils déposent les armes. »

Le roi Charle reçoit l'ermite avec bonté.
« Dieu, dit Jean, bénira ta bonne volonté. »
L'Anglais présomptueux avec mépris repousse
Le saint homme à la voix persuasive et douce.

Il le fait maltraiter indignement. Alors,
Parlant au nom du Dieu des vivants et des morts,
Et déplorant d'Henri l'aveuglement funeste,
Jean prédit à l'Anglais la vengeance céleste.
Et bientôt, remplissant une autre mission,
Jeanne d'Arc accomplit cette prédiction.
Jean de Gand ne put pas revoir son ermitage ;
Car, sa tâche étant faite, il mourut en voyage.
La grotte de Sainte Anne eut d'autres habitants ;
Mais elle n'en a plus déjà depuis longtemps.
On y retrouve encore une source d'eau vive,
Dont jadis on vantait la vertu curative.
Dans leur simplicité, j'admire nos aïeux :
Cette eau les guérissait, quand ils souffraient des yeux.

C'est assez, dites-vous, redescendons en ville.
Sous les arbres du Pré l'air est doux et tranquille ;
Et c'est l'heure du jour où les belles mamans
Y vont donnant la main à leurs bébés charmants.
Voici de l'*Union* la fanfare civique ;
Approchons pour entendre une exquise musique.
Saint-Claude est le pays de tous les alentours,
Où la gaieté publique a le plus libre cours.
Une Société de gymnastes s'apprête
A nous donner là-bas une brillante fête ;
Et d'autres jeunes gens unissent leurs efforts
Pour créer sur la scène et rôles et décors.
Aidons-les ; en offrant du plaisir à l'aisance,
Ils soulagent un peu du pauvre la souffrance !

A son rocher natal attaché fortement,
Le vrai San-Claudien est par tempérament
Doux, sociable, humain et bon par excellence.

Il s'amuse sans bruit ; il travaille en silence ;
Et s'il doit à vingt ans délaisser son état,
Sa mère, sa promise et devenir soldat,
Sitôt qu'il a payé sa dette à la patrie,
Fidèle à son serment, il rentre et se marie.
J'ai vu, dit-il, Belfort, Paris et Besançon ;
A Toulouse, à Bordeaux j'ai tenu garnison ;
J'ai vu le Havre, Honfleur, Lorient et Marseille ;
Lyon, après Paris, me semble une merveille.
La Méditerranée est grande et l'Océan
Aux orgueilleux humains rappelle leur néant.
En Touraine, j'ai vu de fertiles campagnes ;
Mais rien pour moi ne vaut mon nid dans nos montagnes.

Jouis de ton bonheur, heureux San-Claudien :
L'amour de la cité fait le bon citoyen !

CH. THURIET.



LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION (DU JURA POUR 1885.

Membres du Bureau.

M. le PRÉFET du département, *Président d'honneur.*

Président honoraire : M. F. ROUSSEAUX, avocat.

Président : N.

Vice-Président : M. LÉON BOULEROT.

Secrétaire-archiviste et Trésorier : M. GUILLERMET, bibliothécaire de la ville de Lons-le-Saunier.

Membres résidant au chef-lieu.

MM.

BEAUSÉJOUR (DE), ancien juge.

BAILLE, Frédéric, avocat à Lons-le-Saunier.

BERTRAND, professeur au Lycée.

BILLET, docteur en médecine.

BILLOT, Achille, artiste peintre.

BONNOTTE, Amédée, banquier.

BONNOTTE, Edmond, banquier.

BOULEROT, Léon, propriétaire.

BREUCQ, propriétaire.

BRUCHON, Alexis, ancien avoué.

CARMANTRANT Auguste, capitaine du génie en retraite.

CHAPUIS, ancien pharmacien.

CHAPUIS, docteur en médecine.

CHEVASSUS, Edmond, avoué à Lons-le-Saunier.

MM.

CLÉMENT, Léon.

CLER, Léon, ✱, inspecteur des contributions directes.

CUINET, Casimir, avoué à Lons-le-Saunier.

DECLUME, Lucien, imprimeur.

DOSMANN, propriétaire.

GAUTHIER, Charles, ancien imprimeur.

GIRARDOT, professeur au Lycée de Lons-le-Saunier.

GRUET, professeur au Lycée de Lons-le-Saunier en retraite.

GRUET, ancien administrateur de chemins de fer.

GUICHARD, Charles, homme de lettres.

HUMBERT, Marc, avocat.

JEANNET, premier clerc de notaire.

JOBIN, licencié en droit, greffier du tribunal civil.

LABORDÈRE, conseiller général du Jura.

LELIÈVRE, avocat.

LIBOIS, archiviste du Jura.

MARMET, Conducteur principal des Ponts et Chaussées en retraite.

MELCOT, chef de division à la Préfecture.

MIAS, professeur au Lycée de Lons-le-Saunier.

PAILLOT, architecte.

PÉGUILLET, directeur de l'école des garçons à Lons-le-S.

PELLETIER, architecte.

PERNOT, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées.

PROST, Camille, ✱, banquier.

ROBELIN, sculpteur.

ROBERT, Zéphirin, conservateur du Musée de la ville de Lons-le-Saunier.

SASSARD, Marin, sculpteur.

THUREL, sénateur.

TOUBIN, ancien professeur.

ZUCARELLI, substitut.

Membres résidant dans le département.

MM.

Albini COTTEZ.

BAILLI, avoué à St-Claude.

BAUDY, instituteur à Frébuans.

BERLIER, naturaliste.

BERTHELET, Charles, d'Arlay.

BOUVET, curé de Marigna.

BRANGES (DE), aumônier, à Dole.

BROISSIA (DE), à Blandans.

BRUNE, curé à St-Aubin.

CORAS, docteur en médecine.

EPAILLY, instituteur à Miéry.

FOURNIER, notaire à Comliège.

GIRAUD, instituteur à St-Claude.

GUICHARD, curé à Pupillin.

GUILLAUME, architecte à St-Claude.

HOSTETTER, compositeur de musique.

JACQUET, instituteur à Château-des-Prés.

LE MIRE, Paul-Noël, avocat, à Pont-de-Poitte.

MAGNIN, Paul, ancien capitaine.

MALLET, avoué à St-Claude.

MICHAUD, ancien instituteur.

MONNERET, géologue.

MOULIGNON (DE), propriétaire à Salins.

OUTHIER, Jules, à Miéry.

PARIS, docteur en médecine.

RAMBOZ, instituteur à Vernantais.

REGNAULT DE MAULMAIN, peintre, à Nevy-sur-Seille.

REYDELET, avocat à St-Claude.

ROBERT, ancien magistrat.

RODET, avoué à St-Claude.

THURIET, président du tribunal de St-Claude.

TRIPARD.

VANDELLE, propriétaire à l'Etoile.

Membres correspondants.

MM.

ARÈNE, rédacteur en chef de l'*Abeille du Bugey*, à Nantua.

ARNOUX, juge à Lure.

BAUDOT, Ernest, officier d'artillerie.

Le prince DE BEAUFFREMONT-COURTENAY, duc d'ATRISCO.

BERTRAND, conseiller à Lyon.

BERTRAND, professeur à l'école des mines à Paris.

BESANÇON, instituteur et compositeur de musique, à Bois-de-Colombes (Seine).

BOURGEOAT, professeur à l'Université catholique de Lille.

BRUN, professeur à Siedce (Pologne russe).

CHAMBERET (de), Ernest, professeur, à Lyon.

CHEREAU, docteur en médecine, à Paris.

CHOFFAT, géologue à Zurich.

CHOMEREAU DE SAINT-ANDRÉ, O , général de cavalerie.

CHOPART, géologue, à Morteau.

CORDIER, Procureur de la République, à Vassy.

CORTET, Eugène, homme de lettres, rue Royer-Collard, 12, à Paris.

DAILLE, pharmacien à Auxerre.

DAVID, curé.

DAVID-SAUVAGEOT, professeur agrégé au lycée de Laval.

DELACROIX, Norbert, professeur à Varsovie.

DELATOUR, Léon, homme de lettres, à Lorris.

DEQUAIRE, professeur à St-Etienne (Loire).

DROUX, docteur en médecine, à Chappois.

DURAND, secrétaire de la Société d'agriculture, à Louhans.

FINOT, archiviste de la Haute-Saône, à Vesoul.

FONDET, Eugène, professeur à Moscou.

GAGNEUR, Wladimir, député, à Paris.

GAUTHIER, Jules, archiviste du Doubs, à Besançon.

GAUTHIER-VILLARS, O , Albert, imprimeur, à Paris.

GIRARD, ancien professeur.

MM.

GRIFFOND, juge, à Vesoul.

GUIGAUT, Hippolyte, docteur en droit, juge au tribun. civil.
à Louhans.

GUYARD, Auguste, homme de lettres, à Paris.

HANS SCHARDT, professeur au collège de Montreux (Suisse).

LAUTREY, lieutenant au 55^e.

LECLERC, naturaliste à Seurre (Côte-d'Or).

LEHAITRE, Paul, ingénieur, à Bourg.

LEPAGE, archiviste, à Nancy.

LOBRICHON, Timoléon, peintre, à Paris.

LORY, professeur de géologie, à Grenoble.

MAILLARD, aide-naturaliste à Zurich.

MARMIER, Xavier, ✱, homme de lettres, membre de l'Académie française.

MARCOU, Jules, géologue.

MAZAROSZ, Paul, sculpteur-ornemaniste, à Paris.

MAZAROSZ, Désiré, peintre, à Paris.

MICHAUD, ingénieur des ponts et chaussées, à Lyon.

MONNIER, Eugène, architecte à Paris.

MOUCHOT, artiste peintre, à Paris.

MUGNIER, juge au tribunal de Gray.

PARANDIER, ✱, inspecteur général des ponts et chaussées,
en retraite à Paris.

PARROD, Armand, secrétaire de la Société académique de
Maine-et-Loire, à Angers.

PAUL, Constantin, médecin des hôpitaux, à Paris.

PERCEVAL DE LORIOU, paléontologiste.

PIOLTI, professeur de minéralogie à Turin.

PIDOUX, ✱, médecin des hôpitaux, rue de l'Université,
26, à Paris.

PROST, Bernard, archiviste au Ministère de l'Instruct. publ.

RAMBERT, Charles, dessinateur, à Paris.

RATTIER DE SUSVALLON, Ernest, homme de lettres, à
Bordeaux.

MM.

ROBERT, Ulysse, inspecteur général des Bibliothèques.

ROSSIGNOL, naturaliste, à Pierre (Saône-et-Loire).

TRIBOLET (DE), professeur à Neuchâtel.

TROUILLOT (Horace), ✱, président du tribunal civil à Dijon.

TUETÉY, archiviste aux archives nationales, à Paris.

VALLOT, secrétaire de l'Académie de Dijon.

VAYSSIÈRE, archiviste de l'Allier.

VINGTRINIER, avocat.

WAILLE, professeur de rhétorique au lycée d'Alger.

YSSEL, Arthur, professeur à l'Université de Gênes.

LISTE

DES

SOCIÉTÉS SAVANTES CORRESPONDANTES

1. Comité des Sociétés savantes au ministère de l'Instruction publique.
2. Académie d'Arras.
3. Société académique de Saint-Quentin (Aisne).
4. Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube.
5. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
6. Société d'Émulation du Doubs.
7. Société d'Émulation de Cambrai.
8. Société d'Émulation des Vosges.
9. Société d'Émulation d'Abbeville.
10. Société académique de Cherbourg.
11. Société académique des sciences, belles-lettres et arts de Caen.
12. Société des sciences et arts de Lille.
13. Académie de Dijon.
14. Société d'agriculture de la Marne.
15. Académie de Metz.
16. Société scientifique, agricole et littéraire des Pyrénées-Orientales.
17. Société havraise d'études diverses.

18. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
19. Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.
20. Académie de Mâcon.
21. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.
22. Académie d'Aix, en Provence.
23. Académie du Gard.
24. Académie de Nancy.
25. Société archéologique de l'Orléanais.
26. Commission d'archéologie de la Haute-Saône.
27. Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône (Vesoul).
28. Société académique d'agriculture, sciences et arts de Poitiers.
29. Société d'agriculture et de commerce de Caen.
30. Société académique de Maine-et-Loire (Angers).
31. Société d'histoire naturelle de Colmar (Haut-Rhin).
32. Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
33. Société d'histoire naturelle de Toulouse.
34. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.
35. Académie de la Val d'Isère.
36. Société d'Émulation de Montbéliard.
37. Société archéologique de Soissons.
38. Société littéraire et archéologique de Lyon.
39. Société philotechnique de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle).
40. Société belfortaise.
41. Académie de Stanislas (Nancy).
42. Société d'agriculture, sciences et arts de Rochefort.
43. Société de sciences naturelles de la Creuse.
44. Société d'agriculture et d'archéologie de la Manche.
45. Société d'histoire et d'archéologie de Genève.
46. Société archéologique et historique du Limousin.
47. Annales de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire.
48. Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe.

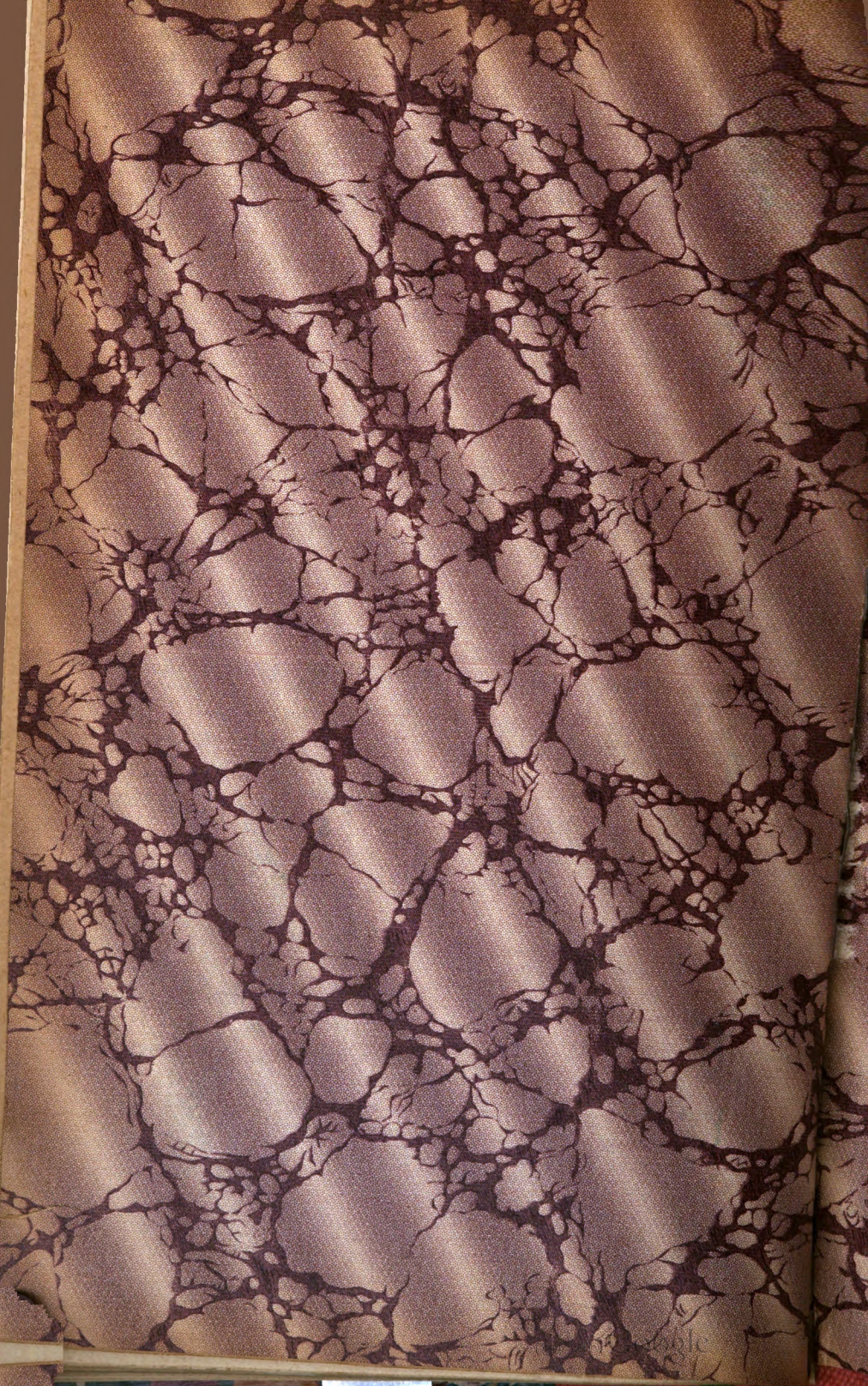
49. Société philomatique vosgienne.
 50. Bulletin de la Société belfortaise d'Émulation.
 51. Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
 52. Société archéologique du Maine.
 53. Musée Guimet, boulevard du Nord, Lyon.
 54. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre).
 55. Annales de la Société d'Émulation de l'Ain.
 56. Bulletin de la Société académique franco-hispano-portugaise de Toulouse.
 57. Bulletin de la Société d'étude des Hautes-Alpes.
 58. Mémoires de l'Académie de Nîmes.
 59. Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, etc.
 60. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.
 61. Recueil de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
 62. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
 63. Société nationale des antiquaires de France.
 64. Société philomatique de Paris.
 65. Société archéologique de Nantes, et de la Loire-Inférieure.
-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

Mémoire sur la découverte d'une station gallo-romaine entre Pupillin et Poligny, par l'abbé A. Guichard.....	1
Découverte de tombeaux antiques sur le territoire de Gigny (Jura), par Louis Clos.....	13
Notice biographique sur Edmond Guirand par Louis-Abel Girardot.....	25
Le camp de Lavans et les soldats Lataviens, par Ernest Girard.	61
Saint-Claude et ses environs, par Ch. Thuriot.....	103
Listes des membres de la Société d'Émulation du Jura.....	115
Liste des Sociétés savantes correspondantes.....	121

Mr



This book should be returned to the Library on or before the date stamped below.

A fine of five cents a day is imposed by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 880 798

